

LE THÉÂTRE DU COMMUN

*Chroniques de quartier
Théâtre en chantier*

Livret 1

Les coulisses du projet

Aparté

Qu'est-ce qui fait quartier ?

Livret 2

Entre quartier bâti et quartier vécu

La ville impersonnelle

La société du spectacle

L'urbain, une scène sociale

Parler d'actualité

La République des Épis

Livret 3

La participation citoyenne en débat

Les principes de la parole publique

Institutionnaliser la participation ?

La réunion publique

La rhétorique de la participation

Participer, et après ?

Les artisans de la participation

Être habitant

s'affirmer médiateur

Jouer l'intermittent du spectacle

Livret 4

Théâtre et politique

La scène vivante

Mythe d'une performance collective

Plateforme de mobilisation publique

L'expérience d'une école citoyenne

Démystifier la notion de culture

Pédagogie sur les planches

La parole en deux actes

Responsabiliser l'acte de bâtir

Jouer pour changer

L'esthétique de bric et de broc

La fête de quartier

Livret 5

Portrait de quartier

Fabriquer du signe

Les façades parlent d'elles-mêmes

Les couleurs de l'île

Lever les voiles sur le Port

Au delà des ponts

L'architecture est une mise en scène

Le wagon-théâtre

Entre tréteaux et banderoles

L'écriture des usages ordinaires

Mercredi Journal Citoyen

Chronique de quartier, théâtre en chantier

Livret 6

Mise en abyme

Bibliographie

Remerciements

Chaque titrage de livret utilise la même typographie fabriquée par Solène Dietz à partir de l'enseigne de l'ancien bistrot le Coin du Pêcheur du quartier du Port du Rhin.

LES
COULISSES
DU PROJET

Aparté

Commençons par le commencement.

Je suis membre, depuis octobre 2016, du laboratoire de recherche Urbanité Engagée. Aux côtés de Koulma Bilger, Pétronille Camphuis, Solène Dietz et de Morgane Marin, nous agissons à la Maison des Jeunes Citoyens de Schiltigheim. Sous la direction de Bruno Lavelle et de Jean Obrecht, nous proposons une fois par mois des ateliers participatifs qui questionnent les formes de la citoyenneté et le pouvoir d'agir dans l'espace public. La rencontre avec les enfants permet de faire l'expérience des postures de la parole publique et d'imaginer des usages dans un quartier. Qu'est-ce qui fait quartier ? Qu'est-ce qui fait qu'on appartient à un lieu ? Quelles sont nos habitudes ? Quels sont nos engagements ? Comment parler de nos engagements ? Toutes ces questions me servent à faire l'expérience narrative de la vie de quartier et construire une définition de la citoyenneté. Certains retours d'ateliers viendront compléter le déroulé du mémoire.

Je mesure aussi l'importance de la posture du designer de terrain. J'investis le quartier du Port du Rhin comme terrain d'implantation de projet. Je tente de légitimer la présence du designer à partir d'observations, d'étonnements, de prélèvements, de discours et des rencontres faites sur le terrain. Je pense que ce rôle d'enquêteur prend en compte les spécificités du quartier, avec un regard critique et personnel. J'ai donc constitué un *Journal de terrain* qui affirme cette méthode ethnographique. Des extraits rythmeront mon discours et préciseront mon propos.

Conjointement je cherche à comprendre l'organisation de nos sociétés modernes, l'impact sur l'aménagement des espaces urbains, sur nos comportements sociaux et les interactions dans lesquelles ceux-ci se trouvent impliqués. Je m'intéresse aussi au théâtre politique. La pratique de cet art a un pouvoir didactique sur notre vie en commun et questionne le vivre-ensemble. Tout au long de mon raisonnement, je tenterai de définir l'usager de la ville comme un acteur de quartier.

Ainsi ces écrits retracent mes expériences vécues et mes études théoriques qui croisent les champs du design, de l'art du théâtre politique et de la participation citoyenne.

**Levons à présent le rideau
sur ce que j'appelle
*Le théâtre du commun.***

Qu'est-ce qui fait quartier ?

Il y a d'abord le bâti. C'est comme un décor qui présente l'atmosphère du lieu, l'importance qu'on lui donne. Et c'est dans ses interstices, dans le vide qu'il fabrique, qu'il y a la vie. La vie de quartier, ce sont ses petites habitudes. Le même passage piéton que l'on traverse, le même bonjour à la boulangère en échange de son pain encore tiède, le même café noir à l'aube pour se retrouver au comptoir avant d'entamer la journée. Il y a quelque chose de stable et d'ordinaire qui s'installe dans le quotidien de chacun. Soudain, quelque chose d'abord imperceptible prend le dessus sur ce voile routinier. Une chose qui pousse à remarquer, à imaginer autrement l'espace commun qui nous rassemble habituellement. Une chose concrète et pourtant un peu plus fabuleuse. Un morceau d'histoire du quartier. Peut-être un mythe ?

Toutes ces épaisseurs, entre le bâti, le vécu et le rêve questionnent les différentes manières d'habiter le quartier et les points de lectures du paysage dans lequel on s'inscrit. C'est, en quelque sorte, prendre part aux contraintes de ce qui existe pour construire du sens et fabriquer des récits qui révéleront une dimension poétique du vivre ensemble dans un espace commun. Raconter l'histoire du quartier, c'est finalement agir pour faire vivre la culture locale.

Partager une histoire c'est montrer notre civilité.

C'est être citoyen.

Ton histoire, son histoire, votre histoire.

Et si on choisissait de mettre en scène les événements de la vie de quartier pour parler du quartier lui-même ?

On pourrait prendre des bribes d'histoires, celles des résidents, pour les découper, les combiner, les assembler, les entremêler, les souligner pour fabriquer un ensemble de récits cohérents. On sera autour d'une table et on décidera du rythme et du ton, du contenu et de sa force. Se laisser guider peut-être par le hasard, l'improvisation, ou la spontanéité. Tout un ensemble de formes et de couleurs, de matières et de volumes pourront venir habiller le bâti. Des voiles flottantes, de légères ossatures en bois et des petites scènes viendront parsemer l'espace public. Un spectacle autonome, un petit théâtre de rues, où l'implication et les considérations de chacun participeront à l'engagement des habitants. On y verra même les résidents utiliser les bancs, les réverbères, les fenêtres, les trottoirs et les façades des immeubles pour dire des choses, le bâti comme support d'expression libre. Une histoire par ci, un conte par là, une improvisation au coin de la rue feront signe d'un état d'être dans le quartier. Entre passé et présent pour imaginer l'avenir. Les habitants seront les acteurs et les représentants de leur quartier.

Ce consensus entre l'histoire commune, ses formes et sa matière place le designer au service des habitants pour être capable d'accompagner leurs revendications afin de les mettre en scène.

Pourquoi les habitants du Port du Rhin ?

C'est un quartier populaire de Strasbourg en complète transition qui subit des transformations urbaines conduites conjointement par l'Eurométropole et par la ville de Strasbourg. Or les habitants regardent d'abord depuis l'endroit où ils vivent et ne comprennent pas toujours le point de vue qui guident ces grands projets urbains. Enclavées entre le fleuve, les friches industrielles et les axes de transport routiers et ferroviaires, les habitants se renferment souvent dans une sorte d'autarcie. Il existe donc une distorsion entre les habitants et les faiseurs des villes qui pose la question d'un nouveau format de rencontre et oblige à repenser les formes du dialogues social. Une rencontre travaillée, mise en scène et fabriquée par et pour les habitants afin de restituer une autre manière d'habiter le quartier, plus vivante, plus humaine, plus dignement reconnue.

**ENTRE
QUARTIER
BÂTI
QUARTIER
VÉCU**



En prospectant le quartier du Port du Rhin, je tombe sur une commémoration du char Sherman devant l'École du Rhin. Ce char rend hommage à Albert Zimmer, originaire de La Wantzenau, tombé le 23 novembre 1944, lors de la libération de Strasbourg mené par le 2ème Division Blindée du Général Leclerc. Jusqu'en 1960, l'année de la mise en service du pont de l'Europe, tout le trafic routier en direction de l'Allemagne passait devant ce char. Aujourd'hui, il est devenu l'emblème oublié d'une commémoration pourtant annuelle, délimitée par des barrières et au cours de laquelle des hommes en tenue, viennent célébrer la libération en chantant les chants nationaux. Face à eux, de l'autre côté de la route du Rhin, se trouve quelques habitants du quartier, un peu curieux de cette manifestation qui se déroule devant leurs yeux. En questionnant un habitant sur l'événement, il me répond qu'il ne sait pas vraiment de quoi il s'agit, que W. Quelque mois plus tard je retrouverai deux enfants assis en haut du char en train de discuter. Manifestement, il ne semble plus vouloir dire grand chose à la population actuelle du Port du Rhin. Le train de vie des habitants du quartier est en décalage avec sa structure bâtie. Je ne cherche pas à dire qu'il faut retirer le char ou à obliger les habitants à connaître son histoire. Je cherche à questionner nos rapports à l'urbanité et donc le rapport qu'entretiennent les habitants avec l'organisation spatiale de leur quartier, inséparable de son passé.

(Extrait du *Journal de terrain*, samedi 19 novembre.)

La ville impersonnelle

Aujourd'hui encore la ville porte témoignage des événements historiques et politiques qui l'ont constituée. Son organisation possède cette valeur didactique servant de fondement à notre société. C'est ce que nous explique la philosophe Françoise Choay dans son essai *Espacement* qui propose une description structurelle de *l'Évolution de l'espace urbain en France* à travers une approche sociologique, esthétique et urbanistique. Quatre temporalités se succèdent et s'entremêlent tout au long de l'histoire française.

Au Moyen-Âge, l'auteure dessine d'abord l'espace dit « *de contact* ». Les interstices urbains sont des espaces de rencontres et d'interactions. Ils permettent de faire circuler les hommes et les femmes, et de former à même le corps et de diffuser les informations immédiatement, par le système de "bouche à oreille". La structure urbaine encourage la proximité, le contact humain, par le commerce et l'artisanat local ; il favorise l'esprit de communauté et le sentiment d'appartenance.

Lui succède à l'époque classique, « *l'espace de spectacle* » qui dilate l'espace urbain pour créer un décor fait d'ornementations et qu'anime la préoccupation d'embellissement. Il y a une forme de réflexion pour faire valoir le pouvoir et la connaissance du monde en étudiant les différentes perspectives du regard dans les espaces publics. Il y a moins de proximité, d'immédiateté ; l'image, le spectacle et l'apparence prennent place dans la constitution de l'urbanité.

Vient ensuite « *l'espace de circulation* », celui des XIX^e et XX^e siècles. C'est clairement la révolution industrielle et ses métamorphoses démographiques qui repensent nos attitudes dans nos villes. Haussmann définit Paris comme un "*système circulatoire général*" où les rues sont éclatées pour devenir fonctionnelles et en adéquation

avec les nouveaux impératifs économiques liés au travail et aux transports. C'est donc la bipartition de l'urbain, entre beaux quartiers et quartiers populaires. Les espaces de contacts publics s'intériorisent : café, cinéma, bibliothèque. Les systèmes de communication et de circulation se rationalisent, télévisions, radios, automobiles où les rapports humains et le temps s'effacent pour assurer la diffusion de masse.

Enfin aujourd'hui, l'espace urbain est devenu un « *espace de connexion* » constitué par de multiples réseaux de toutes sortes, gigantesques et souvent virtuels, en particulier ceux réservés à la communication.

On se rend bien compte que, l'échelle globale prend de plus en plus le dessus sur l'échelle locale. On passe du contact urbain à la mise à distance d'espaces vides, pour les rendre efficaces et fonctionnels. Selon le philosophe allemand Georg Simmel dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, la ville moderne et sa culture dépasse l'esprit personnel. La société et ses besoins économiques dépassent notre intimité qui s'intériorise de plus en plus. La culture objective dépasse la culture subjective. Et la structure bâtie de nos villes, celle qui témoigne de notre culture commune, sont pensées pour devenir un bien de consommation de la culture de masse.

Pour illustrer ce propos, je vais prendre l'exemple du festival *Street Bouche* organisé au sein de la COOP en septembre 2016. La COOP est une ancienne usine avec un fort passé industriel qui est devenue une résidence artistique et qui ponctuellement joue le lieu de certains événements. En discutant avec le chargé de communication de la SPL (organisme pilotant le projet de rénovation des *Deux-Rives*), j'apprend que l'intérêt du festival est de marquer un changement au sein du quartier avec l'arrivée du tramway pour créer des passerelles à différentes échelles. C'est un événement qui a pour cible les habitants du centre-ville, en aucun cas les habitants du port sont concernés. De même pour l'*Ososphère*, un programme d'actions autour des cultures numériques et du renouvellement de la forme de la ville, les « cafés conversatoires » restent implantés à l'intérieur des locaux de la COOP, aucune perméabilité avec les habitants du port.

(Extrait du *Journal de terrain*, le mercredi 6 janvier.)

« Les grandes villes sont en propre le théâtre de cette culture qui dépasse tout ce qui est personnel. » ⁽¹⁾

(1) Selon le philosophe allemand Georg Simmel dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit*.

La société du spectacle

Cette culture de masse et la mise en distance des contacts humains envisagent notre société comme un spectacle d'apparences. C'est d'abord Jacques Rancière, dans *Le spectateur émancipé*, qui nous interpelle dans notre incapacité à considérer la mise en oeuvre des artefacts urbains. Nous sommes des voyeurs passifs séduits par des images mais nous ne prenons pas part réellement à ce qui nous entoure. Il oppose "*regarder*" à "*agir*", contempler à connaître. Et « *plus il contemple, moins il est* » selon Guy Debord et sa critique de la société du spectacle. Le spectacle, en surabondance, de par la culture aplatie pour correspondre à tous, nous dépossède de l'organisation collective de notre société, de nos villes, de nos lieux de culture, de nos cinémas, de nos théâtres. Toutes ces scènes conformes d'illusions et de passivités nous confrontent à un pathos qui nous sépare des réalités.

Guy Debord⁽¹⁾ intervient alors autrement dans l'espace public et considère le mur dans un support d'expression instantané, accessible à tous. Contre l'uniformisation et l'institutionnalisation des pratiques culturelles et contre l'urbanisme moderne, Debord laisse penser à une trace urbaine, manifeste d'un temps de rencontre et de spontanéité. Le cadre bâti de l'urbain est une zone d'action, un décor que chacun peut s'approprier.

(1) Guy Debord est un philosophe français du XXème siècle. Il est connu pour son organisation révolutionnaire l'Internationale Situationniste de 1957 à 1972. Il s'intéresse particulièrement aux méthodes de bouleversement du quotidien et critique la société de spectacle, du spectacle-marchand et de la culture dite bourgeoise.



DEBORD Guy, *Ne travaillez jamais*, 1952, intervention sur le mur, Paris.

L'urbain, une scène sociale

De cette société moderne justement, de la culture objective, Georg Simmel s'attache à présenter l'usager des villes comme blasé et réservé. "Blasé" à l'égard des objets devenus marchandises, en raison des rythmes soutenus et de l'amplification des stimulations externes que propose la ville (ce qu'il nomme « *l'intensification de la vie nerveuse* »), l'individu se conserve et s'efforce de préserver sa sensibilité profonde en constituant une carapace intellectuelle et ne critique plus les choses de manière personnelle mais plutôt en vue de l'évaluation dite objective, de la doxa. "Réservé" à l'égard de ses semblables puisque, depuis la révolution industrielle, on assiste à un essor de la démographie urbaine, il y a une profusion d'être humains dans nos villes. Nous sommes donc devenus indifférents à l'égard de notre environnement et d'autrui en raison de l'uniformisation de la vie urbaine.

Mais l'être humain n'est pas uniquement dépendant des fluctuations de son environnement. Le sociologue américain Erving Goffman présente les individus comme de véritables acteurs de leurs vies dans *La mise en scène de la vie quotidienne*. Le corps est le support d'impressions et d'attitudes qui définissent l'esprit, la force et la personnalité de l'individu. Pour cela il interprète un ou des personnages capables de s'adapter à telles ou telles situations. Nous faisons l'expérience de nos apprentissages et de nos interactions et imaginons des impressions pour engager des mises en scènes. Nous nous donnons des rôles qui nous poussent à faire l'expérience interactionnelle de notre appartenance à tels lieux, à telles autres personnes.

Pour donner forme aux écrits d'Erving Goffman, considérons à présent cette image de 1967 en Pologne : *The Letter Warsaw*. Le metteur en scène polonais Tadeusz Kantor fabrique une situation particulière dans les rues

de Varsovie. Il scénographie, à une échelle démesurée la transition d'une lettre de 8 mètres de haut, mobile avec portants et 8 acteurs. Cet exemple introduit une nouvelle notion du théâtre, celui du théâtre-manifeste, qui investit l'espace public, hors les murs, hors les institutions prévues. L'artiste met en oeuvre un dispositif mobile, simple mais signifiant afin de provoquer et perturber le quotidien en représentant le quotidien lui-même. C'est donc une nouvelle manière de vivre le théâtre, où la structure bâtie de la ville fait le décor de la performance et les interstices la scène. Cette mise en scène questionne la liberté d'agir dans l'espace urbain et pose un regard sur les différentes implications du citoyen.

Spectateur ou élément du décor ou alors acteur de la vie publique ?





KANTOR Tadeusz, *The Letter Warsaw*, 1967, théâtre-manifeste dans l'espace public, Varsovie.

Parler d'actualité

J'ai participé à la réunion des étudiants en muséographie de l'Université de Strasbourg au centre socioculturel Au Delà des Ponts du Port du Rhin. La réunion permettait de croiser habitants et muséographes pour échanger sur ce qui fait patrimoine afin de définir le quartier comme une exposition hors les murs. À ma grande surprise, très peu d'habitants étaient présents et ceux présents n'étaient pas convaincus par l'intervention. « *Je fais un pari avec vous, vous allez dans le quartier, vous faites du porte en porte et vous allez voir...* ». Puis, une habitante très engagée dans son quartier prit massivement la parole. Elle dénonce avec ferveur le manque d'action directe des politiques publiques pour le Port : « *On n'a rien dans le quartier malgré les financements...* ». Il manque, selon elle, de lieu de vie et de rencontre et évoque le Coin du Pêcheur : « *Ils ont tout massacré, c'est un patrimoine du quartier avec un magnifique bar en bois. L'histoire du Coin du pêcheur au départ c'est un café artiste mais c'est pas pour les habitants.* » Et peu à peu, elle livre de courtes chroniques qui font les actualités du quartier, en évoquant certains détails du vécu et des bâtiments au sein du Port.

La notion d'actualité semble évidente pour parler de localité. Plus que des histoires, l'habitante fait une biographie en présentant le cadre de vie de son quartier. À la fois le bâti et les usages sont cités. C'est la pensée à ce moment précis qui parle, avec l'héritage du passé et les projections futures.

En s'appuyant sur quatre représentations, comment l'actualité peut-elle servir à exprimer un engagement social et politique ?

(Extrait du *Journal de terrain*, le mercredi 16 novembre.)

D'abord ce tableau d'Edgar Degas, intitulé Le défilé, nous plonge dans une pratique bourgeoise à la fin du XIX^e siècle. Le travail du hors-champ évoque un cadrage d'une scène de la vie moderne, celle de la course de chevaux. Les chevaux sont peints en mouvement, prêts au départ de la course et les visages des personnages ne sont pas dessinés en détail. La foule au second plan, derrière les balustrades de l'hippodrome, est une multitude de silhouettes plus ou moins colorés. Il y a presque un caractère "inachevé" de la peinture, donné à voir par la fugacité et la spontanéité du geste de l'artiste. La démarche d'Edgar Degas est celle des peintres impressionnistes qui consiste à lier sa subjectivité esthétique aux représentations réalistes. Avec la révolution industrielle, la société prend du rythme et métamorphose les classes sociales et les mœurs. Ainsi, Degas peint des sujets de la vie contemporaine, surtout ceux de la bourgeoisie et leurs activités avec la volonté de les représenter tels qu'il le perçoit à l'endroit et à l'instant où il réalise ce tableau. Il ne s'agit plus de peindre en atelier, mais plutôt sortir, chevalet sous le coude pour devenir des artistes de terrain pour représenter des pratiques quotidiennes.

Cette seconde image est issue du film de *L'homme à la caméra* de Dziga Vertov. C'est un documentaire où la ville en est le sujet. Cette image se décompose en deux parties. Il y a une immense foule où on pourrait croire à une manifestation dans la rue. Par superposition et transparence deux hommes semblent filmer cette foule. L'image devient alors une expérience plastique, un hybride entre les moyens techniques pour capter une image et la vie publique tel qu'elle est. C'est le manifeste du ciné-oeil que développe Dziga Vertov avec une approche constructiviste de l'expérience urbaine. Il met en tension le regard entre ce nous voyons et ce qu'on interprétons en donnant de la plasticité à la vie quotidienne urbaine de l'union soviétique du début du XX^e siècle.

L'actualité est un reportage in situ mais aussi une lecture subjective du quotidien.

L'actualité a une plasticité, une image et une valeur esthétique.



DEGAS Edgar, *Le défilé*, dit aussi *Chevaux de courses devant les tribunes*, Vers 1866-1868, peinture à l'essence sur papier sur toile, Paris.



VERTOV Dziga, *L'homme à la caméra*, 1929, film documentaire, noir et blanc, muet, Union Soviétique.



Journal du comité de quartier Epeule-Alouette-Trichon, Quartier libre n°5, 1981, couverture et page de journal local, archivé à l'Observatoire urbain, Roubaix.



FINIX Arnaud et Godeau Vincent, *Éclairer le monde 2.0*, 2011, installation et exposition, Musée du quai Branly, Paris.

Le journal retranscrit l'actualité et devient un objet de médiation. Et *Quartier Libre* est un journal local dans un quartier populaire de Roubaix édité au début des années 1980. Il a la volonté de rendre visible la discussion et les questions quotidiennes du quartier. Le média, par sa forme livre, tente de mettre en forme un débat public accessible depuis la boîte aux lettres dans un espace délimité. Il donne donc matière et image à la parole. Il renvoie à un côté très figuré et dessiné de l'actualité, avec des personnages qui s'adresse directement aux lecteurs, des jeux concours. La revue interpelle alors les habitants pour représenter leur quartier et s'engager dans la politique locale. Les petites annonces et certaines rubriques comme des lettres, revendiquent, dénoncent les contraintes sans filtre à travers la parole des habitants. On parle de "parler vrai" et de sociabilité ordinaire qui engagent les habitants.

La scène théâtrale peut servir d'outil afin de transmettre l'actualité. En effet, elle peut reprendre le bâti et les interstices de la ville pour créer d'abord un paysage narratif. Ensuite, en fabriquant des rôles et des situations, la scène crée du récit. Le designer Arnaud Finix et le graphiste Vincent Godeau montent l'exposition *Éclairer le monde 2.0*. En utilisant les codes du spectacle et du cinéma ; éclairage, décors et travelling, la scène donne plusieurs dimensions et de sens de lecture. Les différents assemblages de papiers opaque et translucide créent des scénarii qui questionnent la ville du futur. Avec la collaboration du public, chacun peut devenir auteur d'une scène et l'ensemble s'articule selon trois épaisseurs. D'abord ce qui est (ici la tomate rouge a besoin d'eau), puis ce que nous savons (la tomate est modifiée génétiquement) et ce que nous imaginons (les petits ouvriers qui exploitent la tomate). Ces trois dimensions servent à critiquer la société avec poésie et légèreté. Cette vision satirique et absurde sert à parler de l'actualité dans toute sa largeur. Et c'était déjà le cas avec le théâtre de la *Maison des guignols* à Lyon au début du XX^e siècle.

L'actualité devient objet qui interpelle le lecteur et engage les habitants.

L'actualité met en scène et critique la société.

« Le théâtre de guignol est le porte-parole de l'âme populaire. Il est le médiateur et il arrive en parlant dans cette catégorie de spectacle de marionnette, qui le spectacle social, d'intérêt social, de critique sociale. Il arrive à jouer ce rôle et il le joue à un moment où les auditoires étaient d'adultes. Par exemple, les gens de Lyon, les canuts étaient ravis qu'on leur fasse l'apologie du déménagement à la cloche de bois. Donc ce théâtre avait une fonction, quand il ne faisait pas les mystères, une fonction sociale, d'action sociale vigoureuse et d'illustration des contradictions de la société. » ⁽¹⁾

⁽¹⁾Cette citation est extraite de la conférence sur *Le Temps des archives, Georges-Henri Rivière, le magicien des vitrines*, le 20 mars 2015 au Musée des Civilisations et de l'Europe et de la Méditerranée, émission France Culture. Elle permet d'amorcer les intérêts que je porte pour le concept du théâtre, à visée sociale.

La République des Épis

Pour revenir au Port du Rhin, c'est un quartier aménagé au bord du Rhin, excentré de Strasbourg pour l'industrie portuaire et maritime dans les années 1930. Les métamorphoses du XX^e siècle ont transformé le quartier ouvrier en un quartier populaire qui subit à présent un programme de réhabilitation urbaine dans l'ensemble du territoire strasbourgeois. Elle suit une approche sécuritaire catalysée par les manifestations anti-OTAN de 2009. Cependant, durant cette attente de transformation, le quartier s'est construit comme un petit village, avec des habitudes de vie et une population particulièrement sensible à un besoin de reconnaissance. Entre mémoire et actualité, Dominique Zins a écrit un récit issu des discours des habitants du Port du Rhin, qu'il intitule *La République des Épis*. À la lecture de son recueil de paroles, on se rend bien compte que le vécu et les structures bâties du quartier peuvent impulser des usages pour favoriser le vivre-ensemble, la coopération, l'expression et ainsi forger l'image de cette république. En se servant alors des pratiques quotidiennes locales, des histoires vernaculaires et du quartier lui-même, imaginons un nouveau service en posant comme fil conducteur l'expérience de ces trois interrogations :

Comment construire avec les habitants une narration singulière pour affirmer sa propre différence ?

La structure bâtie du Port du Rhin peut-elle mettre en scène les actualités du quartier ?

Se saisir du bâti pour parler d'usages et de la vie de quartier transforme-t-il l'habitant comme acteur de ce qui fait la culture de son quartier ?

En somme, c'est :

« Donner la parole à ceux qui ne l'ont pas. » ⁽¹⁾

pour répondre à ce besoin de reconnaissance et rétablir une égalité de force dans les décisions publiques.

et tendre à :

« Sauvegarder cette dimension très personnelle, il faut extérioriser le plus de singularité et de différence ; il faut exagérer cette extériorisation simplement pour se faire entendre, même de soi-même » ⁽²⁾

pour mettre en scène cette dimension de village, ces épaisseurs interactionnelles des habitants du Port du Rhin, et que chacun se reconnaisse dans la vie du quartier.

(1) George Rivière dans la conférence sur *Le Temps des archives*, Georges-Henri Rivière, *le magicien des vitrines* diffusée sur France Culture.

(2) Georg Simmel dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit* dans le chapitre *Culture subjective, culture objective*.

Dominique Zins est un écrivain appartenant au collectif *Turbulences* missionné par le TAPS, Théâtre Actuels et Publics de Strasbourg depuis octobre 2015, à l'initiative du service culturel de Strasbourg. Son travail consiste à récolter des discours d'habitants qui racontent l'histoire et le quotidien du Port du Rhin. Son intention est de créer une passerelle entre les nouveaux et les anciens habitants par le biais un spectacle témoignant de la culture de ce quartier. Aidé par Pierre Zeidler, ils mettent en forme ce récit très proche d'une pièce de théâtre où des personnages anonymes interagissent entre eux pour parler du quartier. Plus qu'un livre, c'est un récit à jouer et à réciter. Sans faire de forme et de style, en respectant l'intimité des habitants, ce livre devient une matière textuelle à transformer formellement. Monsieur Zins m'a livré son texte en cours de finalisation, je ne peux donc pas cité le texte dans toute sa splendeur.

Je tiens à signaler aussi qu'une courte biographie du Port du Rhin peut se retrouver en annexe qui s'intitule *Le Port en transition*.

LA
PARTICIPATION
CITOYENNE
EN
DÉBAT

Le président du comité citoyen de Griffintown, à son bureau devant les membres du conseil dit :

« L'objectif est d'obtenir la rénovation de notre district, qui est un district plutôt à l'abandon dans lequel nous avons demandé l'aide au gouvernement provincial de nous montrer les bons canaux pour obtenir la rénovation. »

Un habitant de Griffintown dit au milieu d'autres habitants assis dans la pièce du conseil :

« Un des problèmes majeur avec Griffintown c'est qu'il n'existe pas même sur le papier, si on demande à la ville de Montréal de faire de plan urbain, ça n'existe pas. »

Aimé Desautels, directeur du service d'urbanisme de Montréal assis derrière son bureau, devant un mur tapissé d'une carte de Montréal dit :

« Il faut dire qu'à l'époque, les districts opéraient comme de petits villages, on décidait autour du conseil local, parce que pour beaucoup c'était des municipalités autonomes, on décidait d'un petit parc, d'un petit aménagement et c'était facile, tout le monde y participait comme ça. Mais la ville est grandissante évidemment, les préoccupations deviennent toutes autres, les préoccupations sont à la hauteur d'un territoire plus considérables. Alors il n'y a pas un effort, le mot effort n'est pas le bon, mais il n'y a pas de politique consciente du délaissement, disons que c'est un phénomène dans le temps. La ville, semble-t-il, ne peut plus porter attention à tous les gens sur la grandeur d'un territoire aussi immense qu'à l'époque il n'y avait que quelques quartiers autour du centre ville. »



Griffintown, ce court métrage documentaire de Michel Régnier diffusé en 1972, nous présente les différentes visions autour du même territoire, un quartier de Montréal, qui semble être délaissé suite au zonage industrielle. Il y a à travers les discours de chaque acteurs du quartier, une distorsion politique et sociale pour déterminer les plans d'actions urbains des grandes villes. D'un côté, l'échelle humaine, micro-sociale, les habitants qui vivent à Griffintown ; de l'autre côté, l'échelle urbaine, macro-sociale, les élus publics.

Comment mettre en place un intermédiaire pour rapprocher la politique des habitants, et les habitants des élus ?

Les principes de la parole publique

« Si l'universalité des normes d'action se trouve ainsi soumise à un test réalisable par les sujets qui parlent et agissent dans ce monde-ci, reste qu'on voit mal comment en penser l'application sans la présupposition supplémentaire d'une solidarité préalable entre ces mêmes sujets parlant et agissant, d'une volonté partagée entre ces mêmes sujets de parvenir ensemble à un solution discursive. » ⁽¹⁾

La discussion est un élément central qui caractérise le fondement d'une communauté. Elle suit deux principes, celle de l'universalisation et celle de l'adéquation. En effet la discussion est normée par des règles morales. Il s'agit ici de valider les motivations et les approches cognitives lors de l'interaction. Un homme qui discute, c'est un homme qui rentre en contact avec un autre individu. Ces sont deux entités, deux corps, qui prennent la parole et affichent leur position, dans le respect et dans l'ouverture à l'autre. L'émotion et le sentiment à l'égard de l'interlocuteur sont guidés par l'ouverture à autrui, et non par la méfiance, la colère ou l'effroi qui risquent d'aboutir à un échec. Qui plus est, les participants sont égaux face à la discussion, peu importe les classes sociales et politiques et les origines. C'est un droit dans lequel nous sommes égaux et dont la mise en place de la discussion doit être étudiée. D'où l'importance du principe d'adéquation, qui tente par la pratique de mettre en oeuvre les principes moraux de la discussion publique, qui exige la sincérité, la symétrie et la transparence. L'adéquation vise à observer toutes les caractéristiques d'une situation particulière pour améliorer notre environnement, en commun. Selon Yves Cusset dans *Habermas, L'Espoir de la discussion*, l'importance d'un cadre juridico-politique permet de considérer « l'existence réelle d'un espace public soumis à un partage équitable de la parole et de la formation d'un accord rationnellement motivé ».

(1) Yves Cusset, dans le chapitre *Repenser l'Etat de droit, la discussion et ses espaces publics* dans *Habermas, L'Espoir de la discussion*.

Quant à Erving Goffman, le sociologue nous parle d'activité réparatrice. Recevoir un message, de quelque manière doit pouvoir réparer la tension lors d'une interaction. La configuration spatiale et sociale devient un enjeu démocratique pour espérer un accord convenable. C'est un moyen dans lequel s'inscrit le « *théâtre de l'opprimé* », où le spectateur est en face d'une action conflictuelle et par son intervention tente de réparer cette situation. Ce principe, initié par Augusto Boal, permet d'émanciper le spectateur en acteur de la discussion, ce dont nous nous interrogeons dans la partie suivante.

Puisque le Port du Rhin subit de nombreux problèmes d'intérêts publics, problèmes d'insalubrité, manque d'espace de vie, taux de chômage important ; chaque acteur de quartier, élus et habitants participent à améliorer les conditions de vie du quartier. Pour se faire, il faut inventer un format discursif qui respecte le principe d'universalité afin de coopérer à rechercher un intérêt commun et construire concrètement le devenir local.

« *Homo Faber est un être verbal, un homme qui discute, mais il y a aussi des choses beaucoup plus physique, plus matériel, l'homme produit des objets, de relation sociale et des environnements de qualité.* » (2)

(2) Richard Sennett nous explique, dans l'émission *La suite des idées, coopérer et faire société* sur France Culture, que c'est avec les mots et les mains que nous pouvons fabriquer nos villes.

Institutionnaliser la participation ?

« Je suis libre quand j'ai le choix de coopérer ou non, c'est une éthique fausse que de considérer la coopération une nécessité, ça devient un choix éthique plutôt que quelque chose de nécessaire. » ⁽¹⁾

(1) Richard Sennett nous explique, toujours dans l'émission *La suite des idées, coopérer et faire société*, que participer n'est pas une obligation pour le citoyen.

La réunion publique

L'Insitu Lab a organisé une semaine de workshop au Port du Rhin autour des interstices urbains et du jeu. Nous avons pu rencontrer Zahra, qui tient un restaurant oriental sur la route du Rhin, un des seul lieu de rencontre du quartier. J'ai su par la réunion des muséographes qu'il existait des réunions publiques, et donc une volonté pour les élus d'initier un dialogue avec les habitants. En échangeant sur la réunion publique avec Zahra, je comprends que le format de cette discussion publique ne lui convient plus. Elle y participait autrefois, mais aujourd'hui elle considère ces réunions inefficaces. C'est uniquement un temps d'échange, de parole qui se produit à l'école du Rhin où les élus tentent tant bien que mal à répondre aux problèmes des habitants. : « *Les élus nous font beaucoup de promesses. Ils parlent beaucoup mais rien ne change* ». Cependant rien n'est créée, rien n'est réellement proposés concrètement, ce qui anime ce sentiment de perte et d'abandon où les habitants ne participent plus aux discussions publiques. Le simple fait d'évoquer les réunions publique a permis à Zahra d'exposer un certains nombres de problèmes dans son quartier, le travail, l'insalubrité, son restaurant. Les habitants ont tout de même besoin de s'exprimer sur la vie de leur quartier.

(Extrait du *Journal de terrain*, le lundi 5 décembre).

La réunion publique est le format d'interaction le plus direct entre les habitants et les élus. C'est un temps de parole et d'échange autour de problèmes et de quotidienneté du quartier. Il met donc en articulation ce qui appartient à l'être-en-commun, ce qui rassemble les citoyens d'un même lieu et ce qui appartient au domaine public, de l'impersonnel, de l'apparaître commun. C'est par exemple discuter sur l'idée d'un café pour construire un lieu de vie tout en considérant les moyens économiques et humains pour le proposer. Marion Carrel dans son livre *Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires* nous décrit le phénomène des réunions publiques d'un point de vue ethnographique. Généralement la réunion publique s'organise ponctuellement dans l'année par la mairie, dans un lieu public comme pour l'école au Port du Rhin. Ainsi il n'existe pas de fréquence régulière et un contexte spatial fort pour promouvoir une participation engagée. En s'appuyant sur les réunions publiques du quartier Teisseire à Grenoble, l'auteure observe une distorsion sociale dans la prise de parole.

« C'est une situation où les réalités sociales sont particulièrement mises en scène » entre ceux qui déploient une rhétorique contre ceux qui n'ont pas la maîtrise des discours. Ces rassemblements ne permettent pas l'expression des différents points de vues de chaque participation. Les élus sont au coeur du dispositif scénographique qui expose le projet en cours, puis viennent les chargés de projet pour finir les habitants qui ont des difficultés à entrer dans le débat. Les traces écrites sont personnelles et n'aboutissent pas à un rapport collectif. Les réunions publiques sont des temps d'appréciations de projet et non de réels temps de concertation et donc de production instantanée en commun.

J'ai participé à la réunion publique proposée au centre socioculturel du Cardek à la Krutenau pour discuter d'un projet citoyen sur le devenir de la manufacture de tabac. Les moyens de communiquer sont très normés. Déjà, la réunion se trouve dans les locaux de l'association. Ensuite, un ordinateur raccordé à un vidéoprojecteur et un écran ont permis la présentation du projet et l'expression des idées des dames de l'association. Les habitants étaient assis face aux membres de l'association devant l'écran à suivre le discours, comme sur un mode conférencier. Le temps des questions a été court face à la présentation du projet et aucune production n'a été faite sur place. Le débat a davantage servi à témoigner de l'expérience de chacun par rapport au lieu, que de réellement annoncer des initiatives pour donner une nouvelle fonction au lieu. N'est-ce pas les témoignages et les expériences du lieux qui légitiment le projet ? L'organisation de la réunion publique peut-elle favoriser la diversité de ses points de vues ? Comment restituer l'ensemble des dits ?

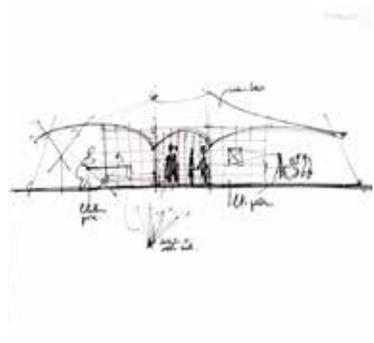
(Extrait du *Journal de terrain*.)

A contrario des réunions institutionnalisées, le collectif d'urbanisme ETC a imaginé un nouveau format discursif. Il invente le *Parlement Populaire Mobile* qui investit l'espace public. Ce sont cinq modules en bois qui viennent s'associer entre eux pour former un hémicycle, comme une assemblée ouverte dans la rue. Ces modules qui sont montés sur 3 étages forment un gradin qui sert à mettre en avant les participants à la manifestation publique. L'émetteur se retrouve face à eux en constituant un cercle et où les participants peuvent intervenir de manière plus légitime. Cette installation favorise le débat et la discussion dans la rue.

Alors pour faire-valoir l'intérêt commun, pour définir l'intérêt général d'un quartier, comme celui du Port du Rhin, il faut se manifester dans l'espace public, qui appartient de manière égale à chaque habitant. Occuper l'espace commun peut donner lieu à une temporalité comme des événements particuliers, festifs, sportifs, gastronomiques, politiques ou culturels. Renzo Piano, en 1979 à Otranto fait l'expérience du *Laboratoire de quartier*. Il délimite un espace dans les interstices urbaines pour rassembler, faire chantier et surtout donner l'image d'une communauté. Pour déployer son installation, les habitants tirent un textile de part et d'autre de la structure pour fabriquer un espace confiné au multiple usages. C'est donc le point névralgique qui rencontre la population d'un même lieu. C'est bien entendu le lieu d'une collaboration constructive qui sert à créer un événement. Le dispositif spatial est mobile et s'adapte aux différentes temporalités, ateliers d'écriture, spectacle de rue, musée nomade, repas festif...



Collectif ETC, *PAPOMO*, 2015, espace public mobile, Marseille, France.



PIANO Renzo,
Laboratoire de quartier,
1979, installation
éphémère urbaine,
Otranto, Italie.



La rhétorique de la participation

Mais pourquoi les habitants se sentent-ils à l'écart des décisions publiques ?

Tout d'abord la participation citoyenne est apparue très tardivement dans les lois et amendements en France. La participation du citoyen aux décisions locales a été considérablement renforcée depuis le début des années 1990 et est souvent conçue comme un corollaire nécessaire du processus de décentralisation. Une section « *Consultation des électeurs* » a été créée par la loi du 13 août 2004 dans le Code général des collectivités territoriales-CGCT (articles 1112-15 et suivants). Elle permet l'accès aux documents administratifs et budgétaires et favorise la concertation et la consultation locale. Le projet de loi de décentralisation de 2014 promeut l'engagement citoyen et la démocratie locale : les institutions publiques doivent s'organiser avec des nouveaux outils de concertation : réunions publiques, conseil citoyens, table de quartier...⁽¹⁾ Mais la participation reste une impulsion encore très rhétorique, d'après Marion Carrel. En effet, les institutions n'ont pas l'expertise, le temps et les moyens humains. Qui plus est la question n'est pas de faire avec les habitants mais « *faire avec la question de la participation des habitants* ». La contrainte est telle, que certaines politiques publiques, débordées par cette question, usent de différentes stratégies pour valider ce principe de loi.⁽²⁾ La première est d'abord la délégation de la gestion d'outil de la participation, où la politique publique se dédouane vers les aménageurs privés ou les structures associatives pour gérer l'espace public,

(1) Informations recueillies sur la viepublique.fr et sur associationscitoyennes.net

(2) Pour aller plus loin, il se trouve en annexe une réflexion autour de la participation citoyenne qui s'intitule *L'Etat et la participation citoyenne*.

ce qui éloigne les habitants des institutions, mais qui renforce la mentalité d'un contre-pouvoir. Le seconde est une politique communicationnelle, celle qui use de la participation citoyenne comme une vitrine politique alors que les décisions importantes sont prises en huis clos. C'est ce qu'on appelle l'injonction participative. Ceci pour dire que la participation est un travail de longue haleine et que les dispositifs doivent être pensés en adéquation avec le territoire avant qu'elle deviennent « *une usine à gaz démocratique* » intangible pour les citoyens.

« Tout ce qui est considéré comme institutionnel, ce n'est pas nous, ce n'est pas les habitants. C'est eux là haut. c'est quelque chose qu'on subit. C'est là la perception des habitants. Quand c'est trop institutionnel, on est happé par les institutions. D'accord il y a un conseil d'administration, ça c'est Au Delà Des Ponts et il y a un conseil de quartier aussi. C'est une usine à gaz, ils y émettent des vœux. Tout ça c'est de la pseudo-démocratie participative. Les habitants se demandent : "*mais ça aboutit à quoi ? ça change quoi concrètement ? J'émet des idées et puis après plus rien.*" »

(Extrait du *Journal de terrain*, Dominique Zins a propos du projet des Deux-Rives au Port du Rhin, le vendredi 20 janvier.)

Participer, et après ?

Urbanité Engagée a proposé un temps de rencontre pour restituer l'ensemble de ses travaux de recherches le jeudi 9 février 2017 dans le cadre de nos soutenances de mémoires. Pour alimenter nos recherches, nous avons invité différents acteurs notamment les Ateliers Approche.s, un collectif d'urbaniste présent sur le Port du Rhin et Alexandre Faivre, travaillant dans le service participation citoyenne de la ville de Strasbourg et l'Eurométropole. Autour du thème de l'organisation politique de nos villes, un débat s'est ouvert sur la question de la participation des habitants au quartier du Port du Rhin.

Atelier Approche.s !

« Nous ne sommes pas missionnées pour faire de la concertation dans le quartier du Port du Rhin. Nous sommes missionnées depuis 6 mois par le SPL, l'aménageur des Deux-Rives, qui inclut le quartier du Port du Rhin mais pas exclusivement pour accompagner une dynamique participative pour voir quels projets ou quels événements peut s'inscrire dans l'espace public pour progressivement parler de ce qui va advenir au Deux-Rives avec le public. Et pourquoi pas, commencer à co-programmer certains espaces publics, sous forme de chantier ouvert, pour affiner le programme de l'espace public, des usages, des mobiliers urbains. Donc nous sommes là pour identifier tous les potentiels, les acteurs culturels ou associatifs, groupes de citoyens et d'habitants ; livrer un diagnostic pour rentrer tous les intervenants du quartier du Port du Rhin. »

Florent

« Est-ce que votre diagnostic peut-il est considéré comme un intermédiaire direct entre la SPL, la politique publique et les habitants ? Et comment interviennent les habitants dans ce diagnostic ? »

Atelier Approche.s !

« Habituellement nous avons l'habitude d'être intermédiaire, en faisant des études urbaines et d'intervenir dans l'espace public. Ici avec la SPL, on est plutôt assistantes de la maîtrise d'ouvrage, c'est un peu technique. Et sur la base de quelques ateliers avec les habitants et les acteurs du territoire des Deux-Rives, on a essayé de faire remonter des usages, des ressentis des habitants. »

Nicolas Couturier

« Mais du coup, que pensez-vous du terme de l'évaluation, quand il y a action, est-ce qu'il y a évaluation, cette question de "et après" ? »

Alexandre Faivre

« Je reviens sur le Port du Rhin, la question c'est à quel moment on implique les habitants dans le processus décisionnel et même dans le processus de création de projet ? C'est ce qui détermine la place et l'importance de l'habitant. Ce qui détermine le fait qu'on soit capable de réunir 15 personnes autour d'une table pour leur faire parler d'un truc qui est déjà voté ou pas. Du coup on peut mettre en place des réunions de concertations, des réunions publiques, tout le formatage qu'on veut, ça peut être aussi difficile d'impliquer les habitants dans un quartier dans lequel il n'existe pas, où il n'y a pas d'habitants ou pas encore. Peu importe le prestataire qui sera missionné pour créer ou travailler sur la coproduction, il faut que ça soit pris très en amont, sinon on rentre dans des politiques de concertation qui sont beaucoup plus consensuelles. Pour l'évaluation, dans notre service, nous sommes trois, une qui travaille pour les instances pour les conseils de quartier et conseil citoyen, une qui s'occupe des conseil des résidents étrangers, et un autre qui s'occupe du développement de la communication numérique et des nouveaux formats, c'est moi. Plus le processus sera pris tard, plus il sera considéré comme un alibi politique. Une vitrine de dire bien sûr que nous avons fait de la concertation où moment on a mis 15 personnes autour d'une table en leur demandant leur avis si il voulait des pétunias sur 45 mètre carré de jardin... donc là oui ils ont bien influer sur le projet. Ce sont bien les projets dans lesquels la municipalité a un champs d'action. Et de notre côté, l'évaluation est à la fois quantitative, malheureusement, pour dire combien de personne ont été interpellés, contactés parce qu'on nous demande toujours de travailler à partir de statistiques. Mais aussi dans le qualitatif, à quel niveau la parole des habitants à influencer l'évolution ou pas du projet. Et surtout elle a vraiment été pris en compte, et montrer qu'elle a été digérée et qu'elle a été redescendue. Pour moi le plus important, ce n'est pas forcément que la parole des habitants influent sur le projet, mais c'est qu'au moins les décideurs politiques puissent dire on a entendu mais qu'on dit que non ça ne sera pas pour ça pour telles ou telles raisons. Voilà comment on gère l'évaluation. »

Participer aux décisions publiques c'est, pour les habitants, s'engager à exprimer leur vision du quartier. C'est, pour les élus, prendre en considération les intérêts portés des habitants dans les choix d'aménagements et politiques du territoire. La participation est un processus décisionnel que je perçois en plusieurs temps :

D'abord inviter les habitants à s'exprimer sur une thématique particulière au Port du Rhin ;

Puis mettre en scène dans l'espace public les différentes pensées autour de cette thématique quitte à utiliser le quartier comme un support d'expression ;

En parallèle fabriquer un contenu papier pour reconnaître la participation de chacun et pour que les politiques publiques se rendent compte de l'ensemble des pensées sur cette thématique, à chaque thématique un journal se construit ;

Pour finir, un temps est donné pour restituer l'ensemble des thématiques abordées durant l'année en considérant les mises en scène dans le quartier comme des supports de communication et de débat, où les élus valident au moins une proposition en fonction du programme d'aménagement.

La participation citoyenne c'est à la fois construire le programme d'aménagement autour des discours des citoyens et fabriquer des temporalités régulières pour exprimer les récits et la culture du quartier.

Rencontre d'Urbanité

Engagée, le 9 février 2017.



On a commencé par parler de contextes urbains particuliers, de l'organisation politique de la ville. On a partagé un repas collectif à midi.



On a continué ensuite sur la coopération citoyenne et les méthodes alternatives pour habiter la ville, pour finir sur la question du designer de l'urbanité ; avec



Ne Rougissez Pas, les Ateliers Approche.s !, le service participation citoyenne de la ville de Strasbourg, l'éco-quartier de Strasbourg, l'association



Horizome, Lucille Biarotte et la MJC de Schiltigheim.

Les artisans de la participation

« Les artisans de la participation présentent souvent leurs interventions comme le résultat d'une succession de tâtonnement et de questionnements sur le sens, la portée et la forme à donner à l'idée de "faire participer les habitants". S'ils proposent à leurs commanditaires des dispositifs aux règles précises, s'ils sont en concurrence avec des cabinets de consultants, ils cultivent également leur artisanat, symbole d'une image militante qui n'est pas évidente à "savoir gérer". » ⁽¹⁾

La citoyenneté, plus qu'un statut naturel et juridique, est le processus d'un apprentissage personnel qui se joue dans l'intervalle entre les individus et les institutions. C'est pour reprendre Hannah Arendt, « *l'espace qui est entre les hommes* ». Il s'agit de transformer les savoirs en situation, un va-et-vient permanent entre l'expérience et la réflexion, l'individu et le collectif, les habitants et les institutions, l'habitude urbain et les projets de transition.

Le designer intervient dans cet interval. Il est artisan de la participation et invente des outils en endossant trois casquettes bien distinctes pour faire-valoir la parole des habitants et les accompagner pour les aider à définir l'intérêt général. Construire la participation c'est définir des nouvelles pratiques de la citoyenneté.

(1) Marion Carrel dans le chapitre *Construire la participation, un artisanat dans Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires.*

Être habitant

Je retrouve Jean-Denis, un camarade de classe, pour faire un tour dans la zone résidentielle du Port du Rhin, carnet et appareil photo sous le coude. Un homme vient nous interpeller tout à coup dans la rue de l'Île aux Épis, sur un ton un peu agressif :

« Eh ! Vous attendez quelqu'un ? ça fait un petit moment que je vous vois traîner dans le coin, vous voulez quoi ? »

« Non, on est étudiant et on étudie le quartier du Port du Rhin. »

« Le Port du Rhin, il est perdu ! Faites vos démarches et bon courage. »

Nous sommes étranger au quartier et notre présence intrigue, les habitants s'en méfient. Sur la réserve, l'habitant nous met à l'écart de ce qui se passe dans le quartier et répond par lassitude et fatalité que rien ne peut changer dans le quartier.

Extrait du *Journal de terrain*, le samedi 19 octobre.

L'« *expert habitant* » est une notion que Clément Bonnet décrit lorsqu'il me parle de la démarche du designer pour son projet *Le Réservoir à souvenirs*. Ce projet d'étude d'aménagement urbain de l'agence EtrangeOrdinaire fait intervenir la parole et les récits des habitants pour insuffler de nouveaux usages sur un terrain vague d'un quartier de Nîmes. Selon le designer, il est important d'être sur place, d'être visible et d'être en résidence sur le lieu pour comprendre les réalités locales, « *apprendre à vivre dans le quartier pour comprendre* ». Le projet démarre alors dès la conception d'outils d'interpellation et de concertation pour parler d'usages du quartier, d'où l'importance de la cartographie subjective.

L'outil cartographique scientifique peut prendre une dimension narrative qui font naître des anecdotes, et une nouvelle approche du territoire. Cette dimension sensible et narratif se remarque dans le travail de Catherine Jourdan. Sur la *Carte de Rennes*, la notice est fabriquée avec les habitants selon les pratiques et les dimensions sensorielles, les odeurs, les courses, ce qu'on entend, les histoires du passé et les

chemins quotidiens. Les pictogrammes sont dessinés manuellement et figurent un usage précis. L'ensemble de la carte est organisé selon trois principaux facteurs, les axes les plus fréquents, les lieux les plus habités et utilisés et les verbatims des habitants de la Zone des Peuples Unis qui viennent ponctuer la carte. Ainsi le centre ville est à l'écart et plus réduite, et les zones traversées sont uniquement suggérées. Ce n'est plus une organisation objective et rationnelle de l'ensemble du territoire mais l'apport vécu, un morceau de réalité qui raconte le quotidien des habitants. Cet outil sert à construire des éléments de récits et légitime les habitants à parler de leur vécu.

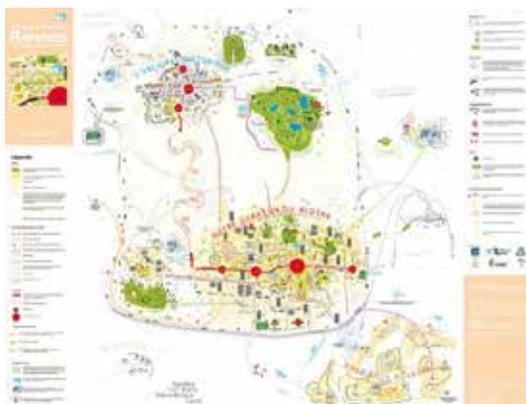
À une échelle plus conséquente, Grégoire Zabé⁽¹⁾, membre de l'association Horizome raconte le projet participatif de La place Erasme :

« Le projet finalement c'est un alibi en opérant avec une dimension esthétique, mais la question du temps et du lien est qui peut se détendre est essentiel. Tu passes quatre ans, et avec la permanence sur le terrain il y a un rapport de confiance qui s'établit. Tu reviens et tout à coup tu sers des pattes sur la place, tu vois des nouveaux qui ne connaissent rien, et qui s'attaquent aux mobiliers parce qu'ils le voient comme le banc de la mairie. Pour rendre autonome le projet, il faut donner les moyens aux habitants pour que l'histoire continue. Et la question du designer c'est comment on bâtit des projets réelles avec la connaissance des usages sur le terrain avec pour but que la petite échelle retisse le lien avec la grande échelle. »

(1) Grégoire Zabé est venu participé au temps de rencontre d'Urbanité Engagée. Il nous témoigne de son expérience sur le terrain et approfondit la question sur les méthodes alternatives pour construire en collaboration de nouveaux usages dans le quartier à Hautepierre, à Strasbourg.



EtrangeOrdinaire, *Collecte à souvenirs*, 2016, prospection avec les habitants, Port de Bouc.



JOURDAN
Catherine, Rennes
vu par les dames
du Blossne, 2015,
 cartographie,
 Rennes.



Horizome,
Aménageons
la place
Erasmus, 2014,
 aménagement
 urbain,
 HautePierre,
 Strasbourg.

S'affirmer médiateur

Le designer devient un intermédiaire, il intervient pour faciliter une communication et rétablir une relation. Il porte alors le costume de médiateur de l'espace urbain : il possède une maîtrise des relations humaines, des interactions et solutionne le plus arbitrairement certains conflits.

Pour générer des interactions, le designer joue le rôle d'animateur. Notre laboratoire de recherche Urbanité Engagée est intervenu à la Maison des Jeunes Citoyens en proposant des ateliers aux enfants. Le travail d'animation nous permet d'activer des réponses de designer pour gérer les questions de groupe et de collaboration. En proposant des outils de réflexion autour de la citoyenneté, nous sommes confrontés à l'utilisation de nos productions et aux retours directs des usagers. Cet exercice comme pratique de design nous sert à élaborer un regard critique sur nos outils afin de les ajuster. L'animation sert aussi à créer différentes temporalités durant l'atelier. C'est le cas de l'atelier Bâtir⁽¹⁾, où la gestion du temps a été expérimentée *ad hoc* pendant l'animation. Pour rythmer la séance, nous avons imaginé un temps de restitution pour que les enfants racontent sur le vif leurs constructions. Ils prennent alors la posture de conteur-narrateur en manipulant leur création pour donner du sens à leur récit.

Mais le designer est aussi un « facilitateur⁽²⁾ ». C'est une posture neutre, non paternaliste, qui accompagne les collectivités, les habitants et les usagers à construire de manière autonome leur environnement. Pour ce faire, deux méthodes existent pour minimiser l'intervention du designer.

(1) Vous pouvez retrouver le contenu des ateliers sur <http://www.lyceelecorbusier.eu/urbanite-engagee>

(2) Terme abordé par Emmanuel Marx, directeur de l'association Eco-quartier de Strasbourg, présent lors de notre séminaire.

D'abord l'idée d'un mode d'emploi avec Enzo Mari et son projet *Autoprogettazione*. Il use des représentations codifiées et techniques pour présenter son livre. En utilisant un langage industriel, il propose une notice de fabrication des mobiliers du quotidien. Les usagers peuvent alors construire l'environnement qui les entoure. En livrant gratuitement les plans, avec du matériel simple, des matériaux accessibles et standards puis en utilisant les normes techniques (plan, axonométries, élévation, côtes, cartouches), l'usager semble rentrer dans la peau du concepteur capable de traduire un dessin en un langage puis en un objet quotidien. Il encourage à construire afin de se sentir responsable de son environnement. Ce livre comme notice est un véritable outil pour donner forme à son environnement personnel.

Il y a aussi le système modulaire de plusieurs éléments formelles, comme les kits de construction. C'est l'expérience du projet *Play Yet* qui, sur l'assemblage de pièces en bois et en lièges, permet de construire du mobilier à l'infini. Ces éléments constituent un alphabet protéiformes qui permet de se projeter et fabriquer des stéréotypes qui véhiculent du sens. En configurant des matériaux solides et légers et en étudiant des moyens d'assemblage simples et efficaces, ces stéréotypes peuvent devenir des prototypes d'usages, dans la maison, dans un café, dans la rue, sur une place publique. Le temps d'une journée, ces lieux deviennent vivants par le temps de construction puis par les histoires que racontent les objets. L'objet devient le théâtre d'une participation active de l'usager pour définir les éléments qui rythment son quotidien.



MARI Enzo, *Autoprogettazione*, 1974, mode d'emploi, à la Galleria Milano, Italie.



Smarin, *Play Yet*, 2015, mobilier en bois et en liège.

Jouer l'intermittent du spectacle

**Sarah Meladel, membre du collectif *Ne Rougissez Pas*,
présent lors du séminaire :**

« Quand on fait des interventions sur place, il y a une rigueur esthétique tel que l'on peut voir dans les grands quartiers parisiens. On essaie de se donner cette rigueur pour valoriser les gens avec qui on travaille, les gens qui participent, les gens qui vont en bénéficier. Je vais donner un exemple, on a initié une espèce de grande fête participative, où les habitants font à manger et où on prépare des performances, des concerts, on fait la scénographie. Là cette année, c'était les trentes ans de la cité. Et une des partie importante de ce projet c'est que tous les habitants soient invités aux concertations mais qu'ils aient aussi une invitation dans leurs boîtes aux lettres en couleurs, des affiches en trois exemplaires en couleurs pour qu'ils puissent venir tapisser la cité. Ce moment là valorise, ça crée une valeur à l'endroit, il y a un sentiment d'unité et de valorisation. »

Tout le monde sur le pont du collectif *Ne Rougissez Pas* tend à créer un événement léger et festif pour rassembler les habitants d'Ivry. L'intérêt de ce temps est de parler du lieu sous une couleur particulière, les bateaux en papiers, les fanions, la signalétique qui s'opère sur des éléments de récupération, la cohérence graphique des couleurs en contraste, nous plonge dans un univers plastique que le designer met en scène. Sous ce voile festif et spectaculaire se livre une pratique de la citoyenneté plus nuancée et plus accessible. Il s'agit pour se faire, que le designer concilie la double exigence de convivialité et de rigueur esthétique.



Ne Rougissez Pas, *Tout le monde sur le pont*, mai 2016, installation festive, Ivry.



L'intention du designer de terrain est d'accompagner les résidents pour occuper autrement les lieux. Occuper un lieu peut valoir comme une image forte, celle de la participation et de la citoyenneté.

Ne sommes-nous pas, avec notre rigueur plastique et esthétiques, des artisans de la participation, qui donnons à voir une démocratie sous une forme accessible et conviviale ?

Nous travaillons, au sein d'Urbanité Engagée, à éveiller une conscience citoyenne par la forme et de nouveaux usages, pour que les habitants d'un quartier se rendent compte que le changement peut se faire grâce à leurs propres interventions.

Pour ma part, je crois que l'approche théâtrale peut être un outil pour amener une dimension poétique au Port du Rhin, afin de créer des signes et scénographier l'implication même des habitants.

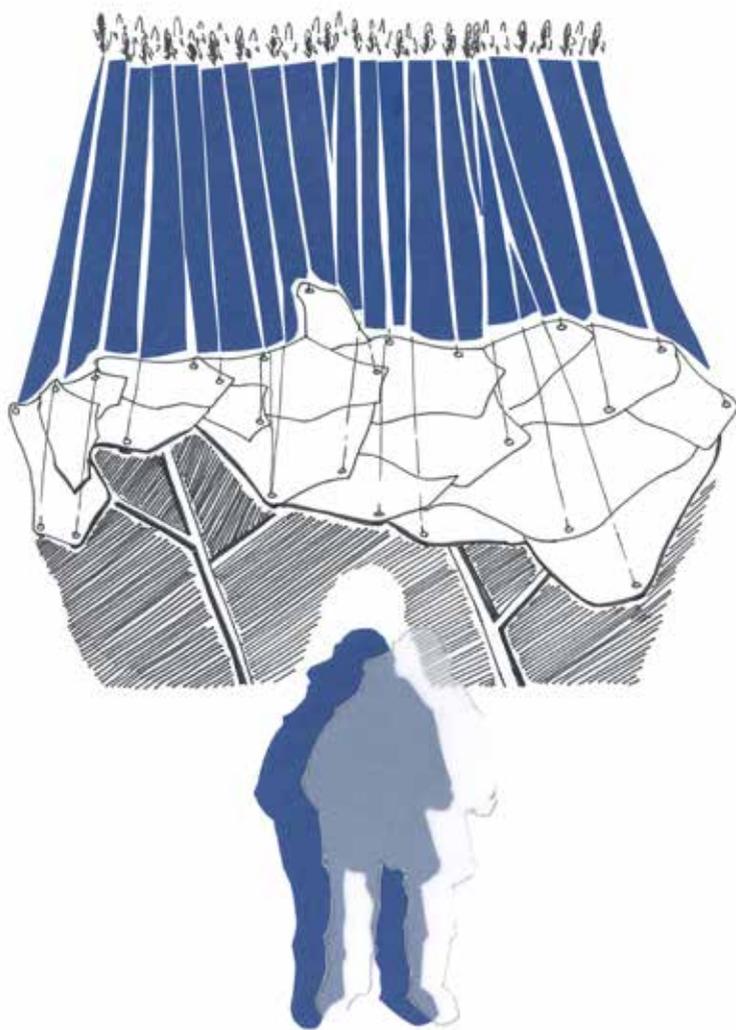
Plus en profondeur, je cherche à mettre en scène une pensée collective, par laquelle je dois initier des temporalités, festives et collaboratives, afin d'amener les habitants à s'intéresser légitimement aux décisions publiques.

**THÉÂTRE
ET
POLITIQUE**

« Cependant, le théâtre, mesdames et messieurs, n'est pas qu'un phénomène artistique. Il n'est pas qu'un phénomène social. Il est aussi, et avant tout du moins dans certaines périodes de son histoire, un phénomène politique. Il est né sur le forum ou dans la sacristie. Et, en effet, que devient cet art, ce besoin de l'homme s'il n'est pas lié aux faits, aux histoires cruelles ou heureuses, ou libératrices de son temps ? »

Cette citation de Jean Vilar tirée son ouvrage *Le théâtre, service public*, élargit la notion de la pratique du théâtre, de l'utilisation de la théâtralité, et de la mise en scène pour exprimer des idées sociales et politiques. À présent posons-nous la question des différents phénomènes liés au théâtre et à ses expériences humaines.

La scène vivante



Mythe d'une performance collective

Les quelques retardataires prennent places dans l'édifice ouvert.

On entend des chuchotements.

Des lèvres qui rient joyeusement.

Des mains qui tapotent les épaules de devant.

Des chaises qui sursautent. L'excitation se fait ressentir.

Et tout à coup le silence se fait.

Le temps s'arrête et l'édifice se plonge dans le noir.

C'est l'obscurité la plus totale.

Les corps de chacun s'enivrent dans une expérience collective.

Face à eux une lueur ocre scintille paisiblement.

*Elle commence à chavirer, à gauche, puis à droite, encore à gauche
et façonne un rythme délicat et envoûtant.*

On entend un clapotement singulier.

C'est le port qu'on entend au loin.

La foule s'immerge dans un nouveau paysage.

La lueur grandit.

Elle brille davantage que les clapotis se font grands.

*Elle dévoile la scène et la trame que produisent les lattes du
parquet.*

*Les aspérités du bois apparaissent et laissent un sourire impatient
sur les visages.*

*On voit des brillances dans les yeux à présent, quand on sait que
certains des participants ont mis à contribution leurs bras, leurs
forces et leur sueur pour donner la forme qu'elle a ce soir.*

Une silhouette se dessine sinueusement au milieu de la scène.

Elle semble flotter.

*Tout à coup les clapotements s'interrompent et le craquement des
lattes du parquet retentit brusquement.*

La scène vit.

La silhouette se positionne silencieusement au milieu de la scène.

Le parquet craque aux rythmes de ses pas.

Elle s'arrête.

Elle s'apprête à délivrer un message.

Elle confère sérénité et assurance.

*C'est ce qu'on lui a enseigné quelques temps auparavant avec ses
camarades.*

*Des moments de doutes, le coeur qui s'accélère puis des fous rires.
Ces entraînements et cette détermination ont permis à cette
silhouette de se dresser et de surplomber l'édifice.
Ses joues s'emplissent de poésie et dégagent un appétit débordant
de faire-ensemble.
Le message qu'elle délivre n'est pas uniquement le sien.
Il appartient à tous et elle lui donne cette incroyable forme,
édulcorée et farfelue.
Et voilà que se monte derrière elle un décor où on entrevoit des
poulies improvisées de bric et de broc, les cordes à noeuds et les
sacs à poids ainsi que toute une ingénierie débrouillarde.
Un immense navire de toiles de chanvre et de tissu blanc vient
bouleverser la scène.
Ce navire raconte le mythe de ce pêcheur cherchant la baleine qui
rôle près du port.
Ce récit appartient à la mémoire collective ancrée dans l'histoire du
quartier.
Des habitants sont venus se confier.
Ils sont venus apporter des témoignages.
Un des habitants, qui répare très bien les vélos, est venu fabriquer
le mécanisme qui permet de faire danser le vaisseau dans les airs.
Une autre, aimant la peinture, s'est occupée consciencieusement des
décors cartonnés du quartier.
Une autre, encore, s'est occupé des costumes avec sa Singer.
Certains ont aidé pour les costumes, d'autres pour le son.
On sent une hystérie joyeuse à l'égard de la foule des sourires de
reconnaissance jusqu'aux oreilles.
Les applaudissements éclatent à l'unisson et laissent une trace dans
les émois du quartier.
C'est faire vivre l'espace d'un instant, le bistrot le Coin des pêcheurs
dont était gérant ce pêcheur fou à la recherche de son mammifère
marin.
Tous ce soir, se rassemblent pour faire jaillir une chronique de leur
quartier.
Après que chacun se félicite d'avoir participé à cette manifestation,
les lampions s'allument de nouveau et tout le monde se retrouve
sur la scène pour un moment de festivité, jusqu'à tard le soir, pour
se congratuler.*

On estime dans cette scène, marquée par les traces des pas des comédiens, par les manivelles pour faire danser le décor et par les chuchotements d'émois ; qu'elle laisse flotter un nouveau voile d'empathie et d'engagement pour le devenir du quartier.

Plateforme de mobilisation publique

« La scène est un lieu où une action est conduite à son accomplissement par des corps en mouvement face à des corps vivants à mobiliser » ⁽¹⁾

La scène est un pouvoir actif. Le théâtre politique prend en compte les situations sociales quotidiennes et les transforme en une énergie collective. En parallèle, l'espace public est un lieu où se libère publiquement des questions politiques. Nos espaces communs sont des mises en visibilité pour un jugement public, où la somme d'opinions individuelles fabrique l'opinion publique. L'espace public est une scène évolutive, « un espace potentiel, ouvert à tous les acteurs » d'après Éric Dacheux dans *L'Espace public, Les essentiels d'Hermès*. Cette corrélation entre théâtralité et espace public montre que notre corps en mouvement libère une intention politique et sociale où les citoyens participent à définir l'intérêt général. C'est le cas des *Speaker's Corner* au High Park de Londres. Des formats de discussion sont mis en scène pour prendre la parole dans l'espace public. Cette photographie nous montre deux cagettes de bouteilles de lait empilées l'une sur l'autre où une pancarte y est scotchée. L'intitulé du message nous invite à agir différemment dans l'espace public. Ce détournement d'objets usuels se transforme en support primaire capable de représenter la posture de l'orateur. Il devient un socle pour les passants afin de souligner la prise de parole. La compagnie *Living Theatre* tente d'aller plus loin, avec leur performance théâtrale

(1) Jacques Rancière, dans *Le Spectateur émancipé*.

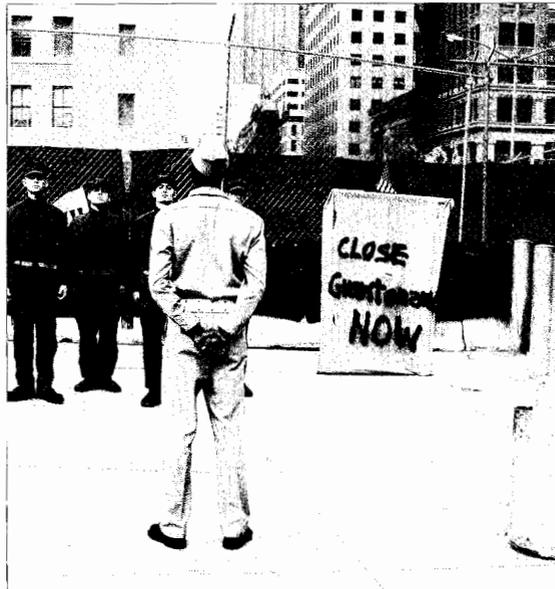
de la pièce *The Brig* sur le site en reconstruction Ground Zero le 4 juillet 2007 à New York. L'espace urbain devient un décor de manifestation publique où les acteurs de la compagnie jouent une scène qui représente le quotidien des prisonniers militaires aux Etats-Unis (costume militaire, posture au garde à vous) sur un site en travaux, au milieu des grands business buildings. Le graphitisme "Close Guantanamo Now" montre un engagement social fort. Ce contraste se définit comme une mobilisation pacifiste avec une approche esthétique et artistique dans l'espace urbain.

« Je pense qu'il y a de plus en plus de concitoyens un peu partout dans tous les pays démocratiques, qui ne veulent plus résumer leur citoyenneté à l'exercice du vote. Ils veulent trouver de nouvelles manières de s'engager pour régler en commun les questions que nous avons à régler collectivement qui sont considérables. Eh bien je pense que les lieux peuvent être des plateformes de mobilisation, à repenser le politique et l'action des individus. » (2)

(2) Michel Lussault dans l'émission radiophonique La Grande Table, *Mondialisation : du non-lieu à l'hyper lieu*, le 1er février 2017, France Culture.



WOLMUTH Philippe,
Speakers' Corner, 1993
photographie d'une
installation éphémère,
Angleterre.



Living Theatre, *The
Brig*, 2007, performance
théâtrale sur le site de
Ground Zero, New York,
États-Unis.

L'expérience d'une école citoyenne

La citoyenneté est une pratique ordinaire, à la fois personnelle et collective. Le théâtre peut opérer un cadrage sur nos expériences citoyennes afin d'analyser nos comportements au quotidien et former une nouvelle pédagogie sociale et politique.

Démystifier la notion de la culture

La culture et la pratique du théâtre sont très peu accessibles aux populations les plus précaires. Puisqu'ils sont une minorité, ils ne rentrent pas dans l'entonnoir de la culture objective que nous décrit Georg Simmel. Mais le philosophe allemand se focalise sur une approche beaucoup plus sensorielle de nos espaces urbains dans la *Sociologie des sens*. Les sens et leurs expressions déterminent notre rapport au lieux et expriment notre spontanéité, sans aucune frustration. C'est un outil de connaissance et d'apprentissage de notre appartenance qui libère nos réactions.

Cependant nos réactions doivent être analysées de façon rationnelle pour devenir culture active, pour comprendre nos émotions. Le metteur en scène Augusto Boal, dans son livre *Jeux pour acteurs et non-acteurs, pratique du théâtre de l'opprimé*, élabore différents exercices afin de comprendre la signification de nos émotions face à une situation de conflit, d'oppression. Ces exercices travaillent le corps, nos approches cognitives et nos sens pour penser notre corps afin d'agir avec raison, réfléchir par l'action. Quant à Jean Vilar, il définit la notion de « théâtre populaire » à partir d'un corps de doctrine. La culture ne peut pas être la possession de classes privilégiées, et ce n'est pas uniquement la défense d'un patrimoine mais aussi la recherche d'une humanisation du présent et de l'avenir immédiat. Les théâtres populaires se doivent d'être des théâtres de création et non de diffusion pour ainsi maintenir de vraies assemblées populaires. La culture ne dépend pas des loisirs comme peut l'entendre l'Etat moderne. Elle doit avoir une approche socialiste et être considérée comme utile à tous et à toutes. La pratique du théâtre politique peut démocratiser la culture.

« Ce que le théâtre peut faire, c'est enrichir une conscience révolutionnaire, la durcir et lui donner une réflexion plus aiguisée et plus profonde. L'art du "théâtre populaire" est donc une révolte permanente. » ⁽¹⁾

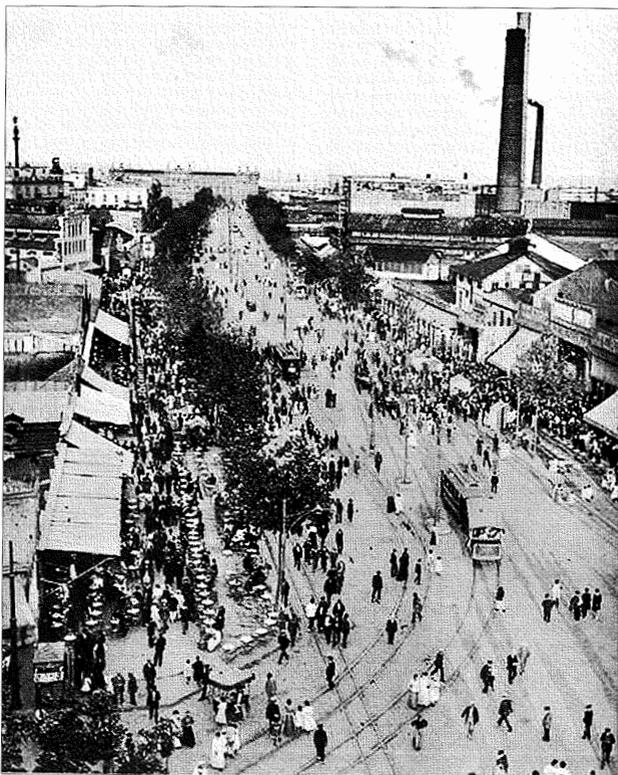
(1) Jean Vilar, *Le T.N.P un service public*.

Pédagogie sur les planches ⁽¹⁾

Le caractère prolétaire de la population ouvrière barcelonaise de la Révolution Industrielle est à articuler avec le déploiement d'une fréquentation au théâtre et d'une évolution des formes et du langage que ceci a provoqué. La loi de la liberté théâtrale, adoptée en 1869, a provoqué une entreprise du théâtre populaire. L'énorme boulevard Parallèle de Barcelone accueille alors une dizaine de théâtres en bois avec de grandes capacités et attire de nouvelles constructions de théâtres provisoires et éphémères, des baraques de variétés et des cafés concerts. Un goût en partage pour le théâtre naît alors et développe des loisirs populaires accessibles à tous. C'est donc l'apparition des sociétés récréatives avec une propriété sous-jacente au fait d'occuper la classe populaire ouvrière. En effet, la moitié de la population de Barcelone ne sait pas lire et le taux d'analphabètes est conséquent. Ainsi les pièces de théâtre jouées sont adaptées au public ouvrier et participent même à les instruire et à les mobiliser sur les actualités qui les concernent. Jaume Piquet, entrepreneur du théâtre Odeon imagine de nouvelles pièces comme des journaux progressistes sur scène, qui présentent le quotidien en les associant à des intrigues réflexives. Cette dynamique culturelle et politique transforme même le théâtre comme lieu d'apprentissage. Il devient instructif où les amateurs apprennent la langue et apprennent des rôles représentatifs de la vie sociale moderne. Les ouvriers se focalisent alors sur le ton et les gestes et jouent eux-mêmes des personnages théâtraux. La presse permet aussi de stimuler la pratique amateuriste du théâtre qui reconnaît la réussite de certaines mises en scène et drames de jeunes amateurs. Le boulevard Parallèle devient le lieu d'une classe populaire affirmée,

(1) Je tiens cet intitulé à celui de Jeanne Moisan qui a écrit un article sur le théâtre et la mobilisation ouvrière à Barcelone de 1868 à 1909 dans la revue *Actes, La Société du Spectacle*.

qui pratique une culture commune et qui se mobilise d'abord à apprendre les enjeux de la société populaire et revendiquer leurs opinions. De plus en plus de manifestations théâtrales sont issues d'initiatives ouvrières et développent une cohésion de groupe et l'affirmation d'une pensée plurielle locale.



Le Parallèle, vers 1901, boulevard industriel et théâtral, Barcelone.

Le théâtre est mise en scène.

*Le théâtre est mise en scène
de nos interactions.*

*Le théâtre est mise en scène
de notre participation.*

*Le théâtre est mise en scène
de notre révolution.*

*Le théâtre est mise en scène
de notre mobilisation.*

*Le théâtre est mise en scène
de nos appartenances.*

*Le théâtre est mise en scène
de nos différences.*

*Le théâtre est mise en scène
de notre aventure humaine.*

*Le théâtre est mise en scène
de nos espaces communs.*

*Le théâtre est mise en scène
de nos histoires vécues.*

*Le théâtre est mise en scène
de notre actualité.*

La parole en deux actes

Les expériences à la Maison des Jeunes Citoyens de Schiltigheim me permettent de valider mes outils pour les exploiter au Port du Rhin.

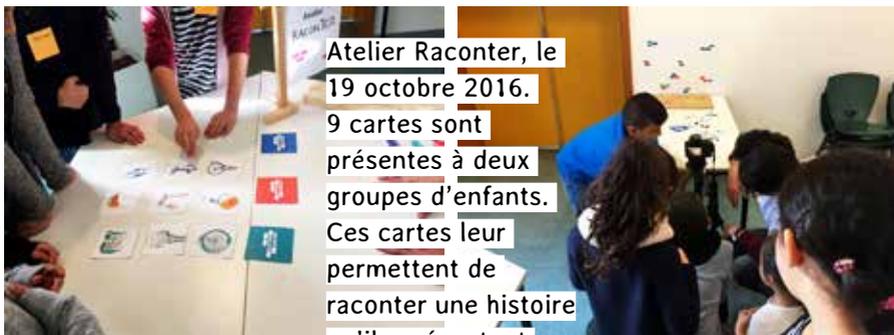
Tout au long de l'année, j'ai tenté de comprendre comment la parole peut devenir une matière et comment les enfants ont su mettre en scène leurs idées. J'ai d'abord observé les différentes postures de prise de parole et on se rend bien compte que certains paramètres la favorise. Les ateliers séquencés en deux parties, les enfants ont toujours été à l'aise à la fois pour réfléchir à un contenu et à présenter oralement leur opinion. Les participants sont assis pour écrire leur pensée et ensuite se lèvent pour la raconter en manipulant des outils. La manipulation donne ce côté ludique qui libère la parole.

Mon deuxième axe de recherche a été de savoir quels sont les facteurs qui poussent les enfants à parler de leur quotidien et à l'imaginer autrement. Les illustrations puis les images trop généralistes restent des éléments que les enfants décrivent. En revanche, des photographies de lieux qu'ils connaissent servent d'appui pour construire un récit. En complétant la photographie par des éléments colorés en papiers, les enfants prennent plaisir à scénariser l'image quitte à être très utopiste. Cependant certaines histoires ont été décortiquées pour questionner la faisabilité de leurs petits projets. La création à échelle ne est possible que si l'ensemble des éléments de constructions donne une forte image sémiotique. Avec les briques de cartons, les enfants ont eu du mal à réaliser leurs idées et à se projeter. De plus, le carton, matériau jugé pauvre, n'est pas pris au sérieux quand on parle d'usage et de pérennité.

Ces expériences ont été réalisées à échelle réduite mais marquent deux postures à approfondir au quartier du Port du Rhin.

À quoi sert l'intervention des habitants ? Et bien ce sont eux qui sont capables d'exprimer la vie de quartier. Pour libérer la parole de ceux qui sont intervenus, il faut agir rapidement. À partir d'une image, celle du Coin de Pêcheur, les participants écrivent les chapitres du lieu, d'hier à aujourd'hui et ce qu'il pourrait devenir demain. C'est la partie réflexion du projet. Ensuite les habitants participent à la construction d'objets qui racontent ces chapitres, sur le terrain. Ensemble ils fabriquent un événement qui active le lieu. C'est la partie action/restitution.

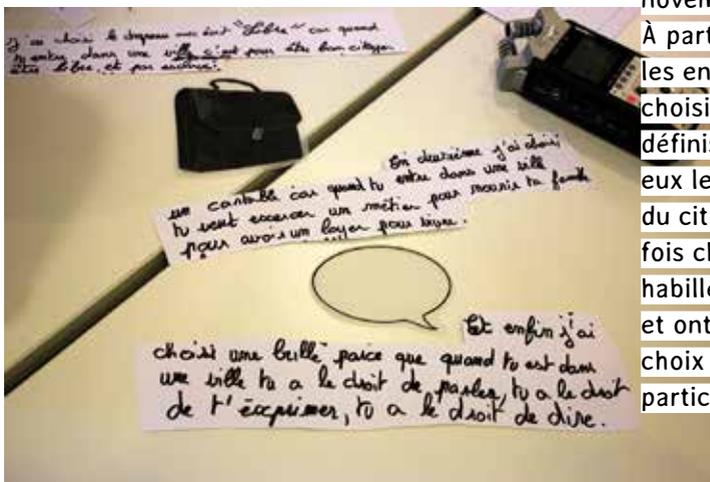
À quoi sert l'intervention du designer ? Il met en place les outils d'écriture des chapitres, en interpellant les habitants dans la rue et en proposant une imprimerie instantanée. Ce dispositif sert à la fois à sensibiliser les habitants dans l'espace public, mais aussi à défendre le poids de leur parole. Chaque article constitue un élément du journal de quartier qui est diffusé dans le quartier par la suite. Le designer invente aussi le processus de fabrication sur place. Il met en place tout un arsenal de formes qui se combinent pour créer des objets didactiques. Guides et modes d'assemblage simples permettent de mettre en forme rapidement. Au gré des histoires émises, le lieu devient un événement de rassemblement, scénographié pour accueillir les participants, les articles fabriqués, les rebondissements d'idées et le chantier d'activation du lieu.



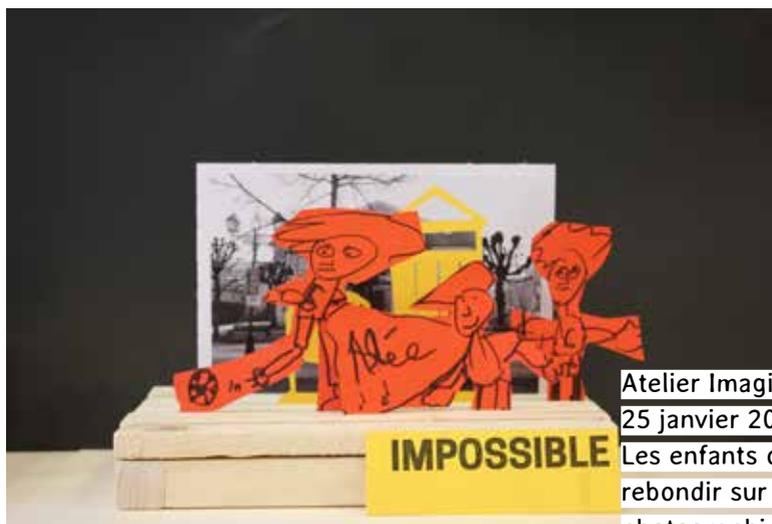
Atelier Raconter, le 19 octobre 2016.
 9 cartes sont présentes à deux groupes d'enfants. Ces cartes leur permettent de raconter une histoire qu'ils présentent sur une scène face caméra



Atelier Définir, le 23 novembre 2016.

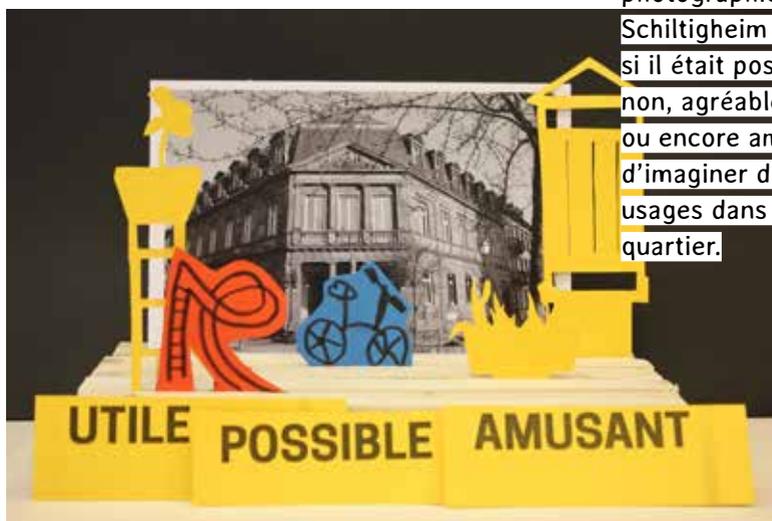


À partir d'images, les enfants ont choisis celles qui définissent selon eux le personnage du citoyen. Une fois choisi, ils ont habillé la silhouette et ont présenté leur choix aux autres participants.



Atelier Imaginer, le 25 janvier 2017.

Les enfants ont dû rebondir sur une photographie de Schiltigheim à savoir si il était possible ou non, agréable, utile ou encore amusant d'imaginer d'autres usages dans leur quartier.



**Responsabiliser
l'acte de bâtir**
Jouer pour changer

**« Nous sommes tous acteurs :
être citoyen, ce n'est pas
vivre en société, c'est la
changer ! » Augusto Boal.**

Jouer pour résoudre un conflit.

Le théâtre-forum, le théâtre de l'opprimé, le théâtre invisible, le théâtre-statue, le théâtre-journal possède des fonctions interactives pour provoquer le public. Tous se construisent autour d'une situation, généralement conflictuelle avec un ou des protagonistes. Face à lui, un ou des antagonistes, conscient ou non de l'être, ont la volonté de transformer cette situation et s'engagent à intervenir. En interrompant la représentation, celle-ci est remise en question en remplaçant les protagonistes pour trouver des solutions alternatives aux problèmes sociaux de la situation d'oppression. Il y a donc un rôle que s'attribue le public acteur, qui veille à considérer les besoins du personnage qu'il interprète.



BOAL Augusto, le théâtre-image.

Jouer pour construire une place imaginaire.

Urbanité Engagée a organisé un atelier “Bâtir” et a investi le premier étage de la MJC en tant qu’espace chantier où les enfants doivent jouer un rôle et y construire des emplacements imaginaires. L’objectif est de maquetter, à l’aide de carton, et à l’échelle 1 des usages alternatifs aux espaces publics. La seconde contrainte a été de proposer aux enfants de jouer un rôle afin de considérer les préoccupations de leurs personnages. Bien entendu les enfants ont d’abord été amusés par les rôles que nous leur avons attribués. Il nous fallut organiser un temps de préparation pour que les enfants rentrent dans la phase d’incarnation, en se présentant et en racontant des anecdotes à propos de leurs personnages. Une fois la phase de construction lancée, les acteurs ont dirigé leurs actes de bâtir pour répondre aux besoins de leurs personnages. L’attribution du rôle sert à légitimer les enfants dans leur choix. Les enfants ont pu trancher telles ou telles décisions pour faire progresser la construction de leur espace. C’est dans une forme d’empathie où les participants-acteurs se sont mis à la place de leurs personas pour choisir les solutions afin de correspondre aux besoins de tous. L’attribution des rôles permet donc de responsabiliser les enfants dans leurs choix et dans leurs implications dans l’atelier.



Atelier Bâtir, le 14 décembre 2016. Avec des briques de cartons, les enfants ont mis en scène des activités imaginaires tout en travaillant avec des rôles bien particuliers.



L'esthétique de bric et de broc

Le film *Be Kind Rewind* de Michel Gondry m'interpelle particulièrement quant à l'histoire sociétale dont il est question et à l'ingénierie débrouillarde des décors. L'extrait qui suit anime donc les recherches formelles que je tente d'initier dans le projet à apporter au Port du Rhin.

(...)

« *Monsieur Fletcher ? Monsieur Fletcher !* »

« *Ouaip, qu'est-ce que vous me voulez ?* »

« *Qu'ils aillent au diable Mr Fletcher, personne ne nous obligera à déménager dans leur cité, on restera là.* »

« *Et par quel miracle on va s'en sortir ?* »

« *On va faire notre propre film tous ensemble avec ces gens qui sont venus apporter leur soutien, on va faire un film avec eux. Le sujet du film ça va être la vie de Fats Waller et son oeuvre. Votre héros, mon héros. Et on n'a besoin d'aucune permission pour faire des films nous-mêmes si il est destiné à nous. Toute la ville va participer. Et pour le titre on n'a qu'à dire que Fats a vu le jour à Passaic !* »

« *Tout le monde sait bien que je m'endette. Tu veux que je me sente humilié ?* »

« *Non, monsieur Fletcher, non !* »

« *Il essaye de prouver que vous aviez raison. Notre passé n'appartient qu'à nous, on peut le changer si tel est notre souhait !* »

C'est la vie de Fats Waller, un musicien des années vingt qui vivait dans la boutique de cassettes. Aujourd'hui elle risque d'être démolie par les promoteurs immobiliers. Du coup, pour s'opposer à cela, quelques habitants s'impliquent pour faire vivre cette histoire et décident de fabriquer eux-mêmes un film. La plupart des décors sont des objets récupérés. Les voitures sont de grandes photos en noir et blanc imprimées sur du carton. Elles sont aussi grandes que les vraies et les acteurs, derrière les cartons font traverser les panneaux le long de la rue. L'harmonium géant est fabriqué lui aussi en carton, avec d'immenses tubes en acier récupérés à la décharge, où des figurants sortant de toutes parts pour faire jouer l'instrument. Le quartier a été maquetté en tout petit, en carton lui aussi, avec des dessins pour montrer les toits des immeubles, où quand il s'agit de signifier la neige, quelqu'un fait secouer un sac de farine. La caméra, c'est un ensemble qui contient un vieux magnétophone et un tourne-disque, avec un cadre pour l'objectif fait d'un ventilateur désossé et de bouts de ficelles en suspend pour donner l'impression d'une vieille image, le tout scotché dans des caquettes de légumes. Parfois elle est entre les mains des habitants, parfois elle est accrochée à une grue de chantier pour faire de meilleur travelling. Vu que c'est une histoire de quartier, les habitants acteurs jouent dans la rue, dans des immeubles désaffectés, où chaque étage est visible depuis l'extérieur. Ils investissent tout l'espace, parfois même prennent l'assaut d'un train. Les costumes sont d'époques aussi, avec les bretelles, les chemises blanches et les chapeaux ronds. Tout le monde participe et c'est une communauté qui fait vivre le quartier, celle des films suédés, des films bricolés et amateurs où chaque habitants devient en quelque sorte auteur de l'oeuvre.

(...)



GONDRY Michel, *Be Kind Rewind*, film comédie, Etats-Unis, 2008, 94 min.

La fête de quartier

Dominique Zins nous livre son texte et nous parle de son “rêve” :
« Nous, notre rêve, c'est d'en lire quelques extraits à la fête du quartier. Peut-être si on peut mobiliser quelques habitants du quartier même si c'est très difficile. Mon rêve ça serait un théâtre en dehors des institutions, avec un grand public et suivi d'un débat. »

La fête de quartier devient un temps de restitution. Les discours que monsieur Zins a récoltés peuvent se scénographier dans le quartier. Des tables, des chaises, des jardinières, des parasols, des objets qui viennent amplifier les histoires des habitants. Ces petits théâtre de rue viennent animer le quartier, le temps d'une journée, au Coin du pêcheur, sur la place de l'Hippodrome, devant l'ancienne gendarmerie... Un habitant raconte ça ici, un autre là, et l'ensemble des habitants se figurent des usages qui peuvent transformer leur quartier.

(Extrait du Journal de terrain, le vendredi 20 janvier)

P O R
T R A I T
D E
Q U A R
T I E R



« La situation se dégrade, ils ne pourraient pas mettre une touche de couleur ? C'est nous qu'on appelle les vandales, mais quand eux viennent repeindre, ils mettent du gris sobre... c'est eux les vandales, le gris sobre, c'est censé représenter le quartier ? Mais nous on veut de la couleur, du vert, rouge, bleu, toutes les couleurs ! » ⁽¹⁾

Un groupe de jeunes du quartier du Port du Rhin dans
La mauvaise réputation de Jean-Marie Fawer.

(1) Issu du livre *La République de l'Épis*, Dominique Zins et Pierre Zeidler.

Fabriquer du signe

Au fil des images, l'édifice de son café s'isole par la destruction des bâtiments aux alentours. Les bulldozers font le vide autour de son café. Ses façades, signes de vie de l'ancien quartier, deviennent un phare dont la lueur semble attirer d'anciens habitants du quartier. À l'intérieur, le café de Salah habite les habitudes des ouvriers de la zone urbaine entre Tourcoing et Roubaix. Il résiste à l'industrie de l'urbanité. Il reste ouvert même pendant les travaux. Salah Oudjane transforme son café en musée de la mémoire collective locale.



BOUFERKAS Nadia et ARIKAN Mehmet, *Chez Salah, ouvert même pendant les travaux*, film documentaire, France, TRIBU association, 2012, 52 min.

Les façades parlent d'elles-mêmes

« La façade rosée, entre l'espace Au Delà des Ponts qui fait l'angle et l'épicerie Com'Au Rhin, tu vois cette façade ? Route du Rhin en face de l'école. Et bien il y a toujours cinq parasols au deuxième étage, même pendant l'hiver ! »

Les façades de nos immeubles fabriquent des signes que les habitants modèlent pour s'exprimer face public. Elles sont à la frontière entre espace privé et espace public, dialogue entre l'intérieur et l'extérieur. Elles dévoilent par les fenêtres ou les terrasses comment les résidents de l'immeuble vivent, pensent à travers leur quartier. Parfois il s'y passe rien, parfois elles montrent des habitudes de vie, des signes d'appartenances, où d'engagement. Par exemple les petites bougies des balcons pour célébrer la Fête des Lumières à Lyon, s'appuie sur la fête religieuse du 8 décembre. Où encore les banderoles "Nous Sommes Charlie" et les drapeaux français sur les fenêtres des maisons aux lendemains des attentats de Charlie Hebdo. Où plus ordinairement, mais non moins significativement, des jardinières, des parasols. La lumière et la transparence des fenêtres exposent la vie des habitants. Gail Halaban, dans sa série *Vis-à-vis*, met en scène des personnages à chaque fenêtre d'un immeuble parisien. Les fenêtres, comme de véritables petites saynètes, dessinent les portraits de Paris, plus intimistes et plus humains au regard d'un théâtre urbain muet. Les façades racontent. Les façades parlent d'elles-mêmes.

Plus qu'elles ne parlent, les façades produisent des univers esthétiques comme nous le montre la série de photographie *Last House Standing* de Ben Marcin. Chaque façade isolée compose le décor actuel de la ville de Baltimore, qui témoigne des temporalités des aménagements urbains. Des maisons se retrouvent étrangement seules dans le paysage et s'expriment

avec force par leur hauteur, leurs textures et leurs couleurs. Des objets manifestes mettent en scène des traces de vie, pancartes, ventilateurs, téléviseurs sur le trottoir... Avec l'absence d'individu et le point de vu frontal des photographies, les façades sont semblables à des décors de cinéma dont on attend les acteurs. Les façades méritent d'être joués, d'exhiber sans la moindre gêne leur contenu narratif au delà des murs. Le festival *Les Fenêtres qui parlent* imagine nos fenêtres comme des supports d'expressions personnels. Chaque fenêtre change le quotidien des rues. En dessinant à même la fenêtre, en affichant sur les murs, en posant une table et deux chaises, la rue, le trottoir, les fenêtres, la façade constitue un cadre de vie social et urbain et une scène d'interactions et de lieux de rencontres. *Portraits d'objets* est une installation publique de photos noirs et blancs qui exposent des objets intérieurs du quotidien sur un bâtiment aux fenêtres condamnées. La vie ordinaire s'extrait de ses murs, tient en mémoire le rythme de vie et dénonce les renouvellements urbains toujours trop généralisés.





MARCIN Ben, *Last House Standing*, 2010 à 2015, série photographies, Baltimore, E-U.



Eames and Hollywood, série photographies, présent lors de l'exposition *Pop Corn* au musée d'art moderne et contemporain à Saint-Etienne pour la biennale du design de 2017.



HALABAN Gail Albert,
Vis-à-vis, 2014, série
photographie, Paris.



Les Saprophytes, Portraits d'objets, 2009, exposition photographies à l'extérieur, pour le festival Les Fenêtres qui parlent, Roubaix.

Les couleurs de l'île

« J'aimerais vous montrer cette image, celle de Tirana, la capitale de l'Albanie. C'était une ville, dont Edi Rama, artiste et homme politique, a été maire de la capitale de 2000 à 2011, en déshérence et en crise économique très forte. Il a fait le choix d'une rénovation radicale. Une rénovation par la couleur des façades. Ceci a transformé l'impact économique, le tourisme et les sujets débattus à présent c'est, "est-ce qu'on aime le rose ou est-ce qu'on préfère le violet de la rue d'à côté ?" Avec ses couleurs tranchantes et une graphie qui est moyennement standard à la signalétique et aux affichages publicitaires, quel impact cela peut avoir sur l'urbain et le vivre-ensemble ? » ⁽¹⁾



⁽¹⁾ Intervention de Nicolas Couturier lors du séminaire d'Urbanité Engagée.

De gris il y a l'immense Malterie, les façades de la COOP, la vieille route qui mène à l'île aux Épis, les usines du bassins du commerces, la grue symbolique qui trône derrière la capitainerie, le poste de commande du dépôt de trains, la grande place de l'Hippodrome et sa pharmacie, les jeux pour enfants, les nouvelles résidences tirent même sur un gris-noir même, en bref, l'ensemble du quartier fait grise mine.

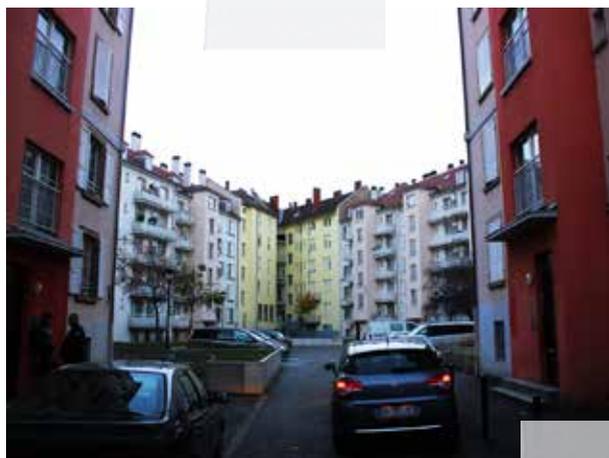
Mais il y a un peu de bleu parfois, les conteneurs de l'entrepôt par exemple, les monte-charge du bassin, le petit carré de l'usine Aldes, le panneau de l'ancienne "GARE DE STRASBOURG PORT DU RHIN", puis l'enseigne du Coin des Pêcheurs qui blanchit d'années en années.

Il y a du rouge aussi, certains conteneurs le sont, certaines briques de la Malterie, mais la plupart des bâtiments de la cité sont rouges, d'un rouge ocre, un rouge du soleil, chaleureux, certains sont plus clairs.

Mais certains bâtiments du quartier sont jaunes aussi, très lumineux certes, mais ils donnent de la lumière aux cours intérieures de la cité, l'ancienne douane est jaune aussi.

Seule la devanture de la supérette de la COOP se donne vraiment en spectacle, d'un vert remarquable.

(Extrait du *Journal de terrain*, le dimanche 18 octobre)





La couleur a deux caractères dans le milieu urbain.

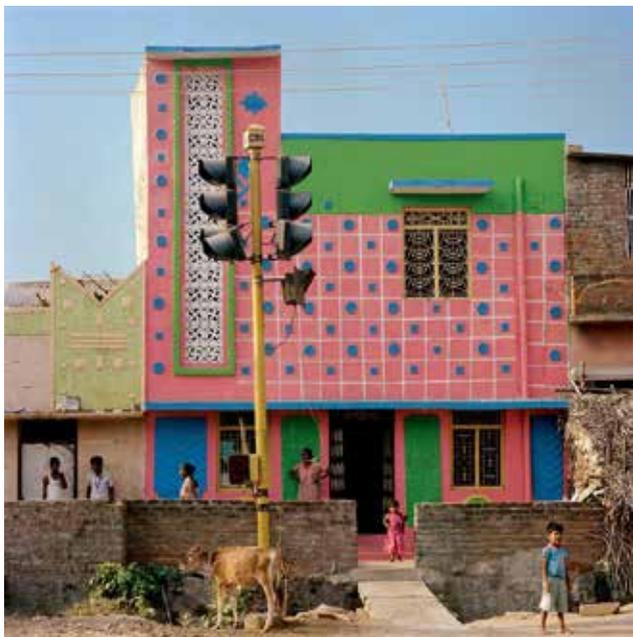
La signalétique du festival de marionnettes en plein air organisé par le *Théâtres au Mains Nues* en 2016 montre que la couleur permet un jeu graphique dans l'espace public. Les couleurs, orange et bleu, couleurs complémentaires se retrouvent scotchées sur les murs de la ville, mais prennent du volume. Certains éléments sont des portes peintes en bleus et investissent autrement l'espace public, autour d'un arbre, sur un muret. Leurs emplacements contrastent davantage que leurs couleurs, qui sont saturées. Elles permettent, en raison des couleurs taciturnes de l'espace urbain, de provoquer et perturber le regard des usagers de la ville. C'est certes un enjeu de communication. Mais c'est aussi une pratique particulière que de poser de la couleur pour donner du sens à un événement public. Dès la sensibilisation de l'événement, la couleur peut appeler à se mobiliser. La couleur est un support signalétique.

La couleur raconte aussi. Elle apporte de la poésie. Les maisons de *Tiruvannamalai* en Inde s'amuse de la sémiotique de la couleur. Les surfaces des façades sont des aplats de couleurs désaturées. La couleur fait donc l'ornementation. Nous pourrions croire à un jouet d'assemblage où chaque couleur correspond à une pièce de la maison. La couleur efface les matériaux du bâti et renvoie à l'univers de l'enfance. Cet univers rompt avec le fonctionnalisme des architectes modernistes. Dès lors, nos murs deviennent des supports. Nous pouvons intervenir sur les murs, par la couleur et transmettre un message. C'est ce qu'annonce le mouvement Street Art, qui use des plans verticaux froids et rigides de la ville pour proposer des performances artistiques.

Bâti et couleurs se donnent en spectacle aujourd'hui. Le Coin des pêcheurs est vêtu de sa devanture bleue. L'église de son tapis rouge, le jardin ouvrier de ses chaises vertes... Les habitants se rassemblent pour visiter ces lieux, puis les usent durant toute l'année.



Fabrication Maison, *Traverses de Juin*, 2016, signalétiques pour festival de marionnettes du Théâtre aux Mains Nues, *La Fabrique Saint-Blaise*.



*Maisons de
Tiruvannamalai,
à partir de 1940,
Indes.*





Nevercrew, *Ordering machine*, 2016, peinture murale pour Grenoble Street Art Fest.

Lever les voiles sur le Port

« L'idée de Frank, c'est d'avoir un laboratoire de pratique des médias, notamment avec les jeunes générations. On pourrait imaginer une étape intermédiaire où il y aurait un lieu d'expression, de rencontres mais intergénérationnel. C'est juste d'accompagner les initiatives et concevoir un lieu qui permet aux initiatives d'exister. Donc plus que d'arriver avec de nouvelles idées, il s'agit de prendre les idées déjà en place et de les faire perdurer. Alors votre projet peut devenir une réalisation concrète. Mais il faut qu'il y ait des gens pour la faire vivre. Maintenant l'association Au Delà Des Ponts est bien en place et des gens du quartier s'y investissent. Petit à petit ils portent la parole. » ⁽¹⁾



⁽¹⁾Dominique Zins a propos de l'association Au Delà des Ponts, extrait du *Journal de terrain* le vendredi 20 janvier.

Au delà des ponts

Suite à mon appel au centre socioculturel, Frank Liebenguth m'a accordé un peu de son temps pour qu'on puisse échanger sur la parole publique au Port du Rhin et sur son expérience du terrain. En effet, Frank est directeur du centre depuis 2009. Selon lui, le quartier a trop été mis de côté, et depuis la manifestation anti-OTAN, les politiques publiques ont décidé d'inclure un système associatif dans le quartier, d'où l'existence du CSC. Les projets urbains sont pour lui, « au bénéfice de la ville pour les habitants ». C'est pourquoi Au Delà des Ponts est initiateur et administrateur d'événements publics dans le quartier, où les habitants sont d'abord consommateurs et non acteurs. Ils portent cependant la parole des habitants auprès des élus, un poids assez conséquent qui fait office d'intermédiaire politique. Il y a beaucoup de choses déjà mises en place pour favoriser l'expression publique, il y a le conseil de quartier, le conseil citoyen, les réunions publiques et quelques pétitions à l'initiative des habitants, qui aboutissent généralement à des reproches à l'adresse des institutions publiques. Mais les habitants veulent sortir des institutions. Il faut alors libérer le contre-pouvoir et l'indépendance institutionnelle. C'est à ce moment là que Frank Liebenguth me parle des tables d'habitants. L'association veut être à l'initiative de temps de rencontres où les habitants sont libres de s'exprimer et autonome pour proposer des événements dans la rue. Ces tables de quartier permettent de dresser « le portrait de quartier » sous forme de petits chapitres dans l'espace urbain. Ces tables peuvent avoir de nombreux formats, afin d'interpeller d'abord puis restituer la temporalité qui s'est créée. Pour les légitimer, le directeur doit élaborer un mode de fonctionnement clair, et des prises de décisions mesurées pour que ces tables deviennent une figure du pouvoir d'agir. Au delà des Ponts se présente comme l'initiateur et le modérateur et se doit d'avoir une neutralité exemplaire. Étant au tout début du projet, le directeur espère mobiliser des « forces vives » capables de s'engager dans le projet. Je trouve que ce terme prend beaucoup plus de sens qu'acteur, puisqu'elle évoque une force de l'intérieur qui se libère, plutôt qu'un rôle venu de l'extérieur à s'attribuer.

(Extrait du *Journal de terrain*, le mercredi 1 février.)

L'architecture est une mise en scène ⁽¹⁾

« C'est toujours de réintroduire la vie dans l'architecture, elle existe pour que les hommes puissent vivre mieux. Elle est faite pour se protéger, pour recevoir l'étranger et elle est faite pour montrer ce que vous savez faire. C'est une expression plastique, un art populaire. » ⁽²⁾

(1) Titre repris de l'émission radiophonique *À voix nue*, Patrick Bouchain, *l'architecture en partage* le 11 janvier 2017 sur France Culture.

(2) Patrick Bouchain, dans *L'architecture est une mise en scène*.

On peut voir au Pavillon français à Venise en 2006, un échafaudage tubulaire en acier monté sur une estrade en bois. Une esthétique industrielle qui vient se compléter d'éléments de vie, et qui constitue une pièce à vivre. Une cuisine, où des cagettes en bois, des récipients sont éclairés par des baladeuses de chantier. Cet espace met en scène les manières d'habiter et organise la vie en communauté. Face à l'estrade, une longue table en bois accompagnée de bancs où on imagine des repas partagés et des discussions autour. Des clichés photographiques témoignent aussi de cette vie en communauté. Cet espace scénarise les manières d'habiter et organise le vivre-ensemble. Les usages de l'habitat sont à la fois représentés et vécus dans ce pavillon comme un acte de rassemblement.

Et l'espace public?

L'espace public est-il seulement un lieu de passage ? Les Saprophytes ont fait l'expérience d'un usage privé sur la place Degeyter de Lille. Sur place ou à emporter est une scénographie de panneaux en bois verticaux qui fabriquent le décor d'une cuisine. Cette mise en scène théâtrale délimite un espace coloré d'une fonction, celle de préparer et de déguster un repas. À l'intérieur de cet espace, les panneaux sont recouverts de papiers peints, cadres, et tout un mobilier de cuisine. Des objets de la maison et d'usages courants font vivre l'espace comme une expérience inhabituelle sur la place: chaise en bois, chaise tubulaire, pots en verre, planche à découper, gazinière, réfrigérateur, jardinière, torchons et tabliers. L'espace public, impersonnel et fonctionnel, et la cuisine, espace privé, intime et humain, se confrontent. L'espace public est support éphémère pour faire l'expérience de rencontres.

Se rencontrer, uniquement se rencontrer ?

Las Vegas Crugny est un projet urbain du collectif ETC en 2013. Ils interprètent des lieux oubliés en greffant des installations. En quelque sorte, leurs interventions servent à éclairer des sites à l'abandon en leur définissant un nouvel usage temporaire. C'est le résultat d'un temps de résidence avec les habitants afin de ponctuer la ville par des interprétations utopiques. Ils soulignent ce que pourrait devenir un lavoir, un arrêt de tram ou encore une place publique par un dessin en volume. L'exemple le plus probant est le lavoir qui se transforme en *Wedding Church*. Le bâti est revêtu d'une structure en bois, rappelant une chapelle. Cette structure est accompagnée de panneaux colorés qui appellent à user autrement du lieu, le temps d'une journée. En reprenant les codes graphiques des anciens cinémas américains, le lieu s'habille d'une vitalité formelle qui réactive sa fonction par une autre. La typographie et la couleur portent du sens à l'intention de ce que nous voulons donner à l'espace, en appréciant avec légèreté les potentiels actifs du territoire. Ceci transcende la réalité à partir d'un imaginaire collectif qui invente de nouveaux usages de la ville. Cette installation est la traduction d'une volonté commune, une parole en volume des attentes des résidents.



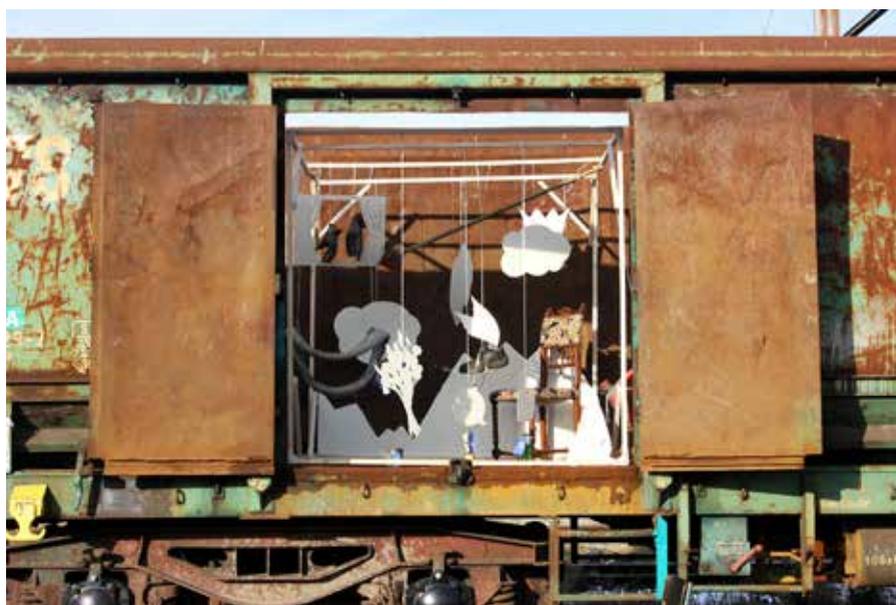
BOUCHAIN
Patrick,
METAVILLA, 2006,
aménagement
intérieur,
biennale
internationale
d'architecture,
Venise, Italie.



Les Saprophytes,
*Sur place ou à
emporter*, 2009,
scénographie
dans l'espace
public, Lille.



ETC, *Las Vegas*
Crugny, 2013,
installation
urbaine, Crugny.



Entre tréteaux et banderoles

« Les tables de quartier c'est le prolongement du centre socio-culturel. Elles libèrent une force d'actions au delà des murs pour discuter des actualités, des possibles usages et de la vie de quartier : un laboratoire de médiation du quartier mais visible. C'est une structure qui se déploie dans l'espace public. Cette structure, sur roulettes, est stockée au centre quand on ne l'utilise pas. C'est comme un petit wagon. En revanche, lorsqu'elle est dehors, elle peut se mettre partout. C'est un dispositif qui est compact et quand elle se déploie, elle prend un peu plus de place. Les éléments qui composent la structure sont colorés, il faut faire signe dans le quartier. On peut tendre deux panneaux et suspendre à un fil des messages d'invitations et d'accueil. Là sur ce panneau on peut écrire le sujet du jour. On va tendre aussi une toile, il risque de faire chaud. Elle doit accueillir du public ! Enfin je veux dire des acteurs. Alors pour ça, on a une surface plane déjà, assez grande si il y a du monde. Puis il nous faut les assises, si on veut discuter confortablement avec un café. Donc pour le café, il y a le thermos qui est rangé dans ce tiroir. Dans un autre tiroir il y a les feuilles, les tampons, les cadres à sérigraphie. On a un second fil pour étendre les affiches là. Les afficheurs sont là. L'autre wagon est là aussi, et à l'intérieur, il y a un manuel, des panneaux rectangulaires en bois, des tasseaux à section rondes puis des morceaux de lièges oblongues. Les pinces sont là, et les noeuds marins aussi. On peut alors commencer. Alors le sujet du jour c'est... »

L'écriture des usages ordinaires

Une phrase d'ordinaire est une succession de mots qui, organisée dans certain un ordre, créent du sens. De même pour le mot avec l'alphabet. Une lettre est un signe que l'on a donné pour produire un son. L'association d'une lettre avec une ou plusieurs lettres propose un autre son qui fait référence à un objet concret. Cet objet alors est représenté à la fois par un mot que nous pouvons lire ou écouter. Cependant lorsque j'écris le mot *chaise*, nous n'avons pas à l'esprit la même image de la *chaise* en question. Aussi banal que l'objet chaise soit, il peut nous renvoyer à des univers très divers. Ceci nous montre bien que les manières dont nous disposons pour dialoguer, l'image, la langue, l'écriture peut faire évaporer le formalisme et la singularité que dispose la chaise. C'est ce que vous nous faire comprendre Joseph Kosuth et sa mise en scène *One and Three Chairs*. Une chaise, c'est l'objet, c'est l'image que nous avons de cet objet, et c'est aussi sa définition. Une chaise possède une multitude de formes. Le concept de la chaise englobe un nombre de définitions qui sont propre à chaque individu. Par le dessin, Bruno Munari a tenté de représenter objectivement tous les archétypes de la chaise, et ainsi démontre que chaque chaise appartient à un contexte précis. Il existe alors un alphabet graphique pour l'écriture, la langue, le dessin. Je pose la question d'un alphabet de formes pour représenter l'objet que nous voulons créer formellement. Finalement une chaise c'est un dossier, un piétement et une assise pour qu'elle soit fonctionnelle.

En disposant des détails formels de notre objet, peut-on lui donner un sens dans son environnement ?

De même pour un quartier. Définir un quartier, c'est considérer l'ensemble des habitants, l'ensemble de l'architecture et son histoire. Un quartier c'est alors l'accumulation des détails de la vie quotidienne. George Perec met en perspective une narration de l'ordinaire, qui met en question les évidences de la vie de tous les jours, en décrivant le vécu au coeur de son émergence pour rendre compte des pratiques de chacun. *L'infra-ordinaire* révèle des portraits de quartier à l'échelle d'un habitant. De la même manière que le narratème, l'unité la plus petit de la narration, ces portraits en s'associant, deviennent la description de tout un quartier. Le détail, les pratiques les plus habituelles, constituent bout à bout à une image d'ensemble. Questionner alors nos habitudes, révéler l'ordinaire, restitution de manière empirique d'une situation qui appartient au cercle du quotidien semblent appartenir à la culture vernaculaire, celle spécifique d'un territoire particulier, aux acteurs de la communauté.

L'expérience du quartier peut donner lieu à la création d'images et de formes. Ici sont récupérés des éléments du dehors, anodins. La démarche du designer Julien De Sousa est de recomposer ces morceaux urbains récoltés à l'issue de ses balades. Ces compositions en volume créent des paysages plastiques dans lesquelles nous pouvons projeter un usage, un contenant, un rangement, un luminaire. Une forme quelconque peut devenir un objet qui peut à son tour faire référence à un usage.



Kosuth Joseph, *One and three chair*, 1965, chaise en bois, photographie de la chaise et agrandissement de la définition du mot «chaise» dans le dictionnaire.



MUNARI Bruno, *Design as art*, 1966, 153 dessins de chaises.



**DE SOUSA
Julien, *Balades
urbaine*,
2010-2012,Micro-sculpture
paysage.**

Mercredi Journal Citoyen

L'expérience du théâtre-journal, menée à la MJC avec Solène Dietz.

Nous nous sommes placés cette fois-ci devant le parvis de la MJC de Schiltigheim. Nous avons installé entre les arbres une banderole inscrit le nom de l'atelier afin de signaler l'espace de l'atelier. D'un côté, des photographies de l'actualité étaient suspendues, au centre des cadres de sérigraphies et un alphabet et de l'autre côté un cadre en bois à l'échelle des enfants. L'objectif de l'atelier est de donner de la matière à l'expression des enfants. En choisissant une photographie, nous avons accompagné les enfants à décrire et à rebondir sur leur image, et à écrire une phrase courte, en moins de 4 mots, pour les pousser à être créatifs quant à la teneur de leur message. Ensuite, les enfants ont composé leur message sur un cadre à sérigraphie grâce aux lettres autocollantes. Une fois la couleur choisie, un coup de racle et leurs messages deviennent des affiches à étendre. La dernière partie d'atelier se voulait être une présentation orale dans l'espace public comme des journalistes. Les participants, en se positionnant au centre du cadre, avec la photographie choisie et leur affiche créée, ont décrit leur image et affirmer leur message en brandissant leur affiche. Chaque petit bulletin est filmé et débute par la phrase comme une accroche pour interpeller, perturber l'ordinaire urbain de Schiltigheim. L'espace public devient alors un journal où les enfants sont capable d'intervenir pour donner leur point de vu, quitte à distribuer certaines photocopies de leurs messages à des passants et aux personnes à proximité. De jouer un rôle imaginé à l'atelier Bâtir, les enfants sont les médiateurs de leurs propres pensées en devenant des petits journalistes de l'espace public. On passe de jouer un rôle à jouer son rôle.



« Deux femmes amoureuses : et alors? »

Sur cette photo, on voit deux femmes qui ont l'air, de se retrouver, qui s'embrassent.

Et tout le monde est choqué de voir deux femmes amoureuses.

Chacun a le droit de faire ce qu'il veut, c'est son choix s'il veut être amoureux de quelqu'un.

On peut faire ce qu'on veut, et aussi avec les hommes.

C'est leur vie, et ils choisissent de faire ce qu'ils veulent.

C'est leur choix.

Deux femmes amoureuses : pourquoi être choqué? »

Calie



« Enfants mariés contre volonté.



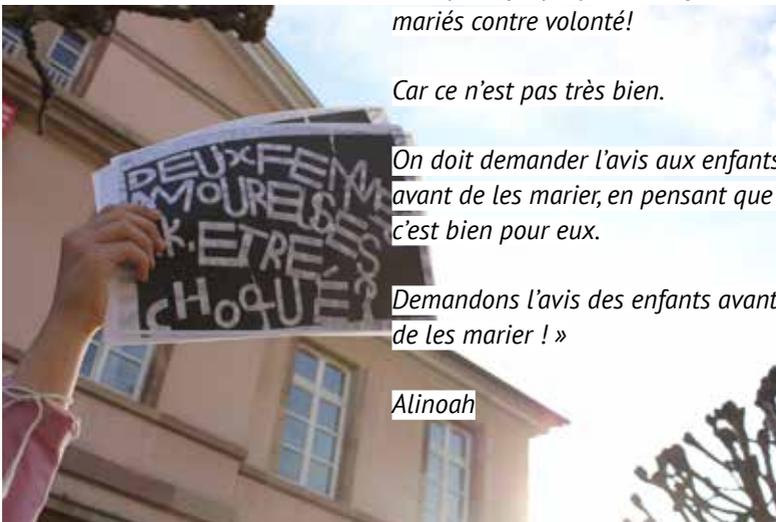
Cet enfant a été mariée contre volonté, je crois vers la Syrie.

On voit qu'elle n'est pas très contente car on l'a obligé à se marier.

Moi je ne trouve pas ça très bien d'obliger un enfant à se marier avec un inconnu, quelqu'un qu'elle ne connaît même pas.

Le garçon non plus n'a pas l'air content.

C'est pour ça que je dis : Enfants mariés contre volonté!



Car ce n'est pas très bien.

On doit demander l'avis aux enfants avant de les marier, en pensant que c'est bien pour eux.

Demandons l'avis des enfants avant de les marier ! »

Alinoah

Chroniques de quartier, Théâtre en chantier

**« Que les usages des
habitants soient mieux
entendu par la ville et faire
un théâtre populaire sur les
actualités du vivre ensemble »
selon Arthur Fourcade,
co-metteur en scène du
collectif X.**

Le collectif X, est une compagnie de théâtre qui veut entreprendre le portrait de la ville par le théâtre. Ce portrait se construit à partir des rencontres avec les politiques publiques et avec les habitants tout en suivant un protocole universitaire, celui des sciences sociales, d'un point de vu urbanistique : d'abord une balade urbaine pour reporter les sensations ; des entretiens pour rencontrer les résidents et récolter pour passer la parole des habitants pour faire émerger rapidement une esquisse de la vie urbaine ; le coeur public où cents définitions de la ville sont énoncées par des volontaires, de plus généralistes aux plus personnelles ; et finir par la controverse, un débat participatif sur la ville où une somme de voix se rencontrent et se confrontent pour définir l'espace urbain en commun. L'intention est de faire un état des lieux de la démocratie dans nos villes et de fabriquer une passerelle entre habitants et élus.

VILLES#1 S^TETIENNE

UN LABORATOIRE DE THEATRE URBAIN

PAR LE COLLECTIF X

DU 2 AU
21 MAI
2016



TOUS LES SOIRS (SAUF DIMANCHE)

OUVERT À TOUS:

19H: Répétition participative
du chœur public

20H: Conférence-Débat sur la ville

SPECTACLE du 16 au 21 MAI à 20H

PRIX LIBRE SANS RESERVATION

PLUS D'INFOS: WWW.COLLECTIFX.COM

SALLE DESCOURS - 20 RUE DESCOURS



Collectif X, *Villes #1 Saint-Etienne*, expérience théâtrale dans l'espace public, 2016.



Chroniques de quartier, puisque relever les habitudes et les pratiques quotidiennes valorisent l'implication de chaque habitant de leur quartier. La culture de quartier n'est possible qu'en prenant cette histoire, cette pensée, ce refus, cette revendication, cet événement, l'ensemble des portraits des habitants. Un quartier, c'est plusieurs réalités, c'est plusieurs actualités, c'est de courts articles de la vie quotidienne. Inventons alors un dispositif d'écriture de l'ordinaire, qui interroge les habitants sur les plus petits détails de leur vie et qui imprime leurs réalités dans la rue, aux yeux de tous.

« Chacun peut donc composer son poème avec les éléments du poème face à lui. » ⁽¹⁾

Théâtre en chantier, puisque mettre en scène des histoires du quartier dans l'espace public participe à construire autrement les usages urbains. Imaginons un instant, qu'un nombre de formes servent à fabriquer des objets archétypaux. L'intérêt du chantier est de proposer un temps arrêté dans lequel les habitants participants jouent le rôle du metteur en scène. En suivant les récits d'un lieu en particulier, le théâtre en chantier dispose d'objets nécessaires pour faire vivre ces récits in situ. Les habitants se transforment en acteurs de la mise en scène et vivent des objets sur le lieu. Ils questionnent la faisabilité et l'ampleur du projet pour le rendre possible.

(1) Jacques Rancière dans *Le spectateur émancipé*.

« Le chantier est un acte culturel, construire relève d'un acte culture. Les gens qui construisent contiennent en eux-mêmes et avec leurs mains et leurs têtes une idée d'un objet produit par les hommes, des objets de culture. Construire est un acte positif, construire est un acte éducatif. Construire peut être un acte qui permet de réunir. On ne peut pas construire seul et on est obligé de construire en groupe. Du coup on pourrait voir un chantier comme une sorte de cours, comme une grande leçon de choses. » ⁽¹⁾

(1) Patrick Bouchain dans *Architecture foraine : provoquer l'inattendu*, émission radiophonique *À voix nue*, Patrick Bouchain, *l'architecture en partage* le 12 janvier 2017 sur France Culture.

MISE
EN
ABYME

Exposition

24 juin 2017

Au centre socioculturel, le matin. Toute l'équipe est rassemblée autour d'une table avec un calendrier.

« Pour cette année, nous allons activer quatre lieux. Joël, est-ce que tu peux nous déplier la carte ? »

« Oui voilà. »

« Pour le mois d'août on va intervenir sous le kiosque de l'ancienne douane. En septembre au Coin des Pêcheurs, en mars on va s'attaquer à la place de l'Hippodrome, entre les deux églises. Et on finira derrière la route de l'Île aux Épis, vers les jeux pour enfants, là il y avait le terrain de basket, là exactement en avril. »

« Très bien, on pourra aborder des thèmes différents. J'ai déjà quelques idées. »

La parole des résidents

8 septembre 2017

Devant chez Zahra, le matin. Deux bénévoles de l'association abordent les habitants, avec une chariotte devant eux.

« On peut déplacer le wagon à côté de chez Zahra, il y a du monde qui passe par là. »

« Bonjour monsieur ! Dites moi, vous connaissez le Coin du Pêcheur ? »

« Oui bien sûr. »

« On aimerait lui donner une autre vie, est-ce que vous avez une idée ? On vous propose une salle de jeu, une bibliothèque, ou encore un jardin partagé. »

« Ha ! Je connaissais bien le lieu, à l'époque j'y allais souvent. Ecoutez, j'aimerais bien que ça soit un lieu où on joue à des jeux de sociétés. J'en ai plein à la maison qui traînent et je ne sais plus quoi en faire, je pourrais les donner. En plus je sais qu'il y a quelques personnes qui aiment jouer aux cartes, ça pourrait être agréable de se retrouver là bas. »

« D'accord, très bonne idée ! Du coup sur le plateau on a à disposition du mobilier. Des tables, des chaises, des bibliothèques, des comptoirs, des rangements, des caissons, des échelles, des étagères, des fauteuils, des tapis. Qu'est-ce que vous voulez dans votre nouvelle salle de jeu, vous pouvez prendre trois types de mobiliers. »

« Je choisis une étagère pour ranger les jeux, c'est important. Ensuite j'hésite. Je vais prendre un comptoir et deux chaises, pour prendre un thé tout en jouant aux jeux ! »

« Très bien ! Solène veut écrire un article sur votre idée, vous voulez bien l'aider à l'élaborer ? Et n'oubliez pas l'invitation, vendredi prochain, on va animer le Coin du Pêcheur mais pour de vrai ! »

Saynètes du quartier

15 septembre 2017

Coin du Pêcheur, fin de matinée. Quelques habitants sont présents. une affiche sur les murs de la façade avec écrit : Viens nous aider à construire la salle de jeu du Pêcheur au bout de la rue Kentzinger le temps d'une journée. C'est vendredi prochain ! Et ramène un jeu carte!

« Tu peux me passer deux clips et un carré ? Il reste plus qu'un étage à mettre pour terminer l'étagère. »

« Tiens voilà ! »

« Voilà c'est fini ! Qu'est-ce-qu'il faut pour monter un tabouret ? »

« Attends ne bouge pas, j'ai le manuel. Alors il nous faut un carrés, un cadres, et quatres tiges avec six clips, c'est simple ! »

« Je regarde si on a assez de matos dans le wagon. C'est bon, on peut en faire au moins quatre ! »

« Parfait, on n'a qu'à faire deux équipes de deux, on sera plus rapide. Tu veux bien me donner un coup de main toi ? »

« Bien sûr. »

Chroniques de l'Île

22 septembre 2017

Dans la cité Loucheur, l'après-midi . Un paquet de journaux est déposé au pied des portes de l'immeuble, deux jeunes filles.

« Ah tiens, regarde, ils ont déposé les Chroniques de l'Île ! »

« Oui j'ai vu ! Attends, regarde à la page 12, il y a ma chronique ! »

« Et tu as vu il y a la photo du moment où on a monté l'étagère avec les autres devant le Coin des Pêcheurs ! »

« Oui, rappelle toi, après je vous ai tous battu aux tarots ! »

« Oh arrête ! »

Les répliques des Épis

10 juin 2018

Des habitants, des élus devant le centre socioculturel, début d'après-midi.

« Sur la carte que vous avez entre vos mains, on a tracé un parcours dans le quartier. On va passer d'abord à l'ancienne douane, puis au Coin des Pêcheurs, on passera par la place de l'Hippodrome et on finira par le square. Une personne à chaque lieu nous attend pour expliquer de quoi il s'agit. »

« Ici, c'était notre scène d'impro. On a fabriqué des chaises pour ceux qui voulaient bien nous écouter. On a créé un petit escalier pour que tout le monde puisse monter. Même les vieilles personnes peuvent faire du rap ici ! et on a construit deux murs pour l'acoustique. »

« Ici, c'était notre salle de jeu. On a fabriqué une étagère pour ranger les jeux de sociétés, pas trop haute pour ne pas se blesser le dos. On a fait aussi un grand comptoir et des tabourets. Comme ça les jeunes jouent debout et les moins jeunes assis, et si on veut on peut se faire une boisson. »

« Ici, sur cette place c'était notre terrain de sport. On a fait deux petites cages de football pour les enfants. On a fait des marches pour ceux qui veulent faire du cardio puis des bancs pour faire des étirements où se reposer tout simplement. »

« Ici, vu que qu'il y a de l'herbe on a voulu faire un jardin partagé. Du coup là il y a des bacs hors-sol, une cabane pour ranger des outils et l'engrais et on a fait un banc pour venir admirer ce qui pousserait. »

« Ici, finalement, on donne la réplique. »

Bibliographie

Citoyenneté et urbanité

CHOAY Françoise, *La terre qui meurt, "Espace"*, éditions Fayard, 2011, 128 pages.

Docteur d'État en philosophie et historienne des théories et formes urbaines et architecturale, Françoise Choay écrit *Espace*, un essai sur l'évolution de l'espace urbain en France. L'espace urbain est un cadre pratique de notre comportement quotidien, qui a suivi les pensées et les civilisations, comme une image représentative de l'espèce humaine. Ainsi l'image mentale que nous entretenons de l'urbain dépend de la valeur actuelle que nous lui projetons et de sa valeur à la fois historiques et didactiques. En articulant quatre temporalités d'analyses, Françoise Choay nous expose quatre structures essentielles des rapports que les hommes ont entretenus avec les vides et les pleins de la cité. Plus que de retracer l'histoire, la philosophe, emprunte aux approches sociologiques, esthétiques et urbanistiques afin de définir nos comportements dans l'espace urbain.

CARREL Marion, *Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires*, Lyon, ENS éditions, collection « gouvernement en question », 2013, 276 pages.

"Veut-on vraiment que les habitants des quartiers populaires participent ?" C'est la question qui est posée à la quatrième de couverture de ce livre. La participation est un enjeu citoyen et politique pour que les habitants prennent part à la définition et à l'évaluation des politiques publiques qui les concernent. Elle est donc un levier pour l'émancipation sociale et politique afin d'améliorer l'action publique. Cependant, l'auteure fait émerger la complexité à comprendre les aboutissements de la participation. L'obligation des institutions à prendre en considération la parole des habitants est parfois difficile à maîtriser. En véritable acte démagogique, les outils nécessaires à la participation publique se transforment en vitrine politique où la participation n'est que simulacre. À partir d'analyses et d'enquêtes sur le terrain, Marion Carrel défend le caractère pratique et empirique de la participation. En dépend de certaines situations, de nouvelles formes citoyennes et d'actions délibératives des habitants se traduisent par l'implication des « artisans de la participation », qui cherchent à étudier des métaphores de la parole : l'assemblée, le théâtre-forum, forum, atelier ouvert, café ouvert...

CUSSET Yves, *Habermas, L'Espoir de la discussion*, éditions Michalon, collection « Le Bien Commun », 2001, 124 pages.

Yves Cusset nous plonge dans la pensée du philosophe allemand Jürgen Habermas, dans la structure politique et morale du monde moderne. Il vient décrire les principes moraux et pratiques de la discussion. La discussion essentielle au sein de la communauté, est un moment éthique qui exige la sincérité, la liberté, la coopération et la symétrie dans la recherche d'un accord collectif des participants. L'homme, être de raison et de parole, peut tenter de reconstruire un espoir discursif pour résoudre les inégalités sociales de la société moderne. Entre droit et morale, la discussion est l'enjeu de la démocratie participative, qui peut organiser la politique de nos cités et s'appliquer pour rechercher un intérêt commun.

DACHEUX Eric, *L'espace public*, CNRS éditions, collections « Les Essentiels d'Hermès », 2008, 156 pages.

Qu'est-ce que l'espace public ? Le livre tente de décortiquer les différentes facettes de cette notion à travers six textes de six auteurs. L'espace public est à la fois un lieu et une communauté politique, une scène d'apparition publique, un espace de parole et de discussion, un lieu de médiation, de pensée plurielle, d'opinion publique où public et privé se mélangent, ou encore un lieu de partage des biens communs. Ces approches théoriques de la démocratie et de nos libertés fondamentales cherchent à définir l'espace public comme support d'expression et de pratique du politique.

Pratique du quotidien et de l'urbain

GOFFMAN Erving, *La Présentation de soi, la mise en scène de la vie quotidienne I*, Les éditions de Minuit, collection « Le Sens Commun », 1973, 253 pages.

La Présentation de soi est une tentative de décrire, classer et ordonner les façons dont les individus lient des rapports interpersonnels au quotidien. Entre rencontres fortuites, échanges de paroles, de regards, de coups, de mimiques, de mots, actions et réactions, stratégies furtives et rapides, les matières et formes qui constituent l'ordinaire, le sociologue américain met à l'épreuve ses observations et file la métaphore dramaturgique. Le monde social est un théâtre et l'interaction une représentation de soi. Acteur, décors, apparition et disparition, mise en scène, coulisse, façade, ce champ lexical de la représentation et du théâtre dresse un regard distancié sur le quotidien qui nous éclaire sur les détails de l'interaction.

GOFFMAN Erving, *La Relation en public, la mise en scène de la vie quotidienne II*, Les éditions de Minuit, collection « Le Sens Commun », 1973, 368 pages.

Erving Goffman est un sociologue du XX^{ème} siècle issu de l'École de Chicago. Il appartient au courant de l'interactionnisme symbolique théorisé par Herbert Blumer. Dans cette pensée, l'individu se construit dans ses interactions avec son environnement, social, humain, affectif et matériel. Très proche de la philosophie de Georg Simmel, qui peut être considéré comme le précurseur de l'École de Chicago, l'interactionnisme insiste sur la nécessité de décrire les micro-logiques du social, celles qui se fabriquent dans l'intersubjectivité des sens, et leur réciprocité, avant de raisonner sur les macro-ensembles théoriques. C'est pourquoi, dans *La Relation en public*, le sociologue procède grammaticalement aux différents rapports entre les gens et ses conséquences. Cette dimension méthodique de nos comportements construit un ordre social dans lequel nous nous forgeons pour exprimer notre singularité.

PEREC George, *L'Infra-ordinaire*, éditions Seuil, collection « La Librairie du XXI^{ème} siècle », 1989, 128 pages.

Ce livre posthume de George Perec oppose l'extraordinaire à l'infra

ordinaire. En effet notre quotidien possède des éléments remarquables qui peuvent se définir comme l'expression des structures fondamentales de la vie. Il s'agit de redéfinir l'ordinaire en infra-ordinaire, qui en deçà de la norme, pour faire apparaître de nos habitudes formelles et personnelle, une expérience narrative et esthétique. Il n'y a donc pas de vie sans pratique de la vie, et pas de vie sans nos perspectives subjectives et nos rapports avec l'environnement et avec autrui. Qui plus est, l'écrivain, durant sa vie, a joué énormément d'exercices de style, d'où sa profession de verbicruciste, et s'amuse avec les mots, les lettres et les styles narratifs. Le détail, ce qu'il y a de plus petit, de plus anodin et donc de plus subjectif, permet de constituer une manière d'écrire selon l'auteur, une manière d'exprimer une réalité.

SIMMEL George, *Les grandes villes et la vie de l'esprit* suivi de "La sociologie des sens", Paris, éditions Payot, collection « Petite Bibliothèque Payot », 2013, 107 pages.

Ce présent ouvrage est une réédition de *Les grandes villes et la vie de l'esprit* et une nouvelle traduction de *Sociologie de sens* de Frédéric Joly et s'inscrit dans une étude entremêlée entre sociologie et philosophie des interactions urbaines des sociétés modernes. Ces deux essais contribuent au développement de la sociologie urbaine et de l'interactionnisme pour comprendre l'expérience moderne de l'existence individuelle. Le premier explique les conséquences de l'urbanisation industrielle de nos villes ; intellectualisation et rationalisation de la vie individuelle des métropolitains, culture objective de masse, économie marchande et monétaire et univers dépersonnalisé. Ce qui amorce les recherches du second texte, portant sur la dimension sensorielle des interactions dans nos espaces urbains. Cette approche concrète et détaillée, questionne les différentes échelles de la compréhension de notre société, dans la tension entre les faits d'ordre macrosociaux mais aussi microsociaux.

Le théâtre social

BOAL Augusto, Jeux pour acteurs et non-acteur, pratique du théâtre de l'opprimé, traduit du portugais par Régine Mellac, éditions François Maspero, collection « Malgré tout », 1978, 216 pages.

Ce livre est un mode d'emploi qui décrit quelques mises en pratiques des techniques du théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal. Théâtre-statue, théâtre invisible, théâtre-forum, théâtre-mythe, théâtre-feuilleton, théâtre-journal, improvisation parlée sont racontées et traduites par Régine Mellac afin de considérer cette forme théâtrale comme un moyen de libération, un langage pour tous, sans pour autant être doué de théâtre. En définissant les tenants et aboutissants de chaque pratique du théâtre de l'opprimé, Augusto Boal investit la scène sociale pour que les citoyens soient en mesure de la critiquer et de se sentir acteurs face à des situations d'oppression. Originaire de Rio de Janeiro, l'écrivain est d'abord un metteur en scène et directeur artistique du Théâtre Arena de Sao Paulo. Il élabore jusqu'en 1964 le théâtre populaire, le théâtre de rue et le théâtre contestataire dans lequel il développe le personnage du spect-acteur. Mais l'instabilité politique brésilienne de l'époque l'empêche de pratiquer ce théâtre social, considérée comme une pratique subversive. Par la publication de son livre *Le théâtre de l'opprimé* en 1971, il est contraint de poursuivre son travail à Paris en tant que exilé politique. Il y créa le premier Centre du Théâtre de l'Opprimé en 1979.

CHARLE Christophe, Sociétés du spectacle, revue n°186-187, "Actes de la recherche en sciences sociales", éditions Le Seuil, 2001, 136 pages.

Cette revue repose sur plusieurs articles présentant les manifestations du spectacles dans nos sociétés. On parle du mélodrame du Risorgimento, et la théâtralité et l'émotion dans la revendication des patriotes italiens. On analyse aussi La pièce du Chevalier de la Maison-Rouge qui tend à préparer la révolution française à la veille de 1848. On retrace aussi les mobilisations ouvrières du boulevard Parallèle à Barcelone de 1868 à 1909 où les théâtres illustrent la culture populaire. On évoque aussi les couvertures des revues à Paris et à Bruxelles à la fin du XIXème siècle où l'actualité est un carnaval du temps présent. On note aussi le théâtre contestataire et militants new-yorkais et les performances de la compagnie Living Theater des années 2000. On finit par la participation active du public dans les émissions-forums que connaît à présent la télévision française. Le spectacle, présent depuis l'antiquité, possède alors cette valeur didactique du fondement de nos sociétés.

RANCIÈRE Jacques, *Le spectateur émancipé*, éditions La Fabrique, 2008, 145 pages.

Tout en se référant à la critique de la société du spectacle de Guy Debord, le philosophe Jacques Rancière nous éclaire sur la posture du spectateur face au théâtre, aux images et aux représentations. Il pose alors une distinction entre voir et faire où le théâtre politique tente de transformer le spectateur en enquêteur de la scène qui se déroule devant lui, où alors en véritable acteur du drame. Cette critique du spectacle induit une inégalité de position et de condition entre celui qui fait et celui qui regarde. Mais le spectateur est-il uniquement un observateur passif ? L'œuvre nous raconte que nous sommes tous égaux devant le "partage du sensible", et que nous sommes capables de tirer profit des représentations face à nous, en comparant celles-ci à nos expériences vécues. L'art et les pratiques de l'art nous met donc en confrontation à nous-mêmes et aux illustrations de la société. Spectateur quotidien, nous élaborons une réflexion personnelle et critique sur la société afin d'ouvrir une posture qui s'engage à la transformer. Nous nous affranchissons des normes qui nous entourent.

VILAR Jean, *Le théâtre, service public et autres textes*, éditions Armand Delcampe, collection « Pratique du théâtre », Gallimard, 1975, 568 pages.

Ce livre rassemble quatre-vingts textes écrits entre 1938 et 1971. Ce recueil questionne les préceptes du théâtre contemporain à travers l'expérience de terrain de Jean Vilar : le Théâtre National Populaire et le Festival d'Avignon. Il écrit que l'art du « théâtre populaire » est une révolte permanente. L'équilibre entre la pratique artistique et les dénonciations sociales transforme le théâtre comme un outil politique et de compréhension de la société, pour tous et à tous afin d'ouvrir une réflexion autour du quotidien aux classes populaires. Entre lettres écrites, entretiens, essais, l'ouvrage pose la question d'une pratique du théâtre imaginée comme un service public pour que chaque citoyen s'enrichisse d'une conscience approfondie et autonome du politique.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier Michel Volmer et Cécilia Gurisik pour avoir guidé ma réflexion afin d'aboutir à ce mémoire.

Je remercie aussi Joëlle Gerber, notre partenaire de recherches à la Maison de Jeunes Citoyens qui nous a permis d'oeuvrer tout au long de l'année à faire l'expérience de la citoyenneté avec les enfants de Schiltigheim.

Je remercie Bruno Lavelle et Jean Obrecht, nos supers accompagnants du laboratoire Urbanité Engagée.

Je salue toute l'équipe, Koulma Bilger, Pétronille Camphuis, Morgane Marin, pour cette cohésion de groupe et particulièrement Solène Dietz, avec qui cette année de recherches a pris une dimension humaine, concrète toutefois, mais quelque peu badine.

Je tiens à saluer aussi Dominique Zins pour ces temps d'échanges, pour les histoires du quartier et son enthousiasme.

Je n'oublie pas les Déraillieurs et toute l'équipe pédagogique et la promotion 2017 de l'InsituLab.

Et bien sûr, merci à papa, maman, Thomas et Marine, pour votre soutien de près comme de loin (très loin).

Tous les acteurs se sont salués, le public est parti, on peut de nouveau fermer le rideau.

Florent Alexandre
DSAA Insitu Lab 2017
option design produits

JOURNAL DE TERRAIN

ÉDITO

Ce journal retrace mes observations, mes rencontres et mes expériences dans le quartier du Port du Rhin à Strasbourg de septembre 2016 à mars 2017. Il ne vise pas à décrire de manière objective une réalité la plus impartiale. Il vise en revanche à tisser différents liens critiques et à dresser des portraits du territoire, par une analyse esthétique, urbanistique et sociale. Il décrit ainsi plusieurs morceaux de réalités sous le prisme du designer de terrain pour accompagner un projet à visée sociale et de valorisation de la parole publique dans un quartier populaire.

Décor d'une zone portuaire

Dimanche 11 septembre

C'est ma première expédition au Port du Rhin et je suis assez impressionné par l'atmosphère de ce lieu. Tout d'abord je vois personne. Quelques vélos longent l'axe la route du Port du Rhin pour certainement rejoindre l'Allemagne. Mais c'est surtout les camions et les automobiles qui animent régulièrement cette zone. Il y a beaucoup de trafics.

À l'entrée du quartier, je suis accueilli par un ancien bistrot démoli. On peut encore voir quelques lettres de l'enseigne, mais la toiture n'existe plus et les façades sont décorées de graphities. J'ai cette sensation d'être face à un quartier à l'abandon. Un peu plus loin je croise la Capitainerie et son clocher qui cachent derrière eux la zone portuaire. Je découvre la grue manifeste qui ressemble à celles de Rivétoile et le long bassin du Commerce. Le fait qu'elle trône ici à l'entrée du quartier, elle renvoie à une image d'une activité maritime forte, symbole d'une industrie reliée à l'eau, mais sûrement dépassés à présent. D'un côté il y a les conteneurs stockés et entreposés par les portiques portuaires en action. De l'autre côté se trouve la Malterie, une immense industrie, avec de grandes cheminées et de la fumée qui s'en dégage.

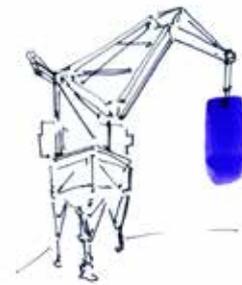
Je décide de suivre le côté droit du bassin, en suivant le chemin de fer, qui devait probablement acheminer des marchandises jusqu'à l'axe routier. Les rails sont là, les wagons par contre sont absents. Il y a beaucoup de chemin de fer qui mène je sais où.

Je me retrouve finalement derrière une carrière de sables où je monte sans difficulté sur une rampe d'accès. Derrière cette carrière, il y a des panneaux verticaux en béton qui se suivent, qui se juxtaposent et qui forment de petits labyrinthes. J'ai l'impression de faire de l'urbex

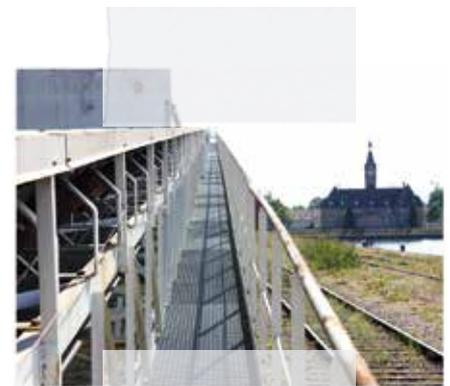
et de découvrir, plus que des friches urbaines, des lieux cachés et interdits.

Je me rends compte que le quartier est industriel, où la vie publique n'existe pas. C'est une succession d'espace privés, des usines et des industries. Entre le bassin, les axes routiers et ferroviaires, où sont les habitants de ce quartier ?

La Malterie s'impose par sa hauteur et par son enseigne où les caractères doivent faire ma taille. Je me retrouve dans un décor hollywoodien délaissé où je suis entouré par des façades impénétrables. J'erre dans les interstices entre les bâtiments privés où peu de chose se produit. Le Port du Rhin se cache derrière ces industries. Le Port du Rhin est absent.



Où sont les habitants de ce quartier ?



Le Port du Rhin au deux visages

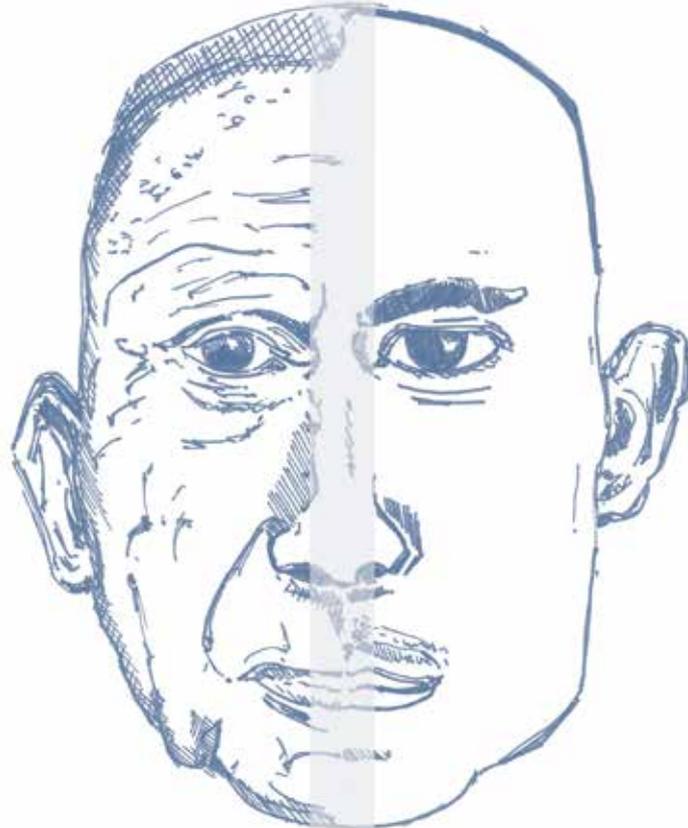
Lundi 10 octobre

Je décide de faire quelques recherches sur le net sur la question du Port du Rhin et je tombe sur plusieurs articles, dans le but d'écrire une courte biographie du quartier.

J'apprends qu'actuellement deux mondes parallèles sont en train de se dessiner, avec l'arrivée des nouveaux habitants aux résidences du Jardin des Deux Rives face aux habitants de la cité historique. La place de l'Hippodrome a été inauguré l'an passé pour devenir le lieu central du quartier, mitoyen au deux zones de résidences. Pourtant cet espace fait plutôt « frontière » entre ces deux mondes complètement différents. En effet, l'axe transnationale allant jusqu'à Kehl accentue cette séparation. En plus de cette géographie particulière, ces deux microcosmes présentent des populations très différentes. D'un côté la cité Loucheur, avec 1500 habitants, qui sont là depuis longtemps où la vie est très compliquée. Il faut savoir que le quartier du Port du Rhin est l'un des quartier les plus populaires de Strasbourg, avec un fort taux de chômage et de nombreux logements sociaux. De l'autre côté, les nouvelles résidences du Jardin des Deux Rives, vitrine française au bord du Rhin, qui voient de nouveaux habitants du centre ville et qui usent cet endroit comme un quartier dortoir. En effet les politiques publiques considèrent ces transformations urbaines comme un appui favorable pour l'image du quartier. La mairie veut redynamiser le quartier pour qu'il devienne « un pivot de l'eurodistrict », avec notamment l'arrivée du tram D allant jusqu'à Kehl en traversant le Port du Rhin.

Du coup les habitants de la cité historique se sentent coincés entre le Rhin, les voies ferrées et la route nationale. Il y a une impression de fatalité où les choses se font sans

prise en compte des habitants déjà sur place. « Des Heyritz à ici... Kehl... Ce n'est pas imaginé pour nous. » Et même si l'école nationale a été restauré pour accueillir toute la population du Port du Rhin, la vie du quartier devient de plus en plus pauvre : « avant il y avait 5 restaurants, 4 bouchers, 3 boulangeries des bistros... » La mise en place d'activités culturelles, sportives, gastronomiques ou encore musicales pourraient être les alternatives possibles pour instaurer un climat socio-culturel mixte et accessible à tous.



« Des Heyritz à ici... Kehl... Ce n'est pas imaginé pour nous. »

Manifeste d'une autarcie

Mardi 18 octobre

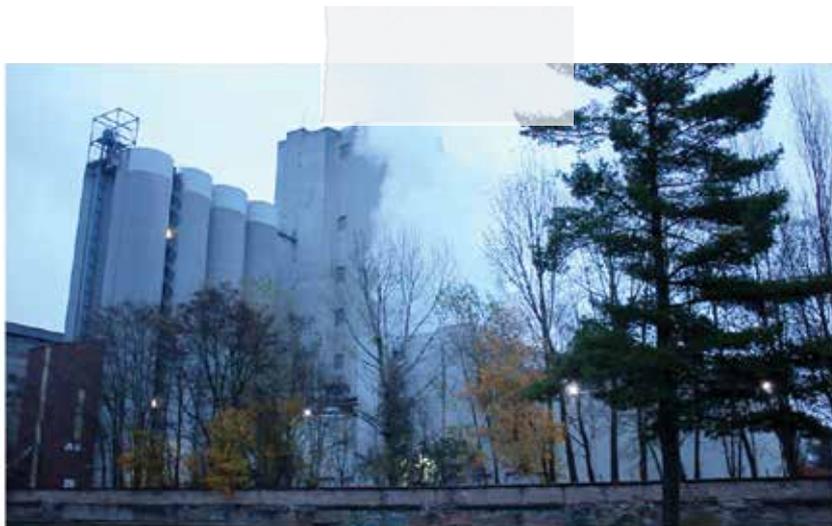
Je décide d'analyser plan par plan différents paysages du quartier. J'observe que les usines, les bâtiments et les zones industrielles du site forment un découpage visuelle qui empêche un usage libre du territoire.

Les voies ferrées, ces voies de communications, de transports et de commerces ont engendré une transformation dans l'aménagement du territoire. Le paysage se découpe en 4 plans bien distincts. Au premier plan se trouve le dérailleur ferroviaire accompagné des premières rails. Leurs présences délimitent alors une zone d'action, d'un usage privé qui rentre en contact direct avec l'espace public. Pourtant, même s'ils sont accessibles, ces deux objets créent une barrière physique par leurs significations dans l'espace. Au second plan se profile une butée avec une végétation sauvage. C'est le plan le plus dominant et qui obstrue la vue. Nous sommes face à un «mur de terre» qui supprime l'horizon et qui bloque notre orientation. Il est difficile de franchir ce talu qui fait deux fois l'échelle humaine. Il y a donc une part de mystère qui s'opèrent inconsciemment où on peut se poser la question suivante : «Qu'est-ce qu'il y a au dessus?» Le troisième et le quatrième plan s'associent. Les infrastructures métalliques ferroviaires qui

surplombent la butée hachurent cette fois le paysage verticalement. Les colonnes tramées et les poteaux électriques fabriquent des lignes discontinues sur l'arrière plan, comme un trait fin qui vient se dessiner sur le fond blanc nuageux du ciel. Nous ne percevons plus l'horizon et le paysage frontal face à nous propose des combinaisons, des superpositions de plans horizontaux et verticaux. Cette ensemble crée une perturbation visuelle qui aplatit la compréhension de l'espace.



Les grilles de la COOP offre une focale sur les usines de la Malterie. Elle créent une première barrière physique puisqu'elles arrêtent l'accès aux usagers, aux passants. Nous ne pouvons pas continuer notre chemin. De plus elles obstruent la vue ce qui empêche d'apprécier dans sa globalité le reste du paysage. Ce premier plan cadre le champs de vision et distance notre rapport avec les usines en activité. Il y a une superposition entre le premier et le second plan, où les grilles laissent apparaître tout de même les bâtiments de la cours de la COOP et sa végétation. Ceci renforcent ce cadre visant la Malterie. Nous sommes encore dans un découpage de l'espace sur une trame géométrique entre horizontalité et verticalité. Les lignes géométriques des bâtiments industriels segmentent le paysage et nous imposent une architecture rationnelle, rigoureuse et massive.



Les façades de la Malterie configurent aussi une succession de plans horizontaux qui témoignent les différentes dimensions du paysage face à nous. Le premier plan est un mur rectiligne qui cache directement l'activité industrielle. Il y a une volonté de se protéger, de protéger l'activité industrielle, d'ordre privé à l'espace public. Le second plan est un ensemble d'arbre qui vient rythmer le troisième plan. Contrairement aux précédents paysages, la présence de végétation montre ici de la spontanéité contrôlée. Les arbres forment à leur hauteur une ligne commune et ne représentent pas une nature sauvage. Le troisième plan, cet immense silo qui crache de la fumée est contraire au second plan. Les arbres obstruent partiellement le paysage avec les lignes arborescentes dues aux branchages. Alors que les usines, quant elles, ferment le paysage par une ligne géométrique. De plus face à la verticalité et l'immensité de ces silos, nous sommes réduit à notre petite échelle humaine.

La cour de la cité Loucheur est un espace encadré et délimité par des logements. Le premier plan est l'ouverture de part et d'autre de bâtiments qui appartiennent à l'ensemble des logements. Ce vide permet la circulation de piétons et de véhicules. Cependant, notre vue se bloque au second plan où on retrouve les logements de l'autre côté de l'ouverture. Ils (les logements) encerclent la cour intérieure par leur ligne continue et par leur grandeur (de 5 à 6 étages). Les usagers de cet espace public sont donc enclavés par la hauteur des bâtiments ouvriers. Les toits et les cheminées rythment leur transition avec le ciel et offrent un point de fuite qui donne de la profondeur. La perspective se manifeste sans pour autant nous faire découvrir l'horizon.



Il y a donc au Port du Rhin un aménagement spatiale qui obstrue le paysage urbain. La profondeur et les perspectives se font rares et notre regard se heurte à des configurations planes, entre verticalité et horizontalité. Notre échelle se réduit face à l'immensité des bâtiments ce qui provoque des barrières physiques et visuelles. Le quartier s'est construit pour se suffir à lui-même, avec une dominance d'espace privé face aux usages publics urbains. En effet, les espaces publics sont organisés

pour desservir des lieux privés, des usines ou encore des logements; ou alors pour sortir du quartier. Les interstices de la villes manquent, des espaces libres publics, des vides d'espaces pour désenclaver le quartier. L'autarcie se manifeste par ces barrières, ces plans et ces lignes que dessine le paysage.

Des objets qui s'expriment

Vendredi 4 novembre

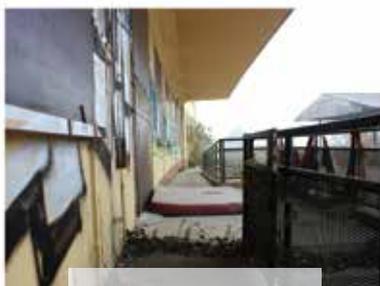
Les gamelles

Pour voir les gamelles, il suffit de continuer les longs des voix ferrées en direction du bassin de l'industrie et de prendre la courte allée sur la gauche. Les deux gamelles en plastiques sont posés derrière les buissons et semblent ne pas pouvoir exister l'une sans l'autre. La première est rose pâle en forme de coeur et l'autre circulaire est bleu. Elle se font remarquer par leur couleur et leur disposition de l'une à côté de l'autre. Elles sont les trésors de cette petite allée où les chats et chiens vagabonds peuvent trouver leurs festins par ici. On imagine alors une dame ou bien un jeune garçon, quiconque en fait, qui laisse de la nourriture pour les animaux qui errent dans les parages.



La chaise rose et verte

Il existe une chaise en bois qui permet d'observer le Rhin et la rive allemande. Elle se trouve le long du fleuve, après l'ancienne douane et le dépôt de train. Pour y accéder, il faut traverser le tunnel et compter 150 pas après la barrière levante, au bout du chemin sinueux. Elle se situe juste à côté de la maison de maintenance du gaz de la ville. Elle a été peinte en rose et vert et contraste beaucoup avec l'ambiance sombre de la nature sauvage. Parfois on y ajoute un siège auto pour que ce soit plus confortable, parfois on la rapproche au plus près de l'eau. On imagine alors ce pêcheur promeneur qui passe du temps à admirer l'écume des vagues provoquées par les péniches. On l'imagine faire des ricochets avec des pierres ramassées sur la petite plage ou alors collectionner les petits coquillages.



Le matela

En allant sur la place de l'ancienne douane, on peut voir les foreurs qui cherchent des armes et des explosifs dans les profondeurs de la terre. Mais si on est bien attentif, on peut remarquer que toutes les fenêtres de la douane sont barricadées. En se rapprochant du bâtiment, on peut voir un drap jauni par le temps suspendu par les barrières des marches de l'entrée. Derrière ce drap on y voit un matela qui prend la largeur du palier du petit escalier. On imagine alors un homme des rues qui a choisi de faire ses nuits ici. On imagine qu'il a voulu fabriquer sa propre chambre, avec un peu d'intimité en se dissimulant derrière ce drap.

Les parasols

Ils sont visibles uniquement du point de vu de l'école du Port du Rhin, à droite du char. Si on observe bien, au troisième étage du 71 route du Rhin se trouve un balcon coloré de parasols de toutes les couleurs. On peut dire qu'il se démarque des autres, où on peut voir seulement un géranium d'ici de là. On imagine alors cette jeune femme qui pense au soleil et à la chaleur du sud. On l'imagine accoudée sur la rambarde de son balcon, lunettes de soleil sur le bout du nez, à rêver du sable et de la crème solaire.

Première rencontre avec les habitants

Mercredi 16 novembre

Une réunion est organisée au Centre socioculturel Au Delà des Ponts au Port du Rhin. Ce sont les étudiants en muséographie de l'Université de Strasbourg qui sont à l'origine de cet événement. En effet, pour le projet de recherche, les étudiants tentent de mettre en oeuvre une Exposition au Port du Rhin. J'imaginai à un temps de rencontre informelle où des gens circulent, quelque chose de très dynamique. Mais finalement, je tombe sur un groupement d'étudiants et de quelques habitants autour d'une table qui discutent du quartier.

Dressons le portrait de ces habitants présents.

6 de ses participants sont des hommes, dont un enfant.

L'un ne semblait pas parler français et se faisait traduire la conversation par une étudiante en anglais, un homme adulte.

Les deux autres à ma droite semblaient âgés et habiter le quartier depuis un moment. Ils semblaient aussi être sceptique face à la proposition des étudiants.

À côté, un homme aux lunettes, qui ne semblait pas trop parler. J'appris plus tard que c'est monsieur Dominique Zins, un écrivain qui a pour mission de reporter les récits des habitants pour fabriquer une pièce de théâtre.

Le cinquième homme semblait connaître le quartier mais ne pas l'habiter. C'est en fait Akhim Rebani un membre de OPI (Orientation Prévention Insertion) travaillant avec les jeunes du quartier.

Il y avait aussi un jeune papa avec son enfant, qui venaient tout juste d'arriver dans le quartier.

Puis pour finir une habitante, Marie-Christine Lacquement, qui a énormément pris la parole et qui a raconté toutes sortes de choses mêlant ses besoins personnels à ses désirs dans le quartier.

J'enregistre avec mon téléphone et voici ce qui se dit :

« On a rien dans le quartier malgré les financements... » Marie-Christine

« Les habitants, on n'est pas outils qui peuvent permettre de justifier des subventions. je vous mets en garde, il faut respecter les gens. » Marie-Christine

« Le monsieur trouve que c'est un peu long, vous monopolisez la parole. » Dominique Zins

« Ce coin du pêcheur on peut le transformer en bar à tisane. » Marie-Christine

« Il y a une force dans ce projet qui sera de mettre en relation les différentes visions, initiatives et différents interlocuteurs et acteurs du quartier. Permettre aux nouveaux arrivants de découvrir des choses dans le quartier et de créer le dialogue. » Lisa

« Je ne veux pas vous vexer. Je fais un pari avec vous, vous allez dans le quartier, vous faites du portes en portes et vous allez voir... » Un des deux monsieurs

« Quel café ? » Un des deux monsieurs

« Ils ont tout massacré, c'est un patrimoine du quartier avec un magnifique bar en bois, pleins de soupe dans le quartier. L'histoire du Coin du pêcheur au départ c'est un café artiste mais c'est pas pour les habitants. » Marie-Christine

« On n'a plus de lieu. » Marie-Christine

« Si on a des lieux pour discuter ! Si, il y a la sortie des écoles. » Akhim

« La sortie des écoles c'est pas un lieu. » Marie-Christine

Brouhaha où tout le monde parle en même temps.

« Une des contrainte première du projet, c'est de pouvoir rencontrer les habitants. Et ça on ne peut pas aller plus vite que la musique. » Akhim

« Même si ce soir il y aura pas plus de monde, voilà ce n'est pas grave. » Akhim

« Mais moi je le savais, il y avait que moi comme habitante ! » Marie-Christine

« Oui mais ça demande un investissement important ! » Akhim

« ça demande un investissement ? Mais moi avec ma mère on aurait pu acheter une maison, alors là c'est de l'investissement et c'est 18 ans de ma vie. Donc ce lieu il est pour nous ! Bon et moi j'aimerais bien qu'un moment on discute éducation et pédagogie avec les structures qui sont dans le quartier, merci ! » Marie-Christine

« Il y a des lieux de rencontre tu vois, euh... il y a le döner, le restaurant, l'école, la pharmacie, si on multiplie ces temps, pour rentrer dans la rencontre, ça demande du temps. Les gens pour les rencontres, il faut être honnête et respectueux. » Akhim

« Moi j'invente autre chose. C'est d'aller vers les gens mais après avec un vrai souci pédagogique quoi. Parce que j'avais déjà des expériences dans les structures où je trouvais déjà à l'époque qu'il allait trop loin des enfants. Faire du flicage et du gardiennage, moi ça ne m'intéresse pas. » Marie-Christine

« Monsieur, on ne vous a pas laisser la parole encore, je suis désolé. » Lisa, anthropologue

« Je n'ai pas de projets. J'habite au port du Rhin mais je connais pas l'histoire » Le papa

« Depuis combien de temps vous habitez ? » Akhim

« 1 an, mon fils est déjà à l'école en deuxième année. J'habite ici et je travaille en Allemagne. Et les habitants ne veulent pas me rencontrer. » Le papa

« En allemagne, tout le monde sait que c'est le porte du Rhin... » Le papa

« Une plaque tourne, du trafic, donc au bout d'un moment il faut se poser les bonnes questions. » Marie-Christine

« Et je ne sais pas quel problème ? » Le papa

« Et vous aimez le quartier ? » Akhim

« J'aime beaucoup la France. » Le papa

« Maintenant c'est trop tard. Pour la Coop il faudrait. Je suis allé voir les plans du futur parce que je suis une rares habitants qui font partis de leurs réunions, mais c'est affreux. Il y a un bel arc de lune là, ils veulent faire une grande ligne droite qui va traverser tout ça. c'est horrible ! Il y a la réunion publique le 5 décembre, je sais pas si vous êtes au courant, mais il y a aussi la réunion de comité de projets pour que vous l'intégrer, il faut demander la permission. Et c'est là qu'ils ont montré les plans sur la COOP, ça va être aussi du massacre ! » Marie-Christine

Le premier point sur lequel je voudrais revenir c'est l'implication des habitants. Il semble difficile même si le projet de l'exposition au Port du Rhin concerne l'histoire et le vécu du quartier. La durée, le temps d'investissement. Les participants présents ont l'air très sceptique quant à la démarche des muséographes de solliciter les habitants. Les résidents restent enfermés dans leur microcosme, le désintérêt et le manque d'espace de rencontre ne favorisent pas leur implication.

La durée, le temps d'investissement, les différentes temporalités et actions à prévoir au Port du Rhin doivent permettre de rentrer dans un état de confiance avec les habitants, pour d'abord sentir leur présence, et peut-être une participation de leur part ?

Le second point que j'aimerais développer est la remise en question des actions des politiques publiques et des acteurs du quartier. Marie-Christine revient souvent, et dénonce la rénovation urbaine, en évoquant le Coin des Pêcheurs et le plan de la Coop. Son dégoût se manifeste : "ils ont tout massacré". Il y a une forme d'indignation et d'essoufflement dans son discours. Malgré le dialogue, par l'intermédiaire des réunions de comité et des réunions publiques, l'habitante ne se sent pas écoutée. Ce sentiment de délaissement peut être la cause de l'absence des citoyens du quartier, Marie-Christine en est peut-être la seule aujourd'hui, qui participe aux réunions publiques. Qui plus est, ces discours racontent des morceaux de réalités du quartier. Elle évoque des lieux précis et des usages qu'elles projettent.

Comment donne-t-on à voir cette réflexion sans générer de la frustration ?

Le troisième point concerne la prise de parole. On remarque que Marie-Christine prend énormément la parole ce qui rend inégale la réunion. L'organisation de la réunion n'a pas cadré une forme de d'organisation du discours, où les phrases ont été toutes azimutées allant jusqu'au brouhaha. Le papa n'a pas pu clairement évoquer sa solitude face aux habitants du Port du Rhin. C'est principalement Akhim, acteur social et éducatif au Port du Rhin et Marie-Christine qui ont principalement parlé. Cette expérience a été remarquée aussi lors des ateliers à la MJC du laboratoire Urbanité Engagée. Souvent, lorsque la demande de l'atelier est large et qu'elle sollicite spontanément les enfants, certains parlent moins que d'autres, et ont pourtant moins de choses à dire.

C'est pourquoi, ces réunions doivent-elles être préparées, avec une thématique précise et un objectif, peut-être par le jeu, pour impliquer tous les participants ?

Je finirai par ma posture lors de cette réunion. Le fait que j'arrive en retard et que j'use de cette réunion pour une première rentrée en matière m'a énormément désavantagé dans la prise de position lors des échanges. Je voyais cet événement comme une première rencontre, une première prise en contact des acteurs et futurs partenaires du projet. Il a été difficile pour moi de présenter mes intentions de recherches et d'interventions au Port du Rhin lors de la séance proposée des

muséographe. Dominique Zins me l'a très bien fait sentir lorsque j'ai voulu discuter avec lui en fin de réunion où il m'a répondu : "oui tu t'es incrusté". Ça a été à la fois une chance de pouvoir rencontrer certaine personne tout en étant difficile d'assumer ma posture d'étudiant. Il faut pour moi éviter de marcher sur les plats de bandes des muséographes.

Est-ce que je peux organiser moi-même ces temps de réunions ?

Être étranger

Samedi 19 novembre

Je décide de retourner au Port du Rhin pour interroger des habitants. Je prends la voiture pour pouvoir me garer au centre de la cité historique et prend mes affaires, c'est-à-dire mon sac à dos de toutes les couleurs, mon appareil photo et son trépied, l'enregistreur et mon petit bonnet sur la tête. J'avais aussi ma pochette A4 sous le coude, avec mon questionnaire. Je m'étais dit, ça serait peut-être plus vivant d'interroger les habitants d'ici en imaginant le Port du Rhin comme un individu. Quelles seraient son âge, son caractère, son humeur, ce qui lui ferait plaisir pour son anniversaire, ect...

J'avais participé aux séances sur divan de l'Agence de Psychanalyse Urbaine cet été, où j'ai pu interroger les habitants de HautePierre grâce à un questionnaire chinois : Si votre quartier est un fruit ou un légume, lequel serait-il ? Les questions étaient parfois farfelues certes, mais ça permettaient aux interviewés de parler de manière tout à fait décomplexé.

En me rapprochant de l'école du Port du Rhin, j'ai pu observé une commémoration militaire autour du vieux char. Des hommes officiels et en uniformes étaient là pour chanter la Marseillaise et de l'autre côté du trottoir, il y avait quelques habitants qui assistaient de loin à l'événement. Je décide d'entamer la discussion avec un père et sa fille. Eux-mêmes ne savent pas exactement de quoi il s'agit et le papa me répond : « ça doit être pour la mémoire des soldats morts pour la guerre certainement ».

Suite à cette question, les deux personnes sont d'accord pour échanger avec sur le quartier. Je sors donc ma pochette et prend un questionnaire. Je lui pose toutes mes questions et écrit ses réponses sur une feuille. L'homme avait un accent mais parlait assez bien français, même si par moment je

devais lui expliquer le sens de mes questions. Il y avait de la surprise et de l'incompréhension. Sa fille a voulu aussi répondre à mes questions. L'interview a été arrêté par l'arrivée de deux messieurs qui sont venus dire bonjour au père de la fille. Ils ont d'abord serré la main au papa, puis à la fille et puis à moi, chacun leur tour.

Ils ont ainsi dit bonjour de manière ordonné, de la personne la plus connu à la moins connu, et non pas de la personne la plus âgé à la moins âgé. Dire bonjour implique le fait de connaître la personne. Par politesse ils m'ont serré la main mais en aucun cas il y a eu un rapport de confiance. Pour pouvoir me sentir intégrer, je dois investir les lieux et engager une discussion avec les habitants pour entretenir une confiance réciproque. Les résultats du questionnaires m'ont paru très différents de ce que j'ai pu lire dans des articles sur internet. Ces deux habitants considèrent leur quartier comme une personne en bonne santé, honnête et n'ayant pas d'ennemi. C'est contraire à ce que j'ai lu sur internet où les habitants dénoncent que les politiques publiques ne les incluent pas dans la rénovation urbaine. De plus le questionnaire n'a pas amorcé de discussion sur le quartier, mise à part le fait d'amener plus de vie avec un centre commerciale pour l'anniversaire du Port du Rhin. La fille m'a parlé d'un livre d'histoire du quartier. Ce serait peut-être une piste pour engager de nouvelles discussions. Je pense cependant que la mise en place d'outils de contact n'est peut-être pas cohérent pour les usagers du quartier.

Il y a une distance mise par les habitants.

Je retrouve Jean-Denis, un camarade de classe, à ma voiture et nous décidons de prendre des photos et des séquences sons du quartier. Nous croisons des habitants mais très peu de regard se sont échangés. J'ai cette impression d'étrangeté. Je dois réfléchir quant à la posture que je présente auprès d'eux. Je ne peux pas me montrer avec un appareil photo et un bloc-note. Cette posture d'enquêteur rompt avec la spontanéité de l'échange. Je dois davantage m'insérer dans le quotidien, en devenant moi-même habitant du Port du Rhin. Une homme est même venu nous interpellé avec méfiance sur un ton un peu agressif :

« Eh ! Vous attendez quelqu'un ? ça fait un petit moment que je vous vois traîner dans le coin? Vous voulez quoi? »

« Non, on est étudiant et on étudie le quartier du Port du Rhin. »

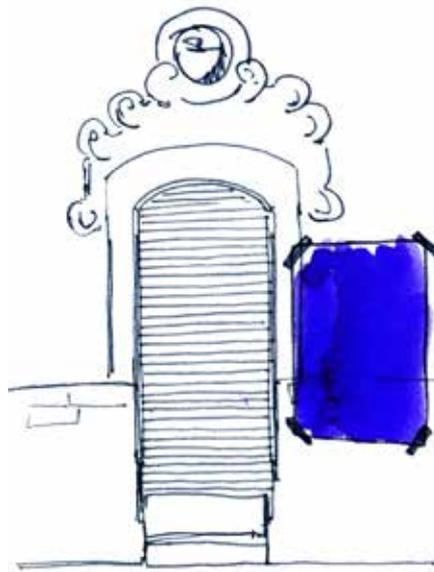
« Le Port du Rhin, il est perdu ! Faites vos démarches et bon courage. »

Une focale sur le Port du Rhin

Vendredi 25 novembre

Suite à la réunion des muséographes, je retrouve quelques étudiants pour discuter de leur projet avec Audrey Laurent, une camarade de classe qui réfléchit sur la place des espaces verts dans le quartier.

J'apprends qu'en tant normal, la formation propose une collection d'objet où les étudiants en muséographie à l'Université de Strasbourg doivent réfléchir à une mise en tension des ces différentes éléments pour répondre à une thématique choisi. Cette fois, ils interviennent au Port du Rhin pour constituer une exposition avec les discours ainsi que les archives photographiques du quartier, grâce à un partenariat avec le Musée Alsacien. Cette préoccupation plus urbaine tend à réfléchir autrement un musée hors les murs, grâce aux lieux et aux récits des habitants pose la question suivante. Le Port du Rhin peut-il faire musée ? Une étudiante m'explique l'intérêt de ce projet. Les habitants possèdent un sentiment partagé, où pendant longtemps leurs préoccupations étaient peu considérés qui se confronte avec l'intervention de plusieurs acteurs externes qui travaillent sur la valorisation du vécu du Port du Rhin. Valérie Heinrich, une responsable de la division culturelle de Strasbourg insiste sur le fait que les habitants ne sont pas des cobayes et doivent se sentir légitime de s'impliquer de le projet des muséographes. Il y a donc une ambiguïté qui se profile dans le discours où on sent la préoccupation du territoire du Port du Rhin au coeur des débats de politiques publiques et urbaines. Il y a une volonté d'intervenir pour faire parler les habitants par différents intermédiaires sans vouloir les brusquer.



Le Port du Rhin peut-il faire musée ?

Il y a donc une ambiguïté qui se profile dans le discours où on sent la préoccupation du territoire du Port du Rhin au coeur des débats de politiques publiques et urbaines. Il y a une volonté d'intervenir pour faire parler les habitants par différents intermédiaires sans vouloir les brusquer.

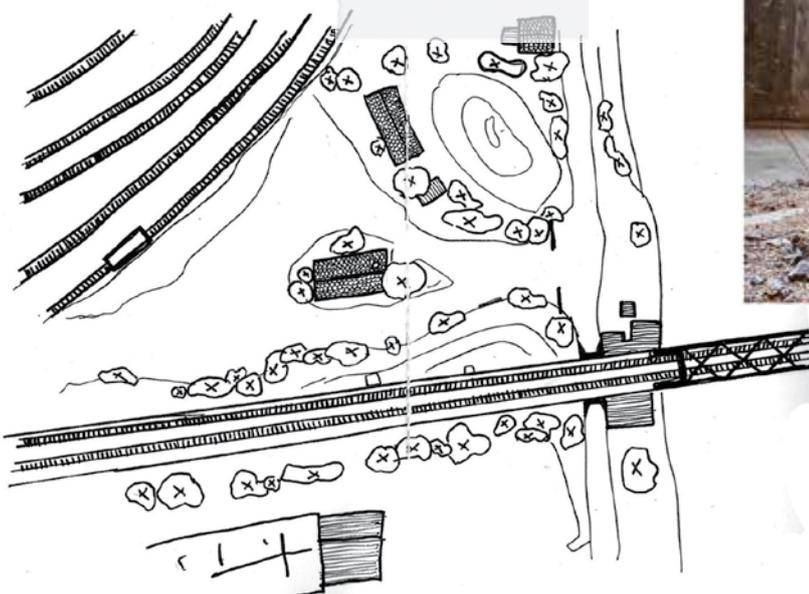
Entre quartier bâti et quartier vécu

Du 5 au 9 décembre

L'Insitu Lab organise une semaine de workshop autour du jeu dans les interstices urbaines : Gap Game. Cette année pour la deuxième édition, la semaine se déroule au Port du Rhin. Avec l'aide des premières années, Clémence Ollier, Ossiann Roux et Elisa Guillet, nous avons fabriqué un wagon-théâtre. Je tiens à retracer cette expérience jour par jour comme des rapports d'étonnements que vous pouvez retrouver sur <http://gapgame2.tumblr.com/> (en anglais)

Vagabondage 5 décembre

On passe le tunnel derrière l'ancienne douane. On tombe sur une grille ouverte et on décide timidement de la traverser. Face à nous se trouve une petite maison qui semble être abandonnée. Avec beaucoup d'hésitation, on pousse la porte et rentrons à l'intérieur. On découvre de nombreux documents de cheminots, des papiers de maintenance de wagons. Il y a aussi des casiers, des tables et des chaises. On est en face d'un décor étrange et on se demande si des personnes vivent ici. Il y a des graffitis, des marques de voyageurs et de vagabonds. En sortant de la maison, est entreposé sur la dernière rame de chemins de fer du dépôt de trains, un wagon. C'est le symbole du voyage, lieu narration des histoires et des légendes urbaines qui transcendent la réalité d'ici et de là, des objets qui l'entourent.



Trésors 6 décembre

Voici la liste des objets trouvés :

Un sofa, c'est un confortable cocon
où je peux observer les nuages

Un balais et j'espère pouvoir
m'envoler avec.

Une chaise, sur ce trône, j'admire
mon royaume.

Une canette, c'est là où je me fais
des bouquets de fleurs de saison.

Un jerricane, très utile pour allumer
un feu et griller des chamallows.

Un pneu, pour faire les meilleurs
balançoires!

Une bouteille vide, comme ça je
peux envoyer des messages à mes
amis marins.

Des bottes, et avec je grimpe sur les
plus hautes montages.

Des gants et je peux jouer au théâtre
de marionnettes.

Même si, à première vue, tous ces
objets ressemblent à des ordures,
pour le vagabond, ce sont des
trésors. Ces objets ordinaires
deviennent des objets de rêverie.
Mettons les en scène dans le
wagon pour voyager à travers leurs
histoires.



Rebondissement 7 décembre

Aujourd'hui, quelque chose de vraiment troublant est arrivé. Arrivés devant le wagon, des cheminots le déplaçaient. Que pouvons-nous faire si notre wagon-théâtre disparaît? Pendant un moment, nous étions perdus. Après mûres réflexions, nous examinons toutes les autres possibilités que l'endroit nous offre.

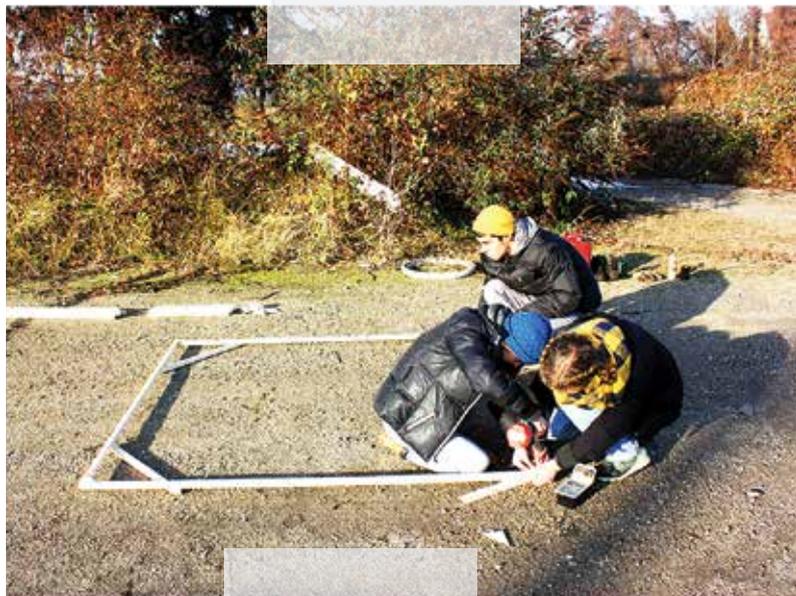
Peut-on recréer un faux wagon? Est-ce que nous allons demander aux cheminots de laisser notre wagon ici ? Devons-nous mettre de côté l'idée du wagon? Tant de questions, et enfin une réponse.

La friche autour sera l'endroit d'une chasse aux trésors. Au début, les joueurs ont une carte. Cette carte les conduit vers les objets du vagabond. Quand ils ont rassemblé tous les objets, tout le monde se réunit au sofa. À ce moment là ils pourront remplacer les objets dans une scène qui les transforment en haïkus, qui révèlent le monde rêvé du vagabond.



Le pari 8 décembre

Pour mettre en scène les petites histoires des objets du vagabond, nous avons construit une structure et on décide de la placer dans le wagon. On prend le risque, nous sommes joueurs. Peut-être que le wagon sera encore là demain, peut-être pas. C'est vrai que le wagon reste accessible mais la question de droits et des autorisations se posent. Nous sommes finalement dans une zone privée, celle des chemins de fer. L'intérêt du projet est d'utiliser ce wagon comme un support d'expression et de mise en scène capable de donner une dimension poétique à cette friche urbaine. On verra, à demain !



Le spectacle peut commencer 9 décembre

« Bienvenue dans les rêves du vagabond. Il est particulièrement sensible à certains objets qui transforment sa misérable vie. C'est pourquoi nous allons vous donner une carte pour les retrouver. Gardez les yeux ouverts et retrouvez-nous au point de rencontre.

Bien, maintenant, nous avons tous les objets et nous sommes en mesure d'ouvrir les portes du voyage imaginaire du vagabond parce qu'il rêve de wagons à wagons. Ces objets prennent une autre dimension. Mettez et raccrochez ces objets. Dans cette scène, découvrez les histoires de ce personnage désespéré. Cherchez quelque chose qui soit autour de nous, dans cette friche urbaine. Le Port du Rhin ce n'est pas seulement une image fixe, c'est aussi les fantômes et les rêves de ces occupants. »





Les réunions publiques

Lundi 5 décembre

Lors du workshop Gap Game organisé par l'InsituLab au Port du Rhin, nous avons débuté la semaine en prenant un thé Chez Zahra, un restaurant au coeur du centre historique du quartier. L'étiquette étudiant m'a alors permis d'entretenir une conversation avec Zahra, la directrice du restaurant autour des réunions publiques. Cette dame sait très bien que nous étudions le Port du Rhin dans le cadre de notre formation, ce qui lui a donné cette opportunité à se livrer.

« Dites moi, vous en savez plus sur la réunion publique qui va se dérouler ce soir ? »

« Oui, ils vont parler de l'isolation et du gaz dans les bâtiments de la cité. »

« Ah oui, et vous comptez y participer ? »

« Non, mon fils, je ne vais pas y aller. »

« Pourquoi ça ? »

« J'y allais auparavant, j'y participais mais j'ai été trop souvent déçue du résultat. »

« Pourquoi, vous ne vous sentez pas écouter ? »

« Oui voilà, c'est ça, mon fils ! Les élus nous font beaucoup de promesses. Ils parlent beaucoup mais rien ne change. Plusieurs fois le maire est venu me voir ici déjà, je lui ai parlé de l'isolation et pourtant il fait toujours aussi froid dans mon restaurant. Je chauffe, je dois piocher dans mes retraites et au final je perds beaucoup d'argent. Mais c'est comme ça dans beaucoup d'immeubles. »

« Oui d'accord je vois... »

« Il y a des habitants, comme Raymond. Tu vois qui s'est ? C'est le monsieur avec un bonnet et son petit chien. Il vient tous les jours prendre un café chez moi. Je lui offre parce qu'il vit dans des conditions lamentables mon fils. Il vit sans gaz, ni électricité. Tu crois que c'est dans des conditions comme ça qu'on laisse vivre les gens ? Il y a un réel besoin. Et j'ai trop longtemps essayé mais

maintenant j'y vais plus au réunion, j'abandonne. »

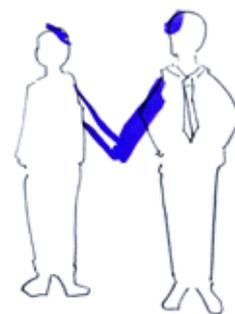
« Oui, il faut trouver une nouvelle manière de prendre la parole. »

« Oui parce qu'ici il y a un vrai sentiment de perte où on n'a pas l'impression d'être écouté. Les jeunes ici, traînent et cherchent du travail mais ils s'en sortent pas. Mon fils cherche du travail par exemple. Du coup on a du mal à y croire maintenant... »

Il a suffi de poser une simple question pour que Zahra m'exprime sa colère vis-à-vis des réunions publiques. Il y a un dialogue qui est pourtant créé entre les élus et les habitants, mais qui, selon Zahra ne donne rien. Les habitants ont ce besoin de s'exprimer. Mais ils ont aussi ce besoin de voir le résultat. Sinon tous les habitants risquent amèrement d'abandonner et de se définir pour laisser pour compte de la part des élus publics. Ce qui est intéressant de noter, c'est la part de responsabilité à l'égard de l'ensemble du quartier dans la parole de Zahra. Elle m'évoque son fils, Raymond, des exemples qui montrent malgré tout une solidarité dans la difficulté. Il ne faut pas négliger que son restaurant est l'un des seuls points de rencontre pour les habitants du Port du Rhin et qu'il brasse un bon nombre de questionnements autour des revendications prises.

Le lendemain, en passant dire bonjour à Zahra, elle m'explique que la réunion d'hier a été très tendue. Elle m'explique qu'elle s'est déroulée à l'école primaire et que les participants n'ont pas été satisfaits (pour ne pas dire en colère) du résultat de la rencontre.

« Oui parce qu'ici il y a un vrai sentiment de perte où on n'a pas l'impression d'être écouté. »



Il y a un dialogue qui est pourtant créé entre les élus et les habitants, mais qui, selon Zahra ne donne rien. Les habitants ont ce besoin de s'exprimer.

La SPL

Vendredi 6 janvier

Pour mettre en oeuvre l'aménagement du quartier du Port du Rhin, de nombreuses organisations pilotent les décisions urbaines locales. Des entités politico-administratives s'affichent et s'enlisent où les habitants ne comprennent plus qui est l'acteur du projet urbain. Prenons d'abord le contrat-ville qui définit les quartiers prioritaires de la ville. Celui de l'Eurométropole de Strasbourg a été voté à l'unanimité lors du Conseil le 26 juin 2015 afin de poursuivre le Contrat de cohésion sociale (CUCS) et d'articuler la rénovation urbaine de la ville. Il identifie plusieurs quartier prioritaires de la ville (QPV) afin de planifier un Projet de rénovation urbaine (PRU), qui vise à améliorer le cadre de vie de ces quartiers. Le Port du Rhin s'inscrit dans ce projet. C'est pourquoi l'Eurométropole et la ville de Strasbourg ont lancé la création d'une Zone d'aménagement concertée (ZAC) sur un périmètre opérationnel englobant l'ensemble des terrains non encore affectés. Mises en oeuvre à partir de 1970, les zones d'aménagement concerté sont les zones à l'intérieur desquelles une collectivité publique décide d'intervenir pour réaliser ou faire réaliser l'aménagement et l'équipement des terrains, notamment de ceux que cette collectivité a acquis ou acquerra en vue de les céder ultérieurement à des utilisateurs publics ou privés. Pour le projet des Deux-Rives où il est question de la réhabilitation du quartier en terme de logements, les institutions publiques ont constitué une Société Publique Locale (SPL). Cette forme juridique permet de gérer un projet complexe de renouvellement urbain qui se construit invariablement par itérations successives, d'offrir la souplesse et la rapidité d'action nécessaire, tout en garantissant à la puissance publique la transparence et sécurité juridique. La SPL, une société anonyme de conseil d'administration, renforce le pilotage du projet Deux-Rives. D'après le chargé de communication, François Jolidon, la SPL est chargée d'étudier les différents terrains du quartier pour accompagner les travaux pour activer les sites. C'est en quelque sortes une passerelle entre les objectifs des politiques de rénovations urbaines et l'achat des territoires par des aménageurs privés. Face à tant d'organismes et aux enjeux économiques et territoriaux, la plupart des habitants ont très peu de visibilité sur le projet urbain en cours.

Rencontre avec Dominique Zins

Vendredi 20 janvier



Nous avons rencontré Dominique Zins à l'école pour qu'il puisse intervenir sur le projet "Le chemin des récits du Port du Rhin" avec les premières années. Il me raconte quelques anecdotes du quartier, puisqu'il l'a prospecté pendant plus d'un an afin d'écrire un récit qui traduit la parole des habitants. Il y avait des jardins partagés, des jets d'eaux au jardin des Deux-Rives et des douches communes sur l'ancienne place des Deux Eglises. Pour discuter un peu plus avec lui, nous lui avons donné rendez-vous avec Jean-Denis. L'échange s'est articulé autour de quatre principales idées autour de l'Île aux Épis. Voici ce qu'il s'est dit.

La méfiance des habitants

« Il y a un côté très familier, entre soi, comme un village et donc c'est ça les habitudes ! Les gens du quartier se méfient. Ils nous prennent pour des flics. La SPL, moi je ne m'en suis pas trop occupé parce qu'il y a pleins de monde, il y a un architecte en chef, et il y a un tas de jeunes et on ne sait pas ce qu'ils ont comme métiers. Et puis il y a les bailleurs sociaux.

*Distorsion entre macro et micro-social
Les habitants sont-ils disqualifiés des intérêts publics ?*

Ce lieu qui est humain va devenir une zone de non-droit, guerre civile et à un moment donné on va les chasser. On a créé de l'apartheid social, on ne va pas dire on mais plutôt qu'est-ce qu'on peut faire concrètement ? Et que les gens puissent participer ?

Quand c'est trop institutionnel, on est happé par les institutions.

Il y a un conseil d'administration, ça c'est Au Delà Des Ponts et il y a un conseil de quartier aussi. C'est une usine à gaz, ils y émettent des vœux. Tout ça c'est de la pseudo-démocratie participative. Les habitants se demandent, mais ça aboutit à quoi ? ça change quoi concrètement ? J'émet des idées et puis après on me dit non ce n'est pas bon.

Fabriquer quelque chose et que c'est l'affaire de personne, ça sera laissé pour compte.

Il faut un modérateur, surtout ça sert les habitants, c'est de l'utilité publique

Tout ce qui est considéré comme institutionnel, ce n'est pas nous. C'est eux là haut. c'est quelque chose qu'on subit. C'est là la perception des habitants. »

L'intervention sur le terrain

« C'est vrai qu'après il va y avoir le chantier, chantier barrières... ça pourrait être à proximité de la place de l'Hippodrome. Le kiosque du Faubourg de pierre, bureau public devenu un local à outil transformer en petit lieu culturel, une exposition provisoire...

L'affichage est sauvage dans les cages d'escaliers dans les immeubles pour ce qui est de la communication des événements du centre socio-culturel.

Ce que les gens me racontent et c'est ce qu'il se passait dans les cités ouvrières autrefois, c'est qu'on sortait une table et des chaises et devant chez soi, en bas de l'immeuble, on mangeait en plein air. Ca, c'était il y a trente ans. »

« Le Port du Rhin, c'est un quartier village. »

« Il y a une distorsion entre macro et micro-social. [...] On a créé l'apartheid social. »

« Tout ça c'est de la pseudo-démocratie participative. [...] Il faut un modérateur, non considéré comme institutionnel. »

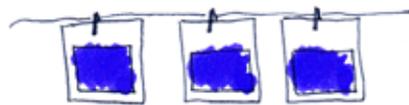
« Un lieu dans l'espace public où les habitants se rencontrent. »

Le centre Au Delà des Ponts

« L'idée de Frank, le directeur de l'association, c'est d'avoir un laboratoire de pratique des médias, notamment avec les jeunes générations. On pourrait imaginer une étape intermédiaire où il y aurait un lien d'expression, de rencontres mais intergénérationnel. C'est juste d'accompagner les initiatives et concevoir un lieu qui permet aux initiatives d'exister. Donc plus que d'arriver avec de nouvelles idées, c'est de prendre les idées déjà en place et les faire perdurer. Alors votre projet peut devenir une réalisation concrète. Mais il faut qu'il y ait des gens pour la faire vivre. Ce n'est pas facile de trouver un modèle économique, voire associatif. Maintenant l'association Au Delà Des Ponts est bien en place et des gens du quartier s'investissent. Petit à petit ils portent la parole. »

« Porte-voix de la parole publique. »

« Un véritable laboratoire de pratique des médias sur l'Île. »



« Un espace d'expression et surtout intergénérationnel. »

La fête de quartier

« Il y a une personne dans le quartier qui voudrait faire du théâtre, alors est-il possible d'imaginer une compagnie avec des ateliers de pratique de théâtre au centre socio-culturel ?

L'idée c'est de lire des extraits du récit à la fête de quartier. Faire lire quelques extraits aux habitants du quartier même si c'est un peu compliqué, il nous faut un temps de préparation.

Mon rêve ça serait un théâtre en dehors des institutions suivi d'un débat.

Temps de résidence du projet pour préparation des lectures, afin de restituer la pièce de théâtre, qu'elle soit diffusée. Mobiliser des gens sur le quartier pour préparer cette fête. Questionner le rythme. »

« Une pratique théâtrale pour créer et diffuser des chroniques de quartier. »

« Mobiliser par des résidences ? »

Être initiateur dans le quartier

Mardi 7 février

Lors du séminaire de Territoire Sensible, Dominique Zins est intervenu pour lire quelques extraits de son récit La République des Épis. Suite à cette lecture, un échange s'est produit entre Cécilia Gurisik, Bruno Acchione (designer à AB Design LAB) et monsieur Zins.

La démarche d'entreprendre le portrait du quartier ne doit pas se contenter d'être une forme de nostalgie du passé, mais plutôt comme un prétexte pour faire réagir les habitants. La question est de fabriquer un signe commun qui nécessite d'évoquer de vrais usages, qui puissent s'impulser des histoires antérieures locales. L'intérêt est de toujours se rattacher à un besoin concret, quotidien et immédiat. Le designer doit créer des initiatives pour fédérer et créer une volonté d'être citoyen et acteur de son quartier.

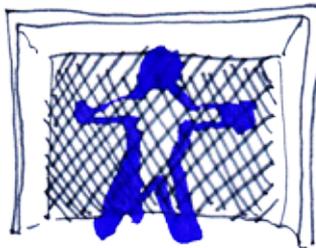
Fabriquer du signe commun avec la nécessité d'évoquer des vrais usages. Mettre en scène la participation des citoyens pour animer une dynamique de quartier et de culture locale.

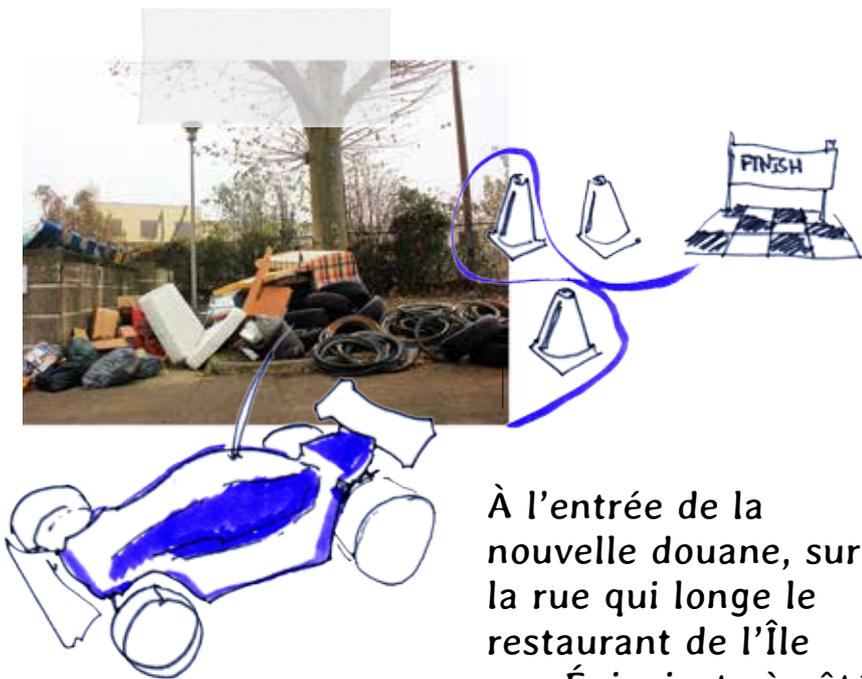
Et si on imaginait ?

Vendredi 3 mars

Les rues de la cité Loucheur sont étroites. Mais parfois on voit des enfants jouer au football sur les trottoirs entre deux arbres ou alors faire des courses de vélo le long de la rue aux Épis.

Et si on transformait cette rue en véritable un air de jeu, où les enfants pourront jouer au foot dans des cages et baliser leur courses à vélo ?





À l'entrée de la nouvelle douane, sur la rue qui longe le restaurant de l'Île aux Épis, juste à côté de la déchèterie, il y a des jeunes qui testent leur voitures télécommandés. Ils se rassemblent pour créer des compétitions et pour voir la capacité de leurs engins électronique.

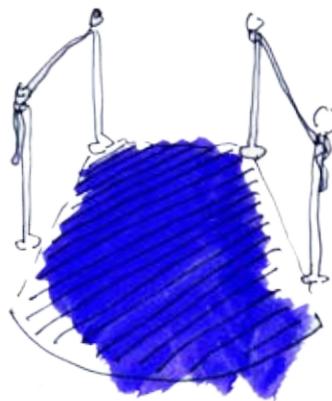
Et si on transformait la déchèterie en un parcours de test pour les voitures télécommandées ?

Chez Zahra est un restaurant oriental tenu par une vieille dame où des travailleurs y passent le matin pour un café, le midi pour déguster un couscous et l'après-midi pour prendre une tasse de thé à la menthe. C'est un endroit où les habitants se retrouvent le temps d'un repas où d'un moment de détente. Souvent il y a des hommes qui traînent devant son restaurant.

Et si on transformait ce lieu en un espace de repos, avec des bancs et des tables pour ces hommes qui squattent ici ?

Le Coin du Pêcheur est un ancien bistrot qui a fermé depuis un moment déjà, ça fait une vingtaine d'année. C'était un lieu où les ouvriers se retrouvaient. Mais c'est ici que la première télévision est arrivée dans le quartier. Du coup, toutes générations confondu se retrouvaient ici, enfants pour les dessins animés, les femmes pour les JT et les hommes pour les matchs de foot.

Et si on imaginait que le Coin du Pêcheur deviennent un lieu de création des actualités du quartier où les habitants deviennent les diffuseurs de leurs quotidien ?



Décor d'une zone portuaire

Le Port du Rhin au deux visages

Manifeste d'une autarcie

Des objets qui s'expriment

Première rencontre avec les habitants

Être étranger

Une focale sur le Port du Rhin

Entre quartier bâti et quartier vécu

La SPL

Les réunions publiques

Rencontre avec Dominique Zins

Être initiateur dans le quartier

Et si on imaginait ?

L'ÉTAT ET LA PARTICIPATION

Face au recul de l'État, comment est géré le domaine public et l'intérêt général ? Les nouvelles formes de décisions permettent-elles de rapprocher les politiques publiques des habitants ? Est-ce qu'elles placent les habitants en tant qu'acteur afin de favoriser les initiatives citoyennes ?

Qu'est-ce-que la citoyenneté ?

La citoyenneté tire son étymologie du mot citoyen qui vient du latin "civis", celui qui a droit de cité.

La citoyenneté ne se définit pas uniquement d'un point de vue juridique par **la possession de la nationalité française et de ses droits civiques et politiques**. Elle se définit aussi aujourd'hui comme **une participation à la vie de la cité**. Cependant, les citoyens n'ont aucun **rôle obligatoire** à jouer. En ce sens, le statut juridique de citoyen est **un statut de liberté**. Un citoyen peut choisir de participer (citoyen actif) ou non (citoyen passif) à la vie publique.

Juridiquement, un citoyen français jouit de droits civils et politiques et s'acquiesce d'obligations envers la société. Le citoyen détient donc une qualité particulière qui lui permet de prendre part à la vie publique. Il possède différents types de droits : **des droits civils et des libertés essentielles** (droit de se marier, d'être propriétaire ; droit à la sûreté, à l'égalité devant la loi, devant la justice et dans l'accès aux emplois publics ; liberté de pensée, d'opinion et d'expression, de religion, de circulation, de réunion, d'association ou de manifestation), **des droits politiques** (droit de voter, de se présenter à une élection, droit de concourir à la formation de la loi par la voie des représentants qu'il élit) et **des droits sociaux** (droit au travail, droit de grève, droit à l'éducation, à la Sécurité sociale). Le citoyen doit aussi remplir **des obligations** : respecter les lois, participer à la dépense publique en payant ses impôts, participer à la défense du pays...

Toutefois, un citoyen actif a un rôle essentiel à jouer, qui prend tout son sens avec l'exercice du droit de vote. C'est à ce moment que le citoyen apporte sa contribution majeure à la société. En votant, mais aussi en faisant acte de candidature à une élection, il fait valoir son point de vue, change ou confirme les gouvernants, ou encore (dans le cadre du référendum) décide des grandes orientations de la politique nationale. En dehors des élections, les citoyens peuvent également, de façon quotidienne, jouer un rôle important dans la société. Par exemple, ils peuvent adhérer à une association, un syndicat ou un parti politique et, ainsi, tenter de faire évoluer la société dans laquelle ils vivent, de venir en aide aux autres ou d'influencer la politique nationale. De même, l'attitude individuelle des citoyens est importante. Les comportements de civisme (politesse, respect des biens publics...) sont pour beaucoup dans le caractère apaisé d'une société.

La citoyenneté est aussi **la manifestation d'une identité commune** pour plusieurs raisons. D'abord, parce que les citoyens ont tous la même nationalité. Ce lien juridique, qui lie une personne à un pays, est commun à l'ensemble des citoyens, quelle que soit la façon dont ils ont acquis la nationalité (par naissance, naturalisation, ou mariage). Il est le signe que l'on fait partie d'un groupe particulier, non seulement sur le plan strictement juridique, mais également de manière très pratique. Enfin, la citoyenneté française est la manifestation **d'une identité culturelle et d'une histoire commune**. Mais chaque citoyen n'a pas à assumer, à titre personnel, les fautes ou les crimes commis par l'État dont il a la nationalité. La citoyenneté va de pair avec **la construction de la mémoire** d'épisodes marquants d'une histoire nationale.

La notion de citoyenneté trouve aussi son origine dans le cadre de la cité ou «polis» de la Grèce antique, fondée sur l'égalité de ceux qui ont le statut de citoyens. Les citoyens participaient aux débats dans l'agora et aux décisions (lois, guerres, justice, administration) et pouvaient posséder la terre. De plus selon la conception du philosophe Ernest Renan (1823-1892), une nation est un «plébiscite de tous les jours», c'est-à-dire que la volonté de vivre ensemble doit être sans cesse renouvelée. De ce point de vue, la citoyenneté, qui lie les nationaux d'un même pays, n'est jamais définitivement acquise et **se construit au quotidien**. Ainsi de nouveaux actes citoyens permettent de questionner la loi pour savoir si elle est coercitive ou alors favorise le vivre-ensemble, valeur de l'intérêt général. La loi, c'est le produit d'une société développée, quand il y a des lois, des règles et des règlements pour le fondement de la société et de la vie sociale d'une communauté. Elle doit pouvoir opérer de nouvelles initiatives, issues des citoyens pour défendre les intérêts de tous.

Qu'est-ce qu'une politique publique ?

Le terme de « politique publique » est assez récent. Il a été introduit dans le langage des sciences politiques et administratives européennes dans les années 70 comme traduction littérale du terme « public policy ».

Une politique publique expose les orientations et les objectifs privilégiés par un gouvernement ou une collectivité sur une question **d'intérêt public** (santé, éducation, environnement, emploi, égalité des sexes, etc.).

Elle peut être soit explicite ou implicite. On dira d'une politique qu'elle est explicite **lorsqu'elle est clairement énoncée par un gouvernement** grâce à la publication d'un document officiel, par exemple. À l'inverse, une politique publique peut être qualifiée d'implicite lorsque elle est exprimée de façon indirecte et sous-entendue par le biais de certaines mesures ou activités. Elle est donc présentée dans un document qui présente un cadre de valeurs et d'action sur un sujet donné ; qui détermine les orientations de certains programmes publics ; et enfin qui expose la répartition des pouvoirs de décision, le partage des responsabilités et les grands principes d'organisation et d'administration.

C'est aussi **une vision étatiste de l'action publique** : le processus de mise en place d'une politique concerne quasi-exclusivement **les élus et l'administration**, tous deux agissant pour l'intérêt général. Evidemment, dans les faits, ce processus comprend un plus grand nombre d'acteurs, mais pendant longtemps, ce qui domine, **c'est une vision « hiérarchique »** des acteurs des politiques publiques et une vision très stato-centrée qui s'articule en quatre cercles décisionnels. Le premier est le milieu décisionnel central et le président de la république et son gouvernement, ceux qui décident les priorités en matière d'action publique. Ensuite les administrations sectorielles, tels que les ministères. En troisième position les organisations publiques locales, les conseils régionales qui établissent les champs d'actions des collectivités territoriales. Et pour finir, les acteurs extérieurs à l'Etat, ceux des organisations professionnelles, des entreprises ou encore des associations. Mais on peut aussi noter que de plus en plus l'Etat implique **des experts privés voire à déléguer le pouvoir décisionnel**.

Il y a donc politique publique lorsqu'une autorité politique locale ou nationale tente, au moyen **d'un programme d'action coordonné**, de modifier l'environnement culturel, social ou économique d'acteurs sociaux saisis en général dans une logique sectorielle. **C'est l'intermédiaire entre la loi et le programme d'actions publics**.

Mais où se place le citoyen ?

Qu'est-ce-que l'intérêt général ?

L'intérêt général est **l'ensemble qui appartient au commun et au public**. D'un côté le domaine de l'apparaître commun, ce qui appartient **au domaine public**, de l'impersonnel, de la distance entre les individus. De l'autre côté, ce qui appartient à l'être-en-commun, ce qui fait **communauté** et ce qui rassemble les citoyens **d'un point de vu très local**. C'est donc les valeurs et les objectifs qui sont partagés par l'ensemble des membres d'une société. Elle doit permettre le bien-être de chaque individu et prôner le vivre-ensemble.

En politique, l'intérêt général est une notion qui décrit **la finalité de l'action de l'Etat** sans nécessairement définir son contenu. C'est **la somme des intérêts particuliers et des intérêts spécifique à la collectivité qui dépassent les intérêts des individus**.

En France, l'intérêt général n'a pas de réelle valeur constitutionnelle, mais est le fondement du droit public. Il définit le cadre dans lequel l'utilité, l'ordre, le domaine et les services publics s'élaborent. L'action administrative trouve sa justification et sa finalité dans **la recherche de l'intérêt général** et s'exerce dans le respect de celui-ci et sous le contrôle de la justice.

Mais nous ne sommes pas tous égaux quant à la définition de l'intérêt général. Mais nous pouvons être libre de discuter des enjeux de l'intérêt général.

Les politiques publiques responsabilisent-elles les habitants-citoyens à défendre l'intérêt de général ?

Il y a bien un connecteur logique entre les politiques publiques et le citoyen pour définir l'intérêt général. Il s'agit tout d'abord d'analyser les décisions politiques publiques pour comprendre la place du citoyen. Dans le processus de fabrication de nos espaces publics urbains, le citoyen est juste spectateur, à l'écart du délaissement étatique. Cependant, de part sa nature politique, le citoyen peut participer à développer des nouvelles pratiques démocratiques. Il peut responsabiliser son intervention afin de questionner les intérêts communs.

Le citoyen à l’écart des décisions publiques urbaines

La mise à distance des habitants des organisations politiques publiques

D'abord, nous pouvons remarquer des nombreuses organisations capablent de piloter les décisions urbaines locales. Des entités politico-administratives s'affichent et s'enlisent où les habitants ne comprennent plus qui est l'acteur du projet urbain. Prenons d'abord le contrat-ville qui définit les quartiers prioritaires de la ville. Prenons par exemple **le contrat ville de l'Eurométropole de Strasbourg** a été voté à l'unanimité lors du Conseil le 26 juin 2015 afin de poursuivre **le Contrat de cohésion sociale (CUCS)** et d'articuler la rénovation urbaine de la ville. Il identifie plusieurs **quartier prioritaires de la ville (QPV)** afin de planifier **un Projet de rénovation urbaine (PRU)**, qui vise à améliorer le cadre de vie de ces quartiers. Le Port du Rhin, projet d'implantation de mon projet de diplôme s'inscrit dans ce projet. C'est pourquoi l'Eurométropole et la ville de Strasbourg ont lancé la création d'une **Zone d'aménagement concertée (ZAC)** multisites sur un périmètre opérationnel englobant l'ensemble des terrains non encore affectés. Mises en œuvre à partir de 1970, les zones d'aménagement concerté sont les zones à l'intérieur desquelles une collectivité publique ou un établissement public y ayant vocation décide d'intervenir pour réaliser ou faire réaliser l'aménagement et l'équipement des terrains, notamment de ceux que cette collectivité ou cet établissement a acquis ou acquerra en vue de les céder ou de les concéder ultérieurement à des utilisateurs publics ou privés. Pour **le projet des Deux-Rives** où il est question de la réhabilitation du quartier en terme de logements, les institutions publiques ont constitué une **Société Publique Locale (SPL)**. Cette forme juridique permet de gérer un projet complexe de renouvellement urbain qui se construit invariablement par itérations successives, d'offrir la souplesse et la rapidité d'action nécessaire, tout en garantissant à la puissance publique la transparence et sécurité juridique. La SPL, une société anonyme de conseil d'administration, renforce le pilotage du projet Deux-Rives. D'après le chargé de communication, François Jolidon, la SPL est chargée d'étudier les différents terrains du quartier pour accompagner les travaux pour

Donner à voir le pouvoir du citoyen

La démocratie participative et délibérative

À présent, de nouvelles structures apparaissent pour valoriser la place de l'habitant pour valoriser sa place dans le décision prise dans son quartier. C'est le cas à Hautepierre et **la création de l'association Horizome**. Tout à commencé en 2009 où Barbara Morovich (anthropologue et enseignante à l'école d'architecture de Strasbourg) et Marguerite Bobey (artiste) qui souhaitent lancer un projet mêlant plusieurs approches autour de la mémoire du quartier. L'exploration de terrain que l'association mène à Hautepierre nous confronte à présent à des questionnements liés aux espaces et à leurs pratiques. Et C'est **le projet de rénovation urbaine (PRU)**, en bonne partie financé par l'Etat, qui est à l'origine des actions de l'association. **Les projets d'Horizome sont financés par la Ville de Strasbourg, la Drac Alsace, la Préfecture/ l'Ascé, le département du Bas-Rhin, la Région Alsace, Cus Habitat, l'A.S.E.R.H., la Fondation de France, le Ministère de la Culture et de la Communication, le Ministère de la Ville, de la Jeunesse et des Sports**. Elle se structure autour de trois axes avec des acteurs transdisciplines. Elle développe au sein du quartier des actions artistiques, des aménagements participatifs des espaces publics et de pouvoir d'agir, et pour finir accompagne des initiatives locales dans le domaines créatifs et numériques. L'intervention donc de l'habitants prend une forme tel que les résidences artistiques, l'aménagement de la place Erasme, des ateliers périscolaire et le festival Voix Publiques. L'organisation se divise aussi en trois pôle d'activité au sein de l'association. D'abord un bureau avec le président de l'association et le trésorier, le conseil d'administration et l'équipe permanente qui coordonne la mise en place des projets. L'association cherche à tendre à un l'urbanisme autogéré, en libérant les envies, transmettant les savoir-faire, autonomisant les habitants, qui lui permettrait d'être ensuite moins à l'initiative tout en continuant à capter des financements et à faire profiter de leurs réseaux.

À **Kingersheim, le maire Jo Spiegel** fait participer les habitants aux décisions

activer les sites. C'est en quelque sortes une passerelle entre les objectifs des politiques de rénovations urbaines et l'achat des territoires par des aménageurs privés. Face à tant d'organismes, les habitants n'ont aucune visibilité sur le projet urbain en cours. Qui plus est, **les décisions politiques sont délégués par les aménageurs privés**.

Jo Spiegel

Un nouveau contrat apparaît : le **Partenariat Public Privé**. Il s'agit d'un mode de financement par lequel une autorité publique fait appel à des prestataires privés pour construire par exemple, un stade, une école, ou encore une prison. C'est depuis juin 2004 en France que la dépendance est créée à des entreprises du bâtiments qui empruntent **à la place de l'Etat et de ses collectivités publiques locales pour obtenir une propriété privé**. Ceci permet de ne pas déclarer le coût global et les remboursements annuels dans la colonne des dettes publiques qui permet la construction d'édifice à crédit. **Le centre hospitalier d'Evry** a subi les inconvénients de ce contrat. Construit par l'opérateur privé Eiffage, l'ensemble de la maintenance a été mené sous sa direction : investissement et chantier en échange d'un loyer annuel sur une période définie à l'avance jusqu'à ce que l'édifice lui appartienne. C'est donc dans une logique de privatisation des espaces d'intérêt général que l'Etat se désengage. Il présente bien entendu un avantage budgétaire immédiat pour les collectivités puisqu'elles n'ont rien à payer avant la livraison. Mais qui à long terme devient une bombe à retardement puisque le groupe d'aménagement privé gère difficilement son chantier et les préoccupations que génèrent le centre hospitalier : réductions des effectifs, retard, endettement de quelques millions d'euros.

Jo Spiegel

« *La rénovation urbaine coûte tellement chère qu'aujourd'hui les acteurs publics ont besoin des acteurs privés pour prendre le risque* » Ingrid Nappi-Choulet, Mainmise sur la ville, Arte.

Jo Spiegel

Des espaces appartenant à la ville, comme les anciens entrepôts vinicoles du quartier de Bercy à Paris, à donner lieu à une nouvelle organisation politique. En effet, ces espaces depuis la fin des années 1990 a été vendu par le promoteur immobilier **Alteara** enfin de dynamiser les lieux en espaces commerciaux. L'opération donc de **Bercy-Village** est donc pris en charge par Alain Taravella, PDG d'Alteara afin de commercialiser l'ensemble. L'aménagement de cette espace ressemble beaucoup au Business Improvement Districts britannique où la politique de Londres cède au privé une partie de sa gouvernance. En effet, ce sont les commerçants et les entreprises du quartier qui choisissent les réglementations de quartier pour atteindre une meilleure attractivité. À la hauteur 1% de taxe sur leur revenu annuel, ils jouissent d'instruments sécuritaire afin de favoriser la rentabilité où c'est l'espace-produit qui gouverne. De même que pour Bercy-Village devenu un espace de consommation.

Jo Spiegel

La participation rhétorique

Jo Spiegel

de l'agglomérations avant les habitants. La participation requiert du temps à expliquer le projet et du personnel où la concertation est déléguée par les associations. Mais la participation est devenue obligatoire dans les décisions politiques publiques. Elle vient surtout à partir des décisions déjà prises. Le travail de concertation prend la forme d'une mission technique afin de communiquer le projet sous le label participatif qui devient une stratégie marketing politique.

Jo Spiegel

Le Port en transition, Une histoire autour de l'eau

Carrefour européen

Le Rhin est un axe de communication et de voie marchande entre le nord et le sud de l'Europe. Strasbourg est un point de passage sur cet axe fluviale commerçante. Le Rhin est fédérateur de l'Europe et est devenu un symbole de réconciliation franco-allemande depuis 1945, avec l'installation du Conseil de l'Europe et du Parlement européen. Le fleuve est une « frontière naturelle » entre l'Allemagne et la France, où les deux nations ont voulu fabriquer des traits d'union, malgré les guerres. En effet, de nombreux ponts ont été édifiés. Jusqu'en 1388 aucun n'était fixe, mais le pont de l'Europe, inauguré en 1960 par le maire Pierre Pflimlin démontre la volonté de construire au delà des frontières avec des axes ferroviaire et routier entre Strasbourg et Kehl. En octobre 1945, le général de Gaulle déclarait déjà : « le Rhin était une barrière, une frontière, une ligne de combat (...), il peut redevenir le lien occidental ». En 2004 est construit la passerelle des Deux-Rives et en 2017, le tram traversera le Rhin pour aller jusqu'en Allemagne. Le Rhin est à la fois un catalyseur de communication et de marchandise nord/sud ainsi qu'une barrière à franchir ouest/est.

Le Port de Strasbourg

Le Rhin est à 5 km de Strasbourg, mais tous deux sont reliés par l'Ill et par des canaux maritimes. Mais au départ, les Strasbourgeois craignaient le fleuve surnommé le « Nil de l'Occident » par ses grandes crues qui inondaient le plateau jusqu'à l'île centrale, seule épargnée de ses conséquences dévastatrices. Le premier port est alors situé sur les deux bras qui encerclent l'ellipse insulaire de la ville. Les aménagements portuaires étaient de simples débarcadères, des quais, deux grues de déchargements de marchandises et une Douane, un vaste hangar où les négociants payaient la taxe municipale avant de pouvoir vendre leurs produits. Vers 1870 des digues appelés des épis sont édifiés pour éviter les grandes crues du Rhin et le port de Strasbourg s'étend jusqu'au sud. Le port de la Porte-des-Bouchers (aujourd'hui la presque île André-Malraux) fut le premier port rhénan de Strasbourg hors des murs de la ville. Les bassins de l'Hôpital et d'Austerlitz sont respectivement creusés en 1880 et 1892 pour le trafic de céréales et de charbon. Ils sont alors au centre de l'activité portuaire de Strasbourg. 10 ans plus tard, le bassin du Commerce et de l'Industrie est érigé ainsi que celui des Remparts en 1926. Ils se situent à l'Est de Strasbourg sur le fronton du Rhin. C'est en 1924 qu'est créé l'établissement portuaire public à caractère administratif conclu entre l'Etat et Strasbourg : le Port autonome. Il permet d'assurer l'entretien et l'exploitation du port rhénan de Strasbourg et de ses dépendances, d'exécuter les travaux d'extension et d'amélioration de ce port reconnus nécessaires pour les besoins du commerce et de l'industrie, de rechercher les moyens propres à développer sa prospérité. L'aménagement de la zone sud après 1945 fait s'étendre le port sur 10 km sur le flanc Est de Strasbourg en incluant le port aux Pétroles (1926) au Nord et les installations de l'Eurofret au Sud. C'est pourquoi il est devenu le

second port national. Dès 1969 le port se modernise en créant des installations portuaires adaptées au trafic de conteneurs. C'est l'industrialisation portuaire : 150 kilomètres de voies ferrées, 40 kilomètres de routes, plateforme multimodale, 2 terminaux à conteneurs, 4 portiques, aires de stockages, 320 entreprises implantés et 13000 emplois, zone portuaire de 1050 hectares, bassins 200 hectares et plateforme logistique et transport. C'est donc une zone récente appartenant à l'ère de la modernisation et de la mondialisation des échanges et qui est éloignée de Strasbourg où est centralisée une activité industrielle importante, avec une échelle plutôt adaptée aux infrastructures de ces activités au détriments de l'individu.

Une île en autarcie

Les rapports spatio-temporels rapprochent le quartier avec Kehl plutôt qu'avec Strasbourg en France, un temps de parcours à pied de plus 30 minutes pour 5 km. De plus le quartier est enclavé à la fois par le fleuve, que par l'axe routier Strasbourg/Kehl que par les voies ferrées, ce qui nuit à la mobilité des habitants. Les connexions avec le coeur de ville sont très pauvres où aucun habitant ne vit à moins de 500 mètres d'un arrêt de transport en commun urbain. C'est aussi une superficie de 1 060 hectares (dont 690 pour les entreprises du Port autonome et 300 pour les bassins portuaires), un partage du territoire principalement favorable aux activités d'entreprises privées.

Le Port en transition, Habiter le quartier

Port et ville

Le quartier du Port du Rhin dans la situation géographique qu'on connaît aujourd'hui existe après la régulation du fleuve en 1840. En raison des crues et de l'insalubrité des zones marécageuses, l'administration allemande déplace les installations portuaires sur les rives du Rhin. Ce qui donne naissance à ce nouveau quartier en bordure du fleuve sur l'île aux Épis. Cet aménagement voit donc le jour pour des raisons économiques et industrielles et engendre un ensemble d'habitations avec la construction de la cité Loucheur, composée de logements bon marché et l'école du Rhin en 1930. La société coopérative de consommation de Strasbourg (ou la COOP) est un rassemblement de familles ouvrières qui proposait une boulangerie, une fabrique de pâtes alimentaires, une cave à vin, une usine de torréfaction de café et un chai d'embouteillage. De 1901 à 1963 la COOP s'émancipe et constitue un poumon économique autosuffisant pour le quartier. Peu à peu, l'activité de stockage est progressivement transférée, à partir de 1976, sur le site de Reichstett où le rapport industries et commerce local s'efface. Aujourd'hui, hangars et bureaux sont abandonnés et en attente d'une reconversion, la Coop ayant déposé son bilan en 2014. Les ouvriers et dockers sont donc partis du quartier pour laisser place à une population migrante défavorisée.

Une cité enracinée et populaire

Le Port du Rhin c'est aussi un QPV, c'est-à-dire un Quartier Prioritaire de la politique de la Ville. C'est un espace urbain continu, situé en territoire urbain, rattachée à Strasbourg. Ils sont au coeur des interventions politiques dûs à leurs caractères difficiles définis par le revenu par habitants. Ils ont été fixés par le décret n° 2014-1750 du 30 décembre 2014. En effet le revenu annuel fiscal médian de 7 912 €. Comme son nom l'indique, le revenu annuel fiscal médian dépend des ménages. Un ménage désigne l'ensemble des personnes qui partagent la même résidence principale. Chaque membre du ménage possède une unité de consommation pondérée par son âge et qui permet de définir ses besoins et son niveau de vie. Le revenu médian lui suit un principe mathématique qui signifie que 50% des ménages du territoire possède un revenu inférieur au revenu médian et inversement, par an. C'est un outil statistique relatif utilisé par l'INSEE, indice de pauvreté du quartier. Avec ses 1 807 habitants (INSEE RP 2011) la démographie n'a quasiment pas changé depuis sa création en 1930. Le taux de chômage des 15/64 ans est le 2e taux le plus fort de l'ensemble des QPV (35,8%), et le taux de chômage des 15/24 ans est le taux le plus fort (54,7%). De plus seulement 4% des 15 ans ou plus est titulaire d'un diplôme équivalent à bac+2. Un ménage sur 2 réside dans le quartier depuis 10 ans ou plus. 76% des logements relèvent du parc de logement social. La part des locataires est la plus élevée de tous les QPV (95,80%), ceci marque une forte dépendance aux prestations sociales, indicateur des situations de grande précarité sociale.

Une vie de quartier absente

La vie sociale et culturelle est peu développée, notamment à cause des faibles revenus des habitants. Aucun des habitants du quartier ne bénéficie à moins de 600 mètres de son domicile des 7 types de commerces dits « de proximité ». Il s'agit de commerces pratiquant la vente au détail dans lesquels le consommateur se rend fréquemment, voire quotidiennement ; il inclut également des commerces implantés dans certaines rues ou quartiers commerçants des villes. De plus les usages sont étiquetés par une occupation jugée dangereuse du territoire ; graffitis, squat, déchèterie, barbecues... L'image et la réputation de ce quartier se fait d'abord par ses activités frauduleuses, illégales et de sa population issue de l'immigration, ce qui abîme l'attractivité du quartier. Cependant ces activités montrent des alternatives possibles à l'espace urbain édifié. Un contre-coup qui marque une revendication concrète à la politique urbaine mise en place.

Le Port en transition, En cours de transformation

Sécurité

D'après les archives de Strasbourg sur l'exposition Rhenus, Rhein, Rhin, histoire du ville et son fleuve de 2012 : catalysé par la violente manifestation Anti-Otan de 2009, "le projet « Strasbourg Deux Rives » engagé dès les années 1990 par la Communauté urbaine de Strasbourg a pour ambition de replacer le Rhin au cœur du développement de l'agglomération strasbourgeoise, d'affirmer sa dimension internationale et transfrontalière en la reliant à Kehl et de créer une métropole transfrontalière d'ici 2020. Cet axe de renouvellement urbain est marqué par la reconquête de 250 hectares de friches portuaires le long de l'avenue du Rhin, la rénovation des quartiers existants, la densification de zones urbaines jusqu'alors délaissées et l'extension de la ligne D du tramway jusqu'à la gare de Kehl en 2014. Ce programme qui comporte notamment la construction de logements, d'appartements pour étudiants et de bureaux, devrait, à terme, permettre l'accueil de près de 20 000 habitants et la création de 8 500 emplois."

Il faut tout d'abord rappeler que la candidature de Strasbourg a été retenue – avec celle de dix autres collectivités - dans le cadre d'un appel à projet lancé par le Plan Urbanisme Construction et Architecture (PUCA) début 2010. Il s'agit d'un programme expérimental relatif à la «qualité et sûreté des espaces urbains» afin de faire émerger des projets innovants dans la prise en compte, dès leur phase de conception, d'actions autour des enjeux de sécurité urbaine sortant des formes actuelles d'urbanisme «sécurisé» et de la vidéo surveillance.

Deux visages à venir

Mais deux mondes parallèles sont en train de se dessiner, avec l'arrivée des nouveaux habitants aux résidences du Jardin des Deux Rives face aux habitants de la cité historique. La place de l'Hippodrome a été inauguré l'an passé pour devenir le lieu central du quartier, mitoyen au deux zones de résidences. Pourtant cet espace fait plutôt « frontière » entre ces deux mondes complètement différents. En effet, l'axe transnationale allant jusqu'à Kehl accentue cette séparation. En plus de cette géographie particulière, ces deux microcosmes présentent des populations très différentes. D'un côté la cité Loucheur, avec 1500 habitants, qui sont là depuis longtemps où la vie est très compliquée. Il faut savoir que le quartier du Port du Rhin est l'un des quartier les plus populaires de Strasbourg, avec un fort taux de chômage et de nombreux logements sociaux. De l'autre côté, les nouvelles résidences du Jardin des Deux Rives, vitrine française au bord du Rhin, qui voient de nouveaux habitants du centre ville et qui usent cet endroit comme un quartier dortoir. En effet les politiques publiques considèrent ces transformations urbaines comme un appui favorable pour l'image du quartier. La mairie veut redynamiser le quartier pour qu'il devienne « un pivot de l'eurodistrict », avec notamment l'arrivée du tram D allant jusqu'à Kehl en traversant le Port du Rhin.

